

Le Peuple des arbres

Lord, Jeffrey

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

BLADE

LE PEUPLE DES ARBRES



JEFFREY LORD

JEFFREY LORD

BLADE

LE PEUPLE DES ARBRES

Adapté de l'américain par
Yves BULTEAU



Illustration de la couverture : LORIS

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4)

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© GECEP/Vauvenargues, 1999

ISBN 2-7443-0223-6

ISSN 0395-7780

CHAPITRE PREMIER

Était-ce vraiment par hasard que Richard Blade, en ce milieu de matinée baigné d'un *fog* inaltérable monté de la Tamise, flânait sans but précis sur *Tower Bridge*, à trois cents yards à peine de la fameuse Tour de Londres ?

Ou bien ses pas de promeneur, mus par un pressentiment diffus, l'avaient-ils à son insu conduit jusque-là ?

Toujours est-il que la sonnerie de son téléphone portable, étouffée par la lourde matière de son inamovible veste de cuir religieusement entretenue, l'arracha à sa contemplation des vieilles pierres nimbées de brouillard, comme surgies d'au-delà des siècles.

C'était J, patron incontesté des services secrets de Sa Majesté, dont Blade était l'un des fleurons essentiels en même temps que les plus occultes.

Il priait son agent de le rejoindre le plus rapidement possible « là où il savait ».

J s'excusait de l'appeler durant son congé, mais il y avait du nouveau.

— Vous savez très bien que l'inactivité n'est pas mon fort, répondit Richard. Les quelques jours de repos que je viens de prendre me suffisent largement.

Puis il signala qu'il se trouvait dans les parages et serait là dans moins de dix minutes.

*

* *

— Lord Leighton m'inquiète, marmonna J d'un air préoccupé.

Il avait tenu à intercepter Blade avant qu'il n'accède au laboratoire et n'aborde le vieux savant qui présidait aux destinées du projet DX.

— Comment ça ?

Le directeur du MI6 se frottait le menton d'une main perplexe.

— Il remet le calendrier en question. Votre prochain départ devait bien avoir lieu dans trois semaines, n'est-ce pas ?

— Effectivement.

— Mmmm... Il envisage à présent de vous translater aujourd'hui même, et je n'ai rien compris à ses explications.

— Ce n'est que ça ? fit Blade. Quant à moi, il y a bien longtemps que j'ai renoncé à saisir le détail des exposés de notre cher professeur. Les grandes lignes me suffisent, à défaut de pouvoir faire autrement.

— J'admire votre abnégation. Vous avez entièrement confiance en lui, n'est-ce pas ?

— C'est le seul moyen que j'ai trouvé de ne pas sombrer dans la démence chaque fois que je m'assois dans cet impossible fauteuil de translation. Lord Leighton est le concepteur du programme DX, et si personne, pas même lui, n'en maîtrise vraiment les tenants et les aboutissants, tout s'est jusqu'ici déroulé au mieux de ce que nous pouvions attendre. Je suis tout à fait conscient de l'inévitable part de risque qu'impliquent ces voyages dans des univers parallèles, notamment quant à la nature des mondes où je me rematérialise, mais jamais l'ordinateur ne m'a encore expédié dans une dimension incompatible avec ma survie. S'il veut que je parte aujourd'hui, c'est qu'il a de bonnes raisons pour ça, et je m'en remets à lui. Il m'attend, je suppose !

— Avec impatience. J'ai promis de vous ramener là-bas dès que possible.

— Alors allons-y.

Les deux hommes gagnèrent sans plus tarder l'aile nord du complexe aménagé sous la Tour de Londres, et sacrifièrent au rituel de l'identification vocale et oculaire qui donnait accès à l'ascenseur.

— Mes hommages, Lord Leighton, salua Blade d'une voix de stentor exagérément enjouée en pénétrant dans le laboratoire. On me dit que le train est en avance !...

Le vieil homme au corps torturé par une maladie qui l'immobilisait dans un fauteuil roulant se fendit d'un sourire satisfait.

— Soyez remercié de votre disponibilité, Richard.

Il enchaîna aussitôt sur les motivations qui le poussaient à anticiper le calendrier.

— Des conditions exceptionnelles, s'enthousiasmait-il en tentant de

discipliner les syllabes qui se bousculaient dans sa bouche. Brutal infléchissement du vent solaire, totalement imprévisible, dû à une éruption dans l'hémisphère sud de notre étoile, d'une amplitude fantastique, comme il ne s'en produit pas plus de deux ou trois par millénaire. Ce contexte particulier me fait espérer une translation vers un champ dimensionnel comme nous n'avons jamais eu l'occasion d'en explorer.

Blade commençait à comprendre les doutes exprimés tout à l'heure par J.

— Vous pourriez essayer d'être plus clair, professeur ?

— Voyons, voyons. Imaginez un parapluie...

— C'est fait.

— Bien. Chaque baleine représente une dimension de notre continuum spatio-temporel. L'une d'elles est la nôtre propre. Les autres, pour une partie d'entre elles, sont celles parmi lesquelles l'ordinateur vous a déjà expédié. Vous noterez qu'elles émanent toutes du même point central.

— Effectivement.

— Ce point central figure le *big bang* qui s'est produit il y a environ quinze milliards d'années, origine de toute matière – et donc de toute vie – dans les différentes dimensions de notre univers. Grâce à la formidable distorsion énergétique provoquée par cette éruption solaire d'une puissance rarissime, j'ai tout lieu de penser, et l'ordinateur avec moi bien sûr, que vous serez projeté à l'intérieur de l'une des baleines d'un *autre* parapluie, Richard, c'est-à-dire à un instant T, passé ou futur, du temps d'une dimension dont l'histoire n'a aucun rapport avec celle de notre monde et de ceux que vous avez déjà visités. C'est tout bonnement fabuleux !

— Je vous crois sans peine. Vous pourriez me dire pourquoi ?

— Mais tout simplement parce que vous risquez, si ma théorie est fondée et quelle que soit la planète que vous foulerez de vos pieds, d'être amené à explorer un monde qui s'insère dans l'une ou l'autre des infinités de possibles d'un *autre* univers, né d'un autre *big bang*. Imaginez l'énormité des questions auxquelles nous pourrions répondre à votre retour : l'organisation de la matière, de la vie organique, de l'intelligence des êtres supérieurs, répondent-elles là-bas aussi au faisceau de lois dont nous commençons à cerner les rudiments grâce à vos expéditions ? Une telle chance n'interviendra plus de notre vivant, J, ponctua-t-il en se tournant à présent vers le patron du MI6, et je

vous laissez songer aux conséquences inespérées des découvertes qui en découleront sur la reconduction des crédits consacrés au projet DX.

Celui-ci opina plusieurs fois du chef. La métaphore du parapluie l'avait éclairé sur l'urgence manifestée par Lord Leighton, et il se demanda pourquoi le savant n'en avait pas fait usage lors de leur précédent entretien.

— Je me rends à vos arguments, fit-il sans autre commentaire, vous avez mon feu vert. Rich...

Blade n'était plus là. Il s'était déjà isolé à l'abri du vestiaire afin de se dévêtir et de s'oindre le corps de l'onguent qui le protégerait des brûlures infligées par les électrodes...

— Prêt ?

Lord Leighton levait la tête, les yeux mangés par la soif de connaissance dont son cerveau génial ne s'était jamais rassasié, tout en achevant de pianoter sur le clavier de l'ordinateur central connecté au fauteuil.

— Quand vous voulez. *God with us !*

Un bourdonnement à peine perceptible, à la limite de l'infrason, précéda la sensation que Blade ressentit d'être avalé à l'intérieur d'un gigantesque hachoir. L'instant d'après, il eut l'impression qu'une grenade explosait à l'intérieur de ses entrailles.

Une série de déflagrations silencieuses et bleutées zébraient l'air climatisé du laboratoire dans l'espace vide entre les bras du siège où Blade avait disparu à présent, aspiré vers une parmi des millions de destinations possibles...

*

* *

Les nombreuses translations qu'il avait déjà vécues, si elles se ressemblaient en partie, avaient toutes cependant leurs caractéristiques propres. Blade s'attendait, non sans anxiété et vu le côté particulier de celle-ci supputé par le professeur Leighton, à vivre quelque chose de neuf.

Il ne fut pas déçu.

Après le sentiment cent fois éprouvé d'une désagrégation initiale qui conduisit son esprit aux portes de la folie, il ressentit

physiquement, dans chacune de ses molécules dispersées à travers l'espace et le temps, une chaleur intense, extraordinaire, indicible. L'impression de couler au cœur d'une fournaise, de fondre littéralement, d'être réduit à un état liquide et en même temps de s'y refuser, de lutter pour conserver l'intégrité de son être.

Combat sans espoir, il le savait, dont la ténacité n'aurait pour toute récompense que la difficulté plus grande encore de recouvrer son identité, une fois qu'il serait *là-bas*.

Au prix d'un effort surhumain de sa volonté, il parvint à s'abandonner, à accepter l'inexorable, et l'étau de souffrance insupportable se desserra bientôt, cédant le pas à une douce euphorie qui le propulsa dans des abîmes de bien-être, brièvement morcelé d'instants à nouveau pénibles.

Puis le plaisir, encore, et la douleur, et le plaisir, au gré d'une sinusoïde qui le submergeait alternativement d'une vague de terreur incontrôlable et d'un désir farouche de se laisser guider par les arcanes mystérieuses de la translation.

Subitement, sans aucune transition, il plongea dans un océan de fraîcheur saturé d'une couleur verte profonde, et il sut que les atomes de son métabolisme enfin se rejoignaient, se regroupaient, se réorganisaient.

Il était arrivé à destination, tout son corps transpercé de crampes d'une infernale violence.

Il était à nouveau lui-même, entier, projeté sans doute à des millions d'années-lumière de sa terre et de son siècle natal, mais ses paupières, comme soudées, refusaient de s'ouvrir sur le monde inconnu où il s'était rematérialisé.

Longtemps il garda les yeux fermés, à la fois curieux et redoutant pourtant de voir ce qui allait s'offrir à son cerveau laminé par l'impossible voyage.

CHAPITRE II

Il se rattrapa *in extremis* à une liane qui pendait parmi les frondaisons. Son pied droit avait encore une fois glissé sur l'écorce détrempée, au risque de le déséquilibrer et de provoquer une chute dont il savait qu'elle serait fatale. Impossible d'évaluer à quelle distance il pouvait bien se trouver la terre ferme, tant l'épaisseur des feuillages était impénétrable.

Aussitôt remis des pénibles effets de la translation qui l'avait déposé sur une sorte de plateforme noueuse d'où plusieurs branches de moindre diamètre partaient en éventail, il s'était mis à descendre. Durant de longues heures. Peine perdue. La lumière du jour diminuait au fur et à mesure qu'il progressait, le froid gagnait, et le sol n'apparaissait toujours pas, à supposer qu'il ait jamais existé. De guerre lasse, il s'était décidé à remonter au niveau initial, plus tempéré, et où la vie semblait plus présente, à en juger par les myriades d'oiseaux et de rongeurs arboricoles qui s'y agitaient.

Il s'était ensuite accordé quelques minutes de repos, et c'est alors qu'il avait entendu hurler puis vu ce grand chien famélique, dont la morphologie était proche de celle d'un loup, et la proie qu'il poursuivait : un tout jeune animal, mi-panthère, mi-puma, terrorisé, prostré sous l'abri illusoire d'une large feuille aux reflets moirés, dégoulinante d'un déluge qui paraissait ne jamais devoir s'arrêter. Quand la flèche avait surgi de nulle part pour transpercer la gorge du prédateur à l'instant où il refermait ses mâchoires sur l'épaule de sa victime, Blade avait écarté les feuillages et aperçu l'adolescente, Diane chasserresse quasi nue, arc à la main, poitrine arrogante quoiqu'à peine dessinée, sourire victorieux aux lèvres.

Le chien mourant avait basculé, aussitôt avalé par la végétation, et l'archère avait ensuite rejoint le félin blessé, à qui – c'était indubitable – elle avait parlé, ponctuant les mouvements de sa bouche de petits signes rapides des mains. Et le plus incroyable était que la bête semblait comprendre ce qu'elle disait : elle lui répondait de brefs feulements ponctués de hochements de sa tête et de clignements de

ses yeux apeurés.

Pour mieux voir, Blade s'était avancé à découvert, plus loin sur la fourche, et la jeune fille, visiblement experte à repérer tout danger potentiel, l'avait aussitôt localisé.

C'est en se reculant précipitamment qu'il avait failli tomber et agrippé la liane providentielle. Apparemment, l'adolescente se désintéressait à présent de lui. Il la vit prendre le félin dans ses bras et chercher des yeux un chemin propice parmi les ramures, sur lequel elle s'engagea d'un pas à la fois prudent et assuré.

Blade décida de la suivre. La présence d'une humanoïde dans cet environnement incongru le surprenait plus encore que celle du canidé, et il tenait à savoir de quoi il retournait.

La pluie avait cessé. Du fait de la gêne occasionnée par le fardeau vivant dont elle s'était chargée, la jeune créature progressait à un rythme compatible avec la démarche hésitante de Blade, qui redoutait la chute à chacune de ses enjambées.

Tout en gardant ses distances afin de ne pas se faire repérer une seconde fois, il fut pris d'une sorte de *blues* qu'il connaissait bien, expression d'une certaine nostalgie de sa dimension terrienne qui ne manquait jamais de l'étreindre durant les premières heures de ses voyages extraordinaires autant que périlleux à la découverte des mondes impossibles. Mais il savait aussi y remédier, grâce à la force expérimentée de son mental d'acier. Tout juste un mauvais moment à passer...

Il accéléra le pas. La pratique aidant, il parvenait mieux à présent à mouler la plante de ses pieds nus au galbe des branches dont l'écorce séchait peu à peu et de ce fait devenait moins glissante. Là-bas devant lui, désormais invisible parmi les frondaisons, l'adolescente venait brusquement de hâter son allure, sans doute pressée par un crépuscule qui s'épaississait rapidement.

La nuit serait bientôt là, et il ne voulait pas la perdre...

C'est à cet instant précis que la *chose* apparut, entre la jeune archère et lui, vaporeuse tout d'abord, à peine discernable, inconsistante.

Puis elle se fit plus nette, plus matérielle, et Blade comprit immédiatement que cette *chose* était un ennemi, qu'elle en voulait à sa

vie.

D'un geste réflexe, il porta la main à sa hanche, pour reprendre aussitôt conscience, en un centième de seconde, de sa nudité inhérente à son statut de translaté. Désarmé, sans la moindre information sur la nature de l'agresseur et les ressources dont celui-ci disposait, il ne pouvait faire face au risque inconnu qui se profilait, grossissait, envahissant tout l'espace devant lui.

Tous ses sens en alerte, Blade parcourut rapidement des yeux les alentours immédiats, avisa un moignon de branche morte qui sourdait d'un tronc torturé, pesa du pied à sa base, tira des deux mains.

La branche céda d'un craquement sec, massue dérisoire en regard de la menace multiforme qui fondait sur lui.

Et la *chose* fondit sur lui, de tous côtés à la fois. Le monstre, mi-végétal, mi-animal, hydre repoussante aux têtes innombrables et changeantes, dégageait une effroyable et entêtante odeur de pourriture et d'enfer, qui diffusait à l'intérieur même du cerveau de Blade une sensation d'hébétude à la limite de la catatonie.

Il s'ébroua, et frappa, d'une ruade forcenée.

Ne rencontra que du vide et, déséquilibré, manqua d'un cheveu sombrer dans le gouffre qui s'ouvrait sous lui.

La tête qui avait voulu le mordre, aux multiples rangées de dents acérées, à l'haleine fétide, reflua et changea plusieurs fois d'aspect avant de disparaître, aussitôt remplacée par une autre.

Blade, mâchoires crispées sur un silence de mort, frappa et frappa encore, prenant garde cette fois à conserver l'assise de ses pieds sur le bois rugueux. Aucun coup ne porta. Chacune de ses charges fouettait inutilement l'air vicié par les expectorations de la créature d'apocalypse. La matière de cette *chose* – s'il s'agissait vraiment de matière – n'offrait aucune prise aux assauts de son arme improvisée, qui pénétrait sans la meurtrir sa substance d'ectoplasme.

Alors, à toute vitesse, Blade réfléchit et cessa de frapper.

Si le bois de sa massue, et la chair de ses poings, ne pouvaient altérer ce dont était fait le monstre, la réciproque était probable : sans doute l'hydre était-elle incapable de porter atteinte à l'intégrité de son propre métabolisme.

Dans ce cas, la stratégie de l'agresseur était claire : impuissant à tuer physiquement sa proie, il tentait tout simplement de la déstabiliser par ses attaques, de la pousser à l'esquive répétée et, par

le fait, de l'acculer à la chute vertigineuse qui aurait raison de sa vie.

Blade décida d'expérimenter sans tarder le fruit de ses déductions : il se planta droit sur la branche où il se tenait, bras plaqués au corps, et attendit.

Les têtes aux traits mouvants et hideux furent autour de lui, sur lui, par dizaines, par centaines. Leurs longs cous extensibles à l'infini s'enroulaient tels des serpents autour de ses jambes, de son torse, de son propre cou, mais sa peau n'éprouvait aucun contact, pas même le plus petit mouvement d'air hormis la légère brise dont frémissaient les feuillages.

Seule persistait cette odeur insoutenable, hypnotisante, contre les effets de laquelle il devait lutter pour conserver toutes ses facultés mentales.

Afin de mieux se concentrer et d'échapper à l'horreur des figures de gorgone, il ferma les yeux et se raidit encore.

Au bout de quelques secondes, il les rouvrit.

La puanteur s'était peu à peu estompée, et plus rien ne venait troubler l'enchevêtrement indescriptible des branchages et des feuillages.

Le monstre avait disparu, pour peu qu'il ait jamais existé ailleurs que dans son imagination.

Blade récupéra rapidement ses esprits. L'urgence n'était pas à tenter d'analyser ce qui venait de se passer – il n'avait d'ailleurs en sa possession aucun élément susceptible de lui permettre de tirer des conclusions significatives – mais à retrouver la trace de la jeune fille.

Brandissant toujours sa massue, il s'avança dans la direction où elle avait disparu tout à l'heure, traversa la zone où s'était interposée la créature aux mille visages de fantasmagorie.

Il aperçut alors une tache de sang, éclaboussure étirée à flanc d'une branche maîtresse, puis en trouva une seconde plus loin, sur un autre rameau plus étroit auquel on pouvait accéder d'une simple enjambée.

La blessure du jeune félin, songea-t-il en mettant à profit la piste ainsi jalonnée.

Une centaine de mètres plus avant, il découvrit une brindille brisée, retenue par un maigre filament d'écorce. L'archère l'avait probablement cassée en s'y agrippant pour passer d'une ramure à l'autre, encombrée par son fardeau.

En tout cas, déduisit Blade, elle ne cherchait pas spécialement à masquer sa progression. Sans doute n'avait-elle aucune raison de penser qu'il s'était mis en tête de la suivre.

Les rencontres de hasard avec d'autres humanoïdes étaient peut-être monnaie courante dans les hauteurs de la forêt au sol invisible, et Richard n'avait aucune idée du genre de rapports – amicaux, hostiles, ou simplement indifférents – qu'entretenaient les différents habitants de ce monde à la végétation si exubérante.

Il essaya, dans la mesure du raisonnable, d'accélérer l'allure afin de réduire la distance qui le séparait à présent de l'adolescente à demi nue...

Un grognement, là, au-dessus de lui...

Blade recula vivement, prit appui contre un tronc dont la couleur anthracite se mêlait à la nuit tombante.

L'animal bavait sa fureur entre les poils hirsutes de son énorme museau. Trapu, d'une morphologie incertaine qui hésitait entre l'ours et le panda, il pesait au moins trois cents kilos.

Ses gros yeux ronds et globuleux, fébriles, malades, exorbités, crachaient la haine, la folie et le désir de tuer.

Blade assura fermement sa massue entre ses poings et attendit la charge. Cette fois, il en avait la conviction, l'assaillant n'avait rien d'une créature fantomatique. Il était bel et bien face à trois quintaux de muscles et de hargne.

Finalement, il préférait ça. Les combats au corps à corps avec un ennemi de chair et de sang, homme ou animal, faisaient partie de son entraînement quotidien, et il avait maintes fois eu l'occasion de s'y adonner lors des multiples expéditions du projet DX.

Celui d'aujourd'hui, cependant, était de taille, et bien malin qui aurait juré de l'issue des hostilités.

L'ours-panda se laissa choir de deux niveaux de ramures, témoignant d'une souplesse extraordinaire pour sa corpulence. Il prit appui sur la branche où Blade l'attendait de pied ferme et avança par à-coups, rugissant, propulsant de part et d'autre de son encolure de lourds et copieux filets de salive.

Brusquement, il se cabra, se dressa sur ses pattes arrière, griffes fouettant l'air devant lui.

Blade attendit encore, déporta sa massue de côté et en assena un

coup terrible sur la patte qui s'approchait de son visage, menaçante.

Surpris, l'espèce de grizzli couina sa douleur d'une série de petits cris aigus, recula brièvement, puis revint à la charge, furieux, déchaîné.

C'était ce qu'espérait le Terrien.

Au dernier moment, il esquiva l'attaque, s'accroupit puis martela à trois reprises l'une des pattes arrière.

Puis il se redressa et enfourna son arme droit dans la gueule ouverte aux dents bizarrement émoussées – qu'on eût dit plutôt faites pour brouter que pour lacérer –, dont l'haleine chaude fouettait son torse noyé de sueur. Il pesa sur la branche morte, de toutes ses forces, ses yeux veillant constamment à la position des griffes qui lacéraient les feuillages au-dessus de sa tête.

Déséquilibré, l'animal chancela, tenta de se rattraper à un frêle rameau qui se brisa net sous la traction, et bascula dans le vide.

Blade lâcha la massue coincée entre les crocs du fauve et se rétablit *in extremis*, manquant d'être emporté dans sa chute.

Il suivit un instant du regard la course de la masse de chair hurlante qui s'évanouit bientôt dans les frondaisons, rebondissant de branche en branche et s'y disloquant telle une gigantesque peluche désarticulée.

Puis il s'accorda quelques secondes de répit avant de reprendre sa progression, tous les sens en éveil, guettant les signes avant-coureurs d'une nouvelle agression qui risquait à tout moment de fondre sur lui.

CHAPITRE III

Mais aucune autre agression ne survint dans l'heure qui suivit. La forêt semblait glisser vers une sorte de quiétude léthargique qui la conduirait bientôt à la nuit noire, période de transition pendant laquelle les animaux diurnes diminuaient progressivement leur activité pour regagner bientôt leurs tanières respectives parmi les frondaisons, et qui sonnait le réveil prochain des populations nocturnes.

Richard Blade relâcha peu à peu sa vigilance, reportant toute son attention sur la piste de la jeune archère et du félin blessé, de plus en plus malaisée à suivre avec l'obscurité qui gagnait insidieusement.

Puis, tout à coup, en quelques secondes, il se sentit envahi par une force étrangère qui pesait sur son libre arbitre. Une force mentale, qui ne l'empêchait pas de continuer à suivre la jeune fille mais contraignait son esprit à se préoccuper... d'autre chose. Comme la vision rétrospective d'un souvenir. D'un souvenir qu'il n'avait pas vécu, qui n'était pas le sien.

Il se dédoublait. Il restait l'explorateur soucieux de ne pas perdre la cible qu'il pistait et – en même temps – il devenait quelqu'un d'autre. Quelque chose d'autre plus exactement : le félin. Il était le jeune animal blessé que l'adolescente portait dans ses bras, et il revivait un souvenir de cet animal.

Un souvenir tout proche, qui le ramenait peu de temps en arrière : précisément aux prémices de la scène à laquelle il avait tout à l'heure assisté.

Les intrusions mentales n'étaient pas une nouveauté pour Blade. Maintes fois déjà, au cours de ses voyages liés au projet DX, il en avait été l'objet, sous diverses formes, et elles lui avaient souvent été d'un grand secours pour la compréhension des mondes où il se trouvait projeté et de leurs habitants.

Aussi se laissa-t-il emporter sans résister par cette force qui s'insinuait en lui. Autant qu'il pouvait en juger, aucun danger

immédiat ne semblait en découler ; il accepta donc d'être le jeune félin, et de se souvenir avec lui...

... Le félin qui, tapi sous une feuille ruisselante, tremblait de toute sa carcasse. Il avait peur, et ce sentiment, partagé par Blade sans le vivre vraiment, sans le reprendre à son compte, produisait en lui une impression étrange, de celles qu'on ressent à regarder souffrir les autres sans véritablement s'impliquer.

Il reconnut donc en lui la peur du félin, une peur illégitime pourtant, puisque ce dernier appartenait à une espèce qui l'emportait largement sur celle des canins, dont les griffes non rétractiles, vite émoussées, étaient mal adaptées à la vie dans les arbres.

Mais celui-là était jeune, encore maladroit, et le canin qui le pourchassait comptait pour lui une vie déjà longue, très longue. Pourquoi tomberait-il aujourd'hui, justement aujourd'hui, puisqu'il n'était jamais tombé ?...

Le félin était la proie, et cela le terrorisait.

La pluie battante, ininterrompue depuis l'aube, plaquait les odeurs sur les feuilles et les branches. Régulièrement, par brèves rafales, le vent léger les dispersait alentour, mais elles ne montaient pas dans les frondaisons, stagnaient à niveau. Pour le canin au flair exercé, ce serait un jeu d'enfants.

Une grosse larme perla au coin de l'œil du félin, il ne voulait pas mourir, pas encore. Et pas comme ça. Blade éprouva presque physiquement cette larme et le goût salé qu'elle induisait dans sa bouche.

Pourquoi le félin s'était-il aventuré si loin du territoire ? La tribu, la chaleureuse tribu, sa mère... tout ce cocon protecteur était hors de portée, inaccessible. Il regrettait terriblement son audace, son imprudence. Il en mesurait toutes les conséquences.

S'il n'y avait pas eu ce jeune avin, dodu, replet, à peine sorti du nid... Il s'était dit que la tribu serait fière de lui quand, ce soir, il rapporterait sa première chasse, que sa mère le dorloterait toute la nuit pour le récompenser de son exploit. Mais l'avin avait disparu, sauvé par ses ailes toutes neuves.

Peu de temps après, le sang du félin s'était glacé. Un long hurlement – celui d'un canin qui a flairé sa proie – avait lacéré ses ardeurs de petit mâle fanfaron. De chasse ludique et insouciante, l'aventure se transformait en un combat incertain car ses armes étaient bien faibles...

Stupéfait, Blade constata alors que son esprit se désolidarisait de celui du félin et glissait vers... celui du canidé prédateur. La part de lui-même qui conservait son indépendance analysa aussitôt les conséquences de ce brutal infléchissement : il n'était plus question de mémoire. Un animal mort ne pouvait partager ses souvenirs avec personne, fût-il de son vivant doté d'un cerveau supérieurement puissant.

Très logiquement, Richard en conclut que la force qui l'habitait n'émanait pas directement des êtres dont il partageait l'intimité, mais d'ailleurs : d'une tierce entité.

Il se laissa envahir de nouveau, très intrigué par une situation que pour l'heure il n'était pas en mesure d'éclaircir...

Il voyageait donc dans la conscience du canin mort dont l'estomac, bousculé par la faim, manifestait bruyamment.

Depuis combien de jours n'avait-il rien avalé ?

De la salive coulait le long de ses crocs jaunis par l'âge. L'odeur du félin lui agaçait l'esprit. Ce n'était pas le moment de se laisser gagner par l'euphorie, pourtant. Combien de ses congénères étaient tombés, victimes d'un relâchement de vigilance à la vue d'une proie trop facile...

Ne pas tomber. Telle était l'idée fixe du peuple canin, inculquée dès les premiers pas de leur progéniture par des parents intraitables, violents, tyranniques.

Plus tard, peu à peu, les jeunes qui avaient survécu comprenaient et savaient qu'à leur tour ils agiraient de même avec leurs petits, parce que c'était nécessaire. Une question de survie.

Une seule fois, un vieux de la tribu, aux articulations mangées par un mal implacable, avait réussi à remonter, au bout de plusieurs jours, après une chute vertigineuse vers les ténèbres du bas. Son grand âge et ses blessures avaient rapidement eu raison de sa résistance mais, avant de mourir, cependant, il avait livré quelques informations : en bas, beaucoup plus bas, tout était pareil, les branches étaient seulement un peu plus grosses, on pouvait raisonnablement supposer que les arbres étaient interminables ; en tout cas, ce qu'on pensait semblait se confirmer : la lumière venait d'en haut, et plus on descendait, moins il y en avait.

Peu de temps après la mort du vieux revenu d'en bas, cinq jeunes parmi les plus adroits n'avaient pu s'empêcher d'emprunter de nouveau l'itinéraire du malheureux. Une multitude de lunes plus tard,

ils furent de retour. On ne les attendait plus, persuadés qu'ils avaient péri. Ils confirmèrent les informations du vieux : aussi loin qu'ils avaient pu descendre, ils n'avaient rencontré que des branches et des feuillages, la seule différence résidait dans l'épaisseur des troncs.

Par contre une nouvelle donnée était maintenant connue : plus on descendait, moins on rencontrait d'animaux et, à partir d'un certain stade, plus du tout de carnassiers. Cet élément inédit fut longtemps un objet de réflexion. On tombe moins aisément de branches plus grosses, conclut-on, mais encore faut-il se nourrir. La tribu finit par décider que ce niveau-ci était sans doute le seul possible pour les canins, et il n'en fut plus question.

L'odeur se fit soudain plus forte et un sourire dénuda les maxillaires du chasseur.

Sous une feuille, là-bas, deux arbres plus loin, il venait de repérer le jeune félin, paralysé par la peur.

Manger...

À l'instant où, dans son voyage psychique, la flèche se fichait dans la gorge du chien, libérant un flux de sang qui s'épanchait par lentes saccades, Blade ressentit une violente piqure à la base du cou dont la douleur le transperça tout entier. Il porta la main à sa carotide vierge de toute blessure et laissa échapper un sourire, conscient du fait que l'élancement n'avait été qu'une conséquence de l'intrusion mentale.

Surpris, le canin libéra l'épaule qu'il enserrait de ses crocs et se retourna. Il comprit immédiatement l'énormité de son imprudence : emporté par sa faim, il avait négligé de répertorier les odeurs avant de fondre sur sa proie. Parmi toutes celles, aisément identifiables, trahissant la présence d'animaux inoffensifs, il en était une qui maintenant s'imposait à sa truffe, et que tous les canins redoutaient.

À quelques mètres, à califourchon sur une branche noueuse, l'humaine le regardait droit dans les yeux. Elle semblait heureuse de lui avoir volé sa vie.

Le canin dodelina de la tête. Pourquoi lui ? Pourquoi lui avait-elle volé sa proie ? Les humains étaient décidément un peuple bien incompréhensible.

Tandis que l'osmose avec ce qui avait été l'esprit du chien mort se disloquait à son tour, Blade songea à la somme des informations qu'il venait de recueillir grâce à ces échanges imposés.

Quelque chose, quelqu'un, le forçait par ce canal à emmagasiner des éléments cruciaux, qu'il aurait mis des jours à découvrir par des voies plus naturelles, mais sans lui en livrer véritablement la clé, comme s'il fallait absolument que l'étranger qu'il était n'en sache pas trop, qu'il continue de douter et de chercher par lui-même.

Pourquoi ? Dans quel but ?

Il repensa à l'agression de l'hydre immatérielle et à celle de l'ours-panda, dont l'éclat des yeux malades de fièvre avait été ressenti par Blade comme... surnaturel. Se pouvait-il que la créature à l'origine des intrusions mentales ait tout d'abord voulu tuer le visiteur inconnu, puis, face à la résistance qu'il opposait, ait subitement changé de stratégie, lui livrant au compte-gouttes des bribes d'informations dont elle seule savait la motivation ?

Richard Blade décida de se méfier à l'avenir, si le phénomène se reproduisait encore. Son expérience, sa combativité, s'accommodaient mal de cette sensation d'être manipulé par une force mystérieuse et invisible dont il ne maîtrisait pas les vues, et dont il ne pouvait en conséquence contrecarrer les arrière-pensées pernicieuses.

Mais cela continuait déjà. Recommençait plutôt. La fusion opérait de nouveau, cette fois avec le cerveau de la jeune archère qu'il poursuivait et celui du félin, en alternance, et la scène achevait de se dérouler, *de l'intérieur*... Sur ses gardes, guettant l'instant où il risquait de perdre tout contrôle sur son propre mental, Blade se laissa cependant envahir encore une fois, partagé entre le désir farouche de se protéger et la tentation d'en apprendre encore un peu plus sur le monde étrange que foulaient ses pieds nus.

Lune... Le prénom de la jeune fille s'inscrivit dans le cerveau de Blade en même temps que ses pensées à elle le pénétraient, lui permettant *ipso facto* de comprendre sa langue (c'était un des mystères de la translation, auquel même Lord Leighton était incapable d'apporter une explication scientifique plausible, que cette faculté de compréhension immédiate des langues que Blade avait, quel que soit l'univers où il se trouvait projeté). Lune, donc, n'était pas très expérimentée, à peine plus que le félin dont l'épaule saignait abondamment. C'était sans doute cette communauté de jeunesse et de fragilité qui l'avait poussée à sauver une vie dont elle n'avait aucune raison de se préoccuper. Elle arrima son lance-flèches en bandoulière et, prudemment, se redressa sur la branche. L'eau ruisselait et ses

pieds adhéraient mal au bois glissant. Le regard de l'animal était rempli de terreur.

— Je ne te veux pas de mal... aucun mal.

Lune savait que le félin ne comprenait pas ses paroles. Les différents peuples ne pouvaient communiquer par leurs seuls langages, trop éloignés les uns des autres, basés sur des structures mentales trop dissemblables.

Ils pouvaient cependant, au moins les mammifères entre eux, échanger des attitudes, des gestes, des intonations. Rassuré, le félin miaula, manifestant un embryon de confiance où filtrait nettement l'intensité de sa douleur physique.

En voyageant dans l'esprit de l'adolescente, Blade apprit qu'entre les félins et les humains, sur ce monde, les relations n'étaient pas mauvaises. Aucun n'était le prédateur naturel de l'autre, les uns beaucoup trop agiles pour servir de gibier, les autres beaucoup trop gros. Leur haine commune du peuple canin tendait même à les rapprocher, et ils voisinaient souvent, occupant des territoires limitrophes.

Lune se pencha sur la plaie, caressant d'une main peu sûre la tête du blessé.

— Je ne peux rien faire pour toi ici. Et si je te laisse seul, tu mourras.

Elle accompagnait ses mots de mimiques qui se voulaient à la fois explicatives et rassurantes.

— Je vais t'emmener avec moi. Ceux de ma tribu sauront te soigner.

Apaisé, semblait-il, le félin comprit et s'abandonna complètement. Il n'avait pas d'autre choix. Ses yeux reconnaissants parcouraient le corps de l'humaine – et ils devinrent aussitôt les yeux de Richard Blade.

C'était une très jeune fille, une adolescente bien musclée – plus musclée en tout cas que les femelles humaines auxquelles il avait été confronté – aux longs cheveux bouclés, très noirs, qui lui tombaient sur les épaules et dont les mèches détrempées couvraient en partie sa poitrine. Une fine liane tressée lui ceignait les reins. Sur le devant, un pagne de fourrure pendait entre ses jambes, à mi-cuisses. Cette bizarrerie du peuple humain qui consistait à masquer les organes génitaux au moyen de divers artifices d'origine végétale ou animale

avait toujours étonné les autres animaux. Par contre, leur habitude d'utiliser des armes ou des outils, à l'égal d'ailleurs de certains simiens, se comprenait beaucoup mieux : leurs dents ridicules, leurs mains dépourvues de vraies griffes ne leur étaient d'aucun secours dans le dur combat pour la survie.

Un petit carquois doté d'une douzaine de traits battait sur sa cuisse, complément naturel d'un lance-flèches de taille modeste mais redoutablement efficace, à en juger par ce qui était arrivé au canin.

Lune prit dans ses bras le corps incroyablement léger du félin, essayant dans la mesure du possible d'éviter tout contact au niveau de l'épaule.

— On y va ?

Le félin comprit l'intonation et acquiesça d'un mouvement de tête.

— Je ne sais pas comment on t'appelle dans le langage des félins, mais il faudrait que je te trouve un nom...

Lune réfléchit, et Blade eut l'impression qu'il réfléchissait avec elle.

— C'est un vrai hasard que tu sois encore vivant. Si je n'étais pas passée par là... Hasard. Tu veux bien que je t'appelle Hasard ?

Le félin était fatigué, il songea qu'il devait lui faire confiance. Sans comprendre vraiment, il dit oui d'un clignement de paupières.

La pluie cessa brusquement. Bientôt, les branches seraient moins glissantes...

C'est alors qu'elle le vit, et, à ce moment de son incursion involontaire dans la mémoire de la jeune fille, Blade éprouva l'étonnante sensation de se voir lui-même à travers le regard de Lune, là-bas, assis sur une fourche, jambes dans le vide, à deux portées de flèche d'elle environ, dans une posture figée qui trahissait sa peur de chuter, entièrement nu et sans armes. Amusé, Richard constata que l'attention de l'adolescente, dans l'esprit de laquelle il lisait à présent une intense surprise, se portait bizarrement sur ses cheveux courts.

Visiblement, elle ne connaissait aucune tribu qui se coiffait de la sorte.

Par réflexe – inutile étant donné la distance – elle reposa doucement Hasard sur la branche et assura son lance-flèches dans sa main gauche, tandis que sa droite fouillait fébrilement son carquois.

Mais Blade se vit lui-même se redresser, reculer et disparaître parmi les feuillages.

Le flux psychique s'interrompit à l'instant précis du premier contact visuel avec celle qui portait le joli nom de Lune.

S'était-elle vraiment désintéressée de lui dès qu'il avait disparu de son champ de vision, comme le laissaient supposer les traces multiples de sa progression parmi les frondaisons, qu'il continuait de trouver l'une après l'autre malgré l'obscurité de plus en plus profonde ?

Blade força encore l'allure.

Au fond de lui-même, il était sûr de n'en avoir pas tout à fait fini avec les intrusions mentales. Il y en aurait probablement d'autres, jusqu'à ce que l'entité dont elles émanaient ait décidé d'y mettre un terme.

Car elles s'arrêteraient, bientôt, de cela aussi il avait la conviction, sans qu'il pût le moins du monde dire pourquoi.

CHAPITRE IV

La manifestation suivante se produisit quelques heures plus tard, dans son sommeil.

Quand Blade était arrivé, sur les talons de Lune qu'il avait enfin rejointe, en vue du village que cette dernière était d'évidence pressée de regagner, la nuit avait définitivement plongé l'invraisemblable végétation dans une mélasse opaque et impraticable, délayée par la pluie qui avait repris de plus belle. De toutes parts s'élevaient des clameurs animales, glapissements de volatiles nocturnes et rugissements de fauves qui se mettaient en chasse. Ici et là, une clarté blafarde perçait le rideau des feuillages depuis un ciel invisible, sans doute éclairé par un satellite naturel auquel la jeune fille devait son prénom.

Depuis qu'il avait entrepris les périples du programme DX, Richard s'était habitué à cette bizarrerie salubre qui lui faisait spontanément comprendre les langues des mondes qu'il explorait, et lui permettait de s'y exprimer sans la moindre barrière linguistique. L'un des inconvénients de cet état de fait résidait cependant dans la transcription des réalités locales, dans son propre esprit : celle-ci usait automatiquement des mots et des représentations mentales qui lui étaient familiers. Ainsi avait-il pu lire sans difficulté dans les cerveaux du félin, du canin mort et de l'adolescente ; ainsi celle-ci, pour lui, était devenue *Lune*, quel que fût le véritable nom en usage de l'astre de la nuit dont était dotée la planète où il s'était rematérialisé.

Blade avait faim – pour étancher sa soif, il lui suffisait d'ouvrir la bouche sous une feuille dégoulinante de pluie – mais il était surtout harassé de fatigue suite à l'épreuve toujours pénible de la translation et aux assauts qui s'étaient ensuivis. Dans la pénombre, il ne distinguait que très vaguement les sortes de huttes du village arboricole et jugea préférable de ne pas s'en approcher avant d'en avoir bien étudié la configuration et le comportement de ses habitants.

Dans l'attente du jour à naître, il s'était donc installé le plus confortablement possible au creux d'une fourche et s'était laissé aller à

un sommeil réparateur, gardant néanmoins ses sens en alerte pour parer à toute agression éventuelle, humaine, animale ou... de quelque nature qu'elle fût.

Quand, dans un état de semi-conscience, il sentit qu'une nouvelle intrusion le gagnait, il tenta de se réveiller mais n'y parvint pas – une force étrangère l'en empêchait – et s'y immergea comme au sein d'un rêve.

À la différence des précédentes, celle-ci le propulsa dans le plus grand désordre au cœur des cerveaux de deux êtres qu'il n'avait pas eu l'occasion de voir de ses propres yeux, et qui semblaient appartenir chacun à un monde très éloigné de l'univers végétal où la translation l'avait plongé : pour l'un, un monde où la technologie régnait en maître ; pour l'autre, un environnement sombre, humide, souterrain, primitif. Deux noms résonnaient dans l'esprit brumeux de Blade en une ronde infernale, mêlée, indéchiffrable : Jerek, Sergui.

Brèves fulgurances, interrompues sitôt qu'elles allaient s'installer, sans aucune cohérence. Visions d'appareillages sophistiqués autour de Jerek, rappelant des installations spatiales, ou un laboratoire ultramoderne ; rudesse d'un habitat cavernicole pour Sergui, avec cependant des flashes subliminaux sur le fer d'une hache, un faisceau qui pouvait être celui d'un projecteur, matérialisant en trois dimensions, sur un écran qui n'existait pas, d'autres êtres paradoxalement vêtus d'étoffes industrielles, évoluant dans un cadre d'apparence citadine. Rien ne collait. C'était comme si l'entité responsable de l'intrusion mentale ne parvenait pas cette fois à imposer durablement au cerveau de Blade ce qu'elle voulait lui faire partager.

Une angoisse incommensurable émanait de Jerek, impossible à formaliser ; brutale montée d'adrénaline chez Sergui, brève vision d'une femme au regard épouvanté, couverte comme lui d'une simple peau de bête. Sang, combat, mort, une gueule hirsute, des dents. Le ciel noir des espaces intersidéraux, quelque chose qui traverse ce ciel noir. De la sueur. Haine. La peur, la terreur, et la mort, encore la mort.

Réveillé en sursaut par un bruit suspect – comme un long chuintement – Blade n'eut pas le temps de fixer dans son esprit l'image qui avait laminé Jerek d'une angoisse sans nom. Il bondit sur ses pieds et se ramassa en boule, tous les muscles à leur tension maximum.

Un gros animal, copie conforme quoique moins corpulente, de l'ours-panda qui l'avait attaqué la veille, le dévisageait de ses grands yeux dépourvus d'agressivité. Après avoir hoché la tête de droite et de gauche, plusieurs fois, la bête fit volte-face et disparut.

Richard, soulagé, expira longuement, presque certain à présent que la charge du premier plantigrade n'était en rien naturelle. La placidité du second témoignait d'évidence en faveur de sa thèse, et il aurait parié que ces animaux étaient végétariens.

Mais d'où pouvait donc provenir ce bruit étrange qui l'avait tiré du sommeil ?

Non, décidément, l'intrusion mentale qu'il venait de subir ne collait pas avec les autres.

Dès le début, il avait compris qu'un être voulait, après avoir songé à le détruire, lui faire savoir des choses sur le monde qu'il avait sous les pieds, quelle que fût la raison de cette volonté.

Or ni Jerek, ni Sergui, s'ils existaient vraiment, n'appartenaient au monde des arbres, ou du moins à ce niveau-ci du monde des arbres.

*
* *

Un sentiment à la fois pénible et excitant s'insinuait en lui : celui d'un puzzle dont les pièces n'auraient pas de socle, et qu'il lui appartenait pourtant de reconstituer.

Il occupa tout le jour suivant à observer le village : un adroit et astucieux agencement de huttes en branchages assemblés par les lianes, couvertes de larges feuilles que les indigènes devaient souvent remplacer. La disposition s'organisait à partir d'un arbre au tronc encore plus imposant que les autres, d'où rayonnaient d'énormes branches qui constituaient en quelque sorte les rues de la petite agglomération. Çà et là, et notamment en périphérie où le diamètre des branches se réduisait, des filets également formés de lianes entrelacées avaient été tendus en contrebas pour parer aux conséquences inévitablement mortelles d'une chute accidentelle.

Les villageois, à l'image de Lune, semblaient des gens réfléchis, doués d'une capacité de réflexion d'un bon niveau. L'organisation sociale était patente, mais il planait pourtant sur la communauté une ambiance lourde dont l'harmonie de surface semblait sur le point d'éclater au moindre déclic. Blade ressentait cela aux lourds regards

qu'échangeaient les habitants, à la tension qui émanait des différents groupes quand ils se croisaient, visible au brutal raidissement des corps, au silence subit des conversations brutalement interrompues.

Apparemment, ce syndrome de guerre larvée opposait les jeunes adultes (et les adolescents, la frontière n'était pas nette) aux plus anciens qui, prostrés, passaient leur chemin sans piper mot, jetant derrière eux des œillades à la fois craintives et réprobatrices.

Blade en venait presque à souhaiter une nouvelle occurrence des intrusions mentales qui lui aurait peut-être permis de comprendre ce qui se passait, mais l'entité, quelle qu'elle fût, ne se manifestait plus. Au bout de compte, Richard jugea que c'était mieux ainsi. Livré de nouveau à lui-même et à sa seule perspicacité, au moins ne risquait-il plus la manipulation psychologique.

Sur le plan vestimentaire, tous – hormis les très jeunes enfants qui vaquaient nus à leurs jeux collectifs sous l'œil attentif de certains adultes – portaient le même pagne à un pan dont Lune était affublée. Pour autant que Blade pût en juger, certains semblaient de fourrure, d'autres d'origine végétale. Il se dit que quand il se déciderait à entrer en relation avec eux – pour l'instant, quelque chose qu'il ne pouvait définir l'en dissuadait encore, malgré la faim qui lui mordait l'estomac – il lui faudrait se présenter à la tribu dans un appareil similaire, et non nu comme un nouveau-né. Il savait d'expérience que la première impression visuelle pouvait être déterminante pour un contact initial. Contrairement à ce que dit le proverbe, l'habit fait souvent le moine, au moins provisoirement.

Il se mit donc en quête du nécessaire, qu'il trouva facilement parmi les frondaisons.

Chose faite, il regagna son poste d'observation et aperçut Lune qui discutait avec véhémence, en compagnie d'un groupe de filles et de garçons de son âge. Près d'elle, le jeune félin blessé – qu'on avait visiblement pansé – semblait très à son aise. Un instant, Richard crut distinguer dans les feuillages, à une vingtaine de mètres de la fourche où il se trouvait, la silhouette d'un animal identique, mais beaucoup plus gros : peut-être la mère de Hasard, en quête de son rejeton.

La pluie tombait, cessait, recommençait. Au village, on n'y prêtait guère attention ; elle faisait partie du paysage, de toute évidence.

Puis, en fin de journée, une recrudescence d'agitation anima progressivement l'assemblée. Quelque chose se préparait. Blade, toujours tenaillé par une hésitation qui ne lâchait pas prise, décida

cependant de la surmonter et de se montrer : il ne pouvait rester ainsi dans l'expectative, et sa soif naturelle d'action le poussait à l'initiative.

Il n'en fit pourtant rien. Brutalement assailli par une nuée d'insectes vrombissants, il dut s'allonger de nouveau au creux de la fourche, sous peine de glisser et de chuter.

Bras lovés sur sa tête pour se protéger le visage, il put rapidement constater que les bestioles ne s'en prenaient pas à lui, mais aux feuilles qui l'environnaient. Les insectes se posaient sur elles par centaines et les dévoraient en quelques secondes. Le nuage aux frontières mouvantes et mal définies, dont émanait un vacarme ahurissant, se propageait à présent jusqu'au village, fondant sur les frondaisons où étaient enchâssées les huttes. Ils ne s'attaquaient pas cependant aux feuillages qui servaient de toiture aux baraques, préférant sans doute une nourriture vivante et gorgée de sève.

Parmi les villageois, la pagaille était complète. En désordre, sans la moindre stratégie qui d'ailleurs se serait révélée inutile, ils sabraient à larges coups de rameaux les hordes de diptères insensibles à l'agression, parmi lesquels s'ouvrait une brèche qui se refermait aussitôt, un peu plus loin, autour d'une branche maîtresse ou d'un bouquet de feuilles dégorgeant de pluie.

Puis cela cessa comme c'était venu, d'un seul coup.

Les nuées d'insectes voraces s'éclaircirent, se dispersèrent et disparurent dans la forêt touffue, emportant avec eux l'insupportable vrombissement qui vrillait le cerveau de Blade, crispant comme une scie à métaux. Les dégâts, considérables, s'étaient surtout concentrés sur le village et ses environs immédiats, laissant des entrelacs de branchages sombres qui semblaient brandir leurs membres dénudés et noueux comme autant de poings levés aux nues, creusant une boule de désolation dans la jungle luxuriante.

Les habitants, hébétés, contemplaient d'un regard douloureux le saccage dont leur village avait été l'objet, provisoirement ressoudés – c'était visible – par leur malheur commun.

Blade les vit se remettre peu à peu à bouger, à se réorganiser, sans doute emportés de nouveau par les préparatifs qu'il avait déjà décelés, et dont il ne saisissait pas encore la motivation.

CHAPITRE V

Richard Blade se redressa sur ses pieds, parcourut encore une fois du regard le chemin parmi les arbres qui saurait le conduire sans trop de risques de chuter jusqu'au village, et s'y engagea à la faveur de la nuit.

Là-bas, une sorte de fête, ou de cérémonie sans doute programmée de longue date, prenait forme, en dépit de l'attaque récente et dévastatrice des prédateurs ailés.

Pourtant, parvenu à mi-chemin, il dévia sa trajectoire pour s'enfoncer de nouveau dans les frondaisons.

Il venait d'apercevoir Lune, laquelle avait quitté le village en direction de la forêt, escortée du jeune félin pansé.

Blade décida immédiatement de profiter de l'occasion.

Prendre d'abord contact avec la jeune fille, qui l'avait déjà aperçu la veille, serait sans doute plus aisé que de débouler seul et sans armes au beau milieu de l'assemblée.

Il la localisa très vite, assise à califourchon sur une fourche, apparemment plongée dans ses pensées. Tout près d'elle, Hasard jouait de sa patte valide avec un morceau d'écorce qu'il avait déchiré d'un coup de dent. De temps à autre, il dressait sa truffe et humait l'air avec frénésie.

Blade aussi avait senti l'odeur prégnante d'un fauve rôdant aux alentours. Sans doute celui qu'il avait entrevu plus tôt, peut-être la mère de Hasard qui, inquiète, s'était lancée à la recherche de son petit et l'avait finalement trouvé, sans oser cependant sortir à découvert et violer le territoire de la tribu humaine.

De toute évidence, la jeune fille avait également identifié la forte fragrance, mais elle ne semblait pas s'en inquiéter, poursuivant sa rêverie, qu'elle interrompait de temps à autre d'un rapide regard circulaire.

Mettant à profit cette diversion, Blade rampa sur une épaisse branche et s'approcha encore, jusqu'à s'immobiliser à quelques mètres

à peine de la jeune fille.

Mais quelqu'un d'autre venait, encore invisible, froissant les feuillages sans discrétion.

Lune se retourna.

— Ouragan, lâcha-t-elle d'une voix neutre.

Un vieil homme chenu apparut et posa sa main sur l'épaule de l'adolescente, qui esquiva l'étreinte d'un mouvement contrarié.

— Tu as l'air pensive, ma fille. Pourquoi n'es-tu pas restée avec les autres, pour fêter comme il se doit le mariage de ta sœur ?

Lune se cabra, un rictus aux lèvres.

— Je suis heureuse du bonheur de Pluie. Mais tu sais très bien que j'ai d'autres préoccupations en tête depuis un bon moment déjà, et que je ne suis pas la seule. De plus mon ventre me démange. Je crois que je ne serai plus longtemps une fillette.

À son tour, le dénommé Ouragan plissa les lèvres, esquissant une sorte de sourire inquiet. Blade en déduisit sans peine qu'il y avait un contentieux entre ces deux-là, qui n'était peut-être pas sans rapport avec le poids de l'ambiance qu'il avait dénoté au village.

— Tu n'es déjà plus une fillette. C'est surtout dans la tête que les changements se font, tu sais. Les démangeaisons du ventre et... ce qui vient ensuite et qui les apaise, tout ça n'est que partie d'un tout indissociable. Quand on a fait ce qu'il faut pour soulager le ventre, on se rend compte que ça n'était qu'un détail. Pourquoi ne fais-tu pas comme Pluie ? Les jeunes de la tribu sont légion à tourner autour de toi.

Le rictus de Lune s'accrut encore.

— Oui, peut-être... Mais ce n'est pas le moment. Bon sang, Ouragan, l'heure n'est plus aux paroles débiliter et paisibles. Je te suis reconnaissante, et Pluie avec moi, de t'être occupé de nous et de nous avoir aimées comme tes propres filles depuis ce jour maudit où nos parents sont tombés, mais le monde a changé. Pourquoi ne voulez-vous pas entendre raison, toi et les autres anciens ? Rien ne sera plus comme avant. Les diptérins, aujourd'hui, jamais ils ne s'étaient comportés de cette façon, nous le savons tous. C'est de la folie de continuer à faire comme si tout allait bien.

Le vieil homme se rembrunit.

— Lune, nous avons toujours vécu ainsi, et le conseil a tranché, je te le rappelle. Partir d'ici, chercher à comprendre, serait pure folie. Les

choses sont, et c'est tout.

— Le conseil, parlons-en ! Rien que des vieux...

— C'est la loi, ma fille, la tradition. Le sang de vous autres les jeunes est beaucoup trop bouillant. Nous sommes là pour vous protéger de vos errements.

Blade se retourna vivement, alerté par un autre froissement dans les feuillages.

— Lune ! Lune ! Ma petite sœur !

Celle qui portait le nom de Pluie se jeta dans les bras de l'adolescente.

Elle était superbe.

Tout son corps recouvert d'huile luisait à la lueur des pâles rayons de l'astre de la nuit qui avaient la force de percer le rideau végétal, beaucoup moins malmené par les insectes que dans les environs immédiats du village. Comme le voulait sans doute la coutume, et à l'instar du garçon qui la suivait (celui qu'elle vient d'épouser, jugea Blade) elle ne portait pas de pagne. Seule une ceinture de feuilles tressées ornait leur taille.

Le jeune homme, penché en avant, dissimulait avec peine une ardeur qui ne s'éteindrait qu'à l'issue logique des festivités.

Tirée un instant de sa mélancolie par ce réjouissant spectacle, Lune embrassa sa sœur d'une accolade puis décocha un clin d'œil à l'intention de Hasard et, toujours suivie de celui-ci, se dirigea vers une autre branche, marquant ainsi son désir de rester seule à nouveau.

Dépités, le vieil Ouragan et les deux époux s'éclipsèrent sans protester.

Blade, qui commençait à comprendre quelle était la nature du conflit qui opposait les jeunes aux anciens de cette tribu, attendit que le silence se fût installé, témoignant de l'éloignement des trois villageois.

Son regard fut un instant mobilisé par la main de l'adolescente sous son pagne de peau : agitée de légers tremblements, elle comprimait avec fébrilité l'intimité de son entrejambe.

Non, elle n'était plus une fillette, ou ne le serait bientôt plus, il était en cela totalement d'accord avec ce qu'avait dit le vieil homme.

Il s'avança, doucement d'abord, puis plus franchement.

Le bruit qu'il produisait ostensiblement pour s'annoncer fit sursauter le félin et la jeune fille. Celle-ci mit toute sa force dans l'acuité de son regard en direction de l'endroit où les feuilles venaient de bouger, trahissant la présence sous le vent d'un être de grande taille. Puis sa main chercha quelque chose à ses côtés, qu'elle ne trouva pas. Sans doute regrettait-elle de ne pas avoir pris son lance-flèches avec elle.

Figée, poitrine immobile, elle écouta sans respirer les mots qui sourdaient des frondaisons.

— Mon nom est Richard Blade. Mes intentions sont amicales. Je viens... d'un lointain territoire, et j'ai faim. Accepterais-tu de m'escorter jusqu'à ton village ? Je voudrais parler à votre chef.

Elle ne répondit pas.

Blade s'avança lentement sur la maîtresse branche, paumes levées, doigts écartés. Il capta le regard de Lune qui s'attardait sur ses cheveux courts. Elle l'avait reconnu, elle scrutait son visage, inquiète.

Puis elle se dressa sur ses jambes, le jaugea encore quelques secondes et lui tourna le dos.

— Suis-moi, dit-elle d'une voix tremblante et légèrement flûtée.

CHAPITRE VI

Blade avait l'impression de revivre la poursuite de la veille, à la différence près que cette fois la jeune fille le précédait d'un pas modéré et que le félin trottait à ses côtés.

Alors qu'il se retenait à une liane après avoir légèrement trébuché, Lune cessa de marcher et se retourna, le visage lisse, sans expression notable.

— Ça va ?

Il acquiesça d'un hochement de tête. Le comportement de cette fille l'intriguait. La veille, elle avait à peine prêté attention à lui. Aujourd'hui, elle se rendait fort bien compte qu'il avait de la difficulté à progresser parmi les arbres, et elle ne semblait pas s'en étonner, ne posait aucune question.

Comme si la présence incongrue d'un étranger qui l'avait forcément suivie, et dont il était évident qu'il n'avait pas l'habitude de se déplacer au sein de cet univers de branchages et de feuillages, passée la première surprise, n'éveillait en elle aucun sentiment particulier. Il se remémora la conversation sibylline qu'elle avait eue tout à l'heure avec son père adoptif. Il s'était d'évidence produit ici, dans un passé plus ou moins récent, des événements inexplicables dont le raid dévastateur des insectes n'avait été que la dernière manifestation. Sans doute l'adolescente mettait-elle sa présence au compte des mêmes bizarreries, dont l'accumulation finissait par ne plus avoir véritablement de prise sur les esprits du Peuple des Arbres, hormis le fait que les jeunes prétendaient tenter d'en éclaircir l'origine, alors que les anciens, murés dans la tradition d'un fatalisme sans doute immémorial, s'y opposaient fermement.

Il essaya de nouer le dialogue.

— Tu as entendu ce bruit, au lever du jour ? Ce long chuintement, au loin.

— Oui. Tout le village l'a entendu. C'est quelque chose qui est tombé du ciel, je crois.

— Et... ça ne t'inquiète pas ? Ça ne vous inquiète pas ?

Elle ne répondit pas.

— Ça arrive souvent ? insista Blade.

— Non. C'est la première fois. Bien sûr que ça m'inquiète, et je ne suis pas la seule. Des tas d'événements étranges se sont produits, ces trois dernières lunes. (Elle glissa vers lui un œil en coin, lui signifiant par là qu'elle l'intégrait effectivement parmi lesdits événements.) Mais il en est d'autres parmi nous pour affirmer que tout cela n'a pas d'importance, qu'on ne doit pas s'en préoccuper, qu'il faut continuer à vivre comme si de rien n'était.

Il y avait une extrême amertume dans sa voix.

Ils reprirent leur progression au sein d'un silence pesant, à peine perturbé par les cris lointains des animaux nocturnes.

Au village, les festivités du mariage continuaient de battre leur plein parmi la désolation des feuillages anéantis. Des regards fuyants se tournèrent vers l'étranger, qui se fixèrent au niveau de sa tête et de ses cheveux courts, déclenchant des mimiques d'incrédulité.

Lune expliqua à Blade qu'elle ne pouvait le conduire à leur chef, parce que cette notion n'avait pas cours dans le Peuple des Arbres. Les canins avaient un chef de meute, d'autres peuples suivaient les ordres d'un mâle dominant, mais sa tribu, comme toutes les autres tribus d'humains qu'elle connaissait, disposait seulement d'un conseil des sages qui discutait des décisions à prendre et tranchait collectivement. Ces sages n'étaient pas choisis, ils s'imposaient naturellement, avec l'âge.

Le ton de ses dernières paroles était encore plus amer que tout à l'heure.

— Ouragan, mon père adoptif, fait partie du conseil, acheva-t-elle. Si tu veux, je te conduis à lui.

Il obtempéra d'un mouvement de tête.

Au centre de la hutte, Ouragan polissait un manche de bois dans lequel était enfichée une autre pièce lisse, taillée en forme de lame.

Le vieil homme porta un regard aimant sur la jeune fille. Simultanément, il salua Richard d'une main plaquée sur sa poitrine,

sans poser de question.

— Cet homme voudrait te parler, dit Lune. C'est celui qui m'épiait depuis les arbres quand j'ai sauvé Hasard des griffes du canin.

Ce disant, elle gratifia Blade d'un bref coup d'œil, à la fois complice et méfiant.

Ouragan posa ses yeux sur le Terrien, en position d'attente. Alors, sous le regard attentif et soucieux de l'ancien, Blade commença à débiter le discours qu'il avait préparé.

— Je m'appelle Richard Blade et je viens de très loin. Un... territoire d'en bas, où les arbres sont beaucoup moins grands, plus clairsemés, voire dispersés. Dans certains endroits même, il n'y en a pas du tout. Nous vivons sur le sol, pas dans les branches.

— Hum... fit le vieux sage. En bas. Aucun d'entre nous n'y est jamais allé. Comment est-ce donc ?

Il avait bredouillé, se forçant à articuler des mots qu'il n'aurait, de toute évidence, jamais voulu prononcer en présence de sa fille. Sous son front plissé, ses yeux papillonnaient, fuyant le regard de Lune qui jubilait visiblement au tour que prenait d'emblée la conversation. La jeune archère était littéralement suspendue aux lèvres de Blade, impatiente d'entendre la suite.

Celui-ci inventa beaucoup, prenant pour modèle certaines étendues vierges de la lande irlandaise dont il avait toujours apprécié la beauté un peu sauvage.

Il justifia son voyage en développant volontairement la notion d'explorateur, qui paraissait complètement étrangère, voire blasphématoire aux oreilles du vieil homme.

Puis, incidemment, il glissa de nouveau vers la question de ce bruit qu'il avait entendu dans sa semi-inconscience, sans rien dire des intrusions mentales.

— C'est étrange en effet, commenta Ouragan à regret. Nous ne savons pas ce que c'est.

Blade décida de jouer franc-jeu, alors que l'adolescente s'éclipsait soudain, comme si elle venait de se rappeler qu'elle avait quelque chose d'urgent à faire. Richard en déduisit qu'elle avait compris son manège et espérait peut-être un appui de sa part à la cause qu'elle défendait, préférant lui laisser le champ libre plutôt que de le gêner par sa présence.

— J'ai déjà demandé à Lune ce qu'elle en pensait, avoua-t-il. Et...

elle m'a répondu sans rien me cacher du débat qui divise votre communauté depuis quelque temps.

La voix d'Ouragan s'assourdit encore, empreinte d'une grande douleur.

— Plus qu'un débat, souffla-t-il : une incompréhension mutuelle. Constaté qu'on n'a pas la réponse à toutes les questions est une chose. S'en émouvoir en est une autre. Pourquoi éprouver de la crainte en regard d'un événement sous le seul prétexte que sa signification nous est inaccessible ? Autrefois, il y a bien longtemps, notre peuple avait peur de tout ce qui était inconnu. Il s'inventait des divinités pour expliquer les mystères de la nature, il leur offrait des sacrifices. Il donnait la mort aux êtres vivants dont la différence apparaissait comme une menace. Il allait jusqu'à tuer les autres humains, ceux qui appartenaient à une tribu étrangère. Avec le temps, nous avons appris à domestiquer la peur qui naît de l'ignorance, et à respecter la vie, sous toutes ses formes. Même les proies dont nous volons la chair pour nous nourrir ont notre respect. L'inquiétude, la peur, sont mauvaises conseillères. Elles entraînent toujours la haine et la désolation. Lune, et tous ceux de sa génération avec elle, doivent se soumettre à la sagesse des anciens. C'est notre loi. Courir le monde en quête de réponses illusoires relèverait de la folie, et ne pourrait nous apporter que le chaos et la destruction.

Louable leçon de stoïcisme, jugea Blade, mais ô combien naïve. Que ferait la tribu d'Ouragan, si une horde d'êtres plus primitifs venait à fondre sur le village, massacrant femmes et enfants ? Il repensa aux brèves et sanglantes fulgurances qu'il avait entr'aperçues dans l'esprit de Sergui. Si cet homme existait vraiment et vivait bien sur ce monde, il était évident qu'au pied des arbres la vie n'obéissait pas à ces critères harmonieux dont le vieux sage voulait à toute force qu'ils règnent dans les frondaisons.

— Et les canins ? fit-il.

Il regretta aussitôt sa question. Comment expliquer qu'il était au courant de l'inimitié qui opposait les humains aux chiens sauvages sans évoquer les intrusions mentales, qu'il ne souhaitait pas aborder tant qu'il n'en saurait pas plus ?

Le visage parcheminé d'Ouragan se ferma davantage encore.

— Ma fille t'a donc parlé de cette engeance impossible ?

— Non, répondit Blade en réfléchissant à toute vitesse, mais je l'ai vue tuer l'un d'eux, au moment où il allait achever le jeune félin. Il y

avait de la haine dans ses yeux quand elle a décoché sa flèche. De la haine et du mépris.

— C'est vrai. Nous abhorrons ce peuple, nous l'exécrons. Mais il y a une explication.

— Ce sont pourtant des êtres vivants comme les autres, ironisa Richard.

— Non. Pas comme les autres. Ils sont intelligents, organisés, comme tous les animaux qui peuplent les arbres dont nous-mêmes, mais ils sont veules, mesquins et n'ont pas même de respect pour leur propre sang. Très souvent ils se dévorent entre eux.

— La raison de cette exception ?

— Nous, les hommes. Indubitablement. La haine que nous avons pour eux vient en grande partie de la honte qu'ils nous rappellent par leur seule existence.

— Que veux-tu dire ?

— En des temps immémoriaux – ceux où la peur dirigeait les actions des humains – les ancêtres des canins étaient un peuple honorable. Fiers et courageux prédateurs, vivant en meutes solidaires et redoutables, en harmonie avec la nature dont ils étaient issus. Puis nos propres aïeux s'en sont mêlés. Ils ont capturé des petits, les ont domestiqués pour en faire des auxiliaires de chasse et des gardiens de village. Peu à peu, l'espèce a proliféré et dégénéré, devenant très rapidement une race d'esclaves incapables de vivre sans leurs maîtres. Leur fécondité était telle que les hommes, dépassés sous le nombre, ont commencé à les repousser, à les chasser hors des limites de leurs territoires. Les survivants ont supplanté leurs ascendants sauvages, qui sont partis au loin pour ne jamais revenir. Au fil du temps, les canins sont devenus ce qu'ils sont maintenant : une erreur vivante, fabriquée de toutes pièces par une humanité alors irresponsable. Nous continuons d'expié cette faute. Les canins sont la bête noire de tous les autres peuples, ils n'obéissent à aucune des lois forgées par la nature.

À cet instant, Lune fit brutalement irruption dans la hutte, munie d'une large feuille sèche sur laquelle reposaient un pilon et une aile de volatile rôti. Le fumet qui s'en dégageait couvrait agréablement l'odeur prégnante de la lampe à graisse posée au sol, près d'Ouragan.

— J'avais complètement oublié que tu mourais de faim, dit la jeune fille, justifiant par ses paroles son absence inopinée. Voilà de quoi me faire pardonner.

Blade, lui, n'avait pas oublié : il n'avait rien avalé depuis son dernier petit déjeuner londonien. Il s'empara du pilon et le dévora à belles dents, sous le regard bleuté de Lune.

Ce faisant, il s'attarda discrètement sur les traits réguliers de son joli visage, et sur ses formes naissantes qui annonçaient la superbe femme qu'elle deviendrait bientôt.

CHAPITRE VII

Blade passa les trois jours suivants à mieux faire connaissance avec les habitants du village et leurs coutumes, et à s'informer sur cette succession d'événements étranges qui avaient déstabilisé le village et généré la fracture entre jeunes et conseil des anciens.

Cela avait commencé trois lunes auparavant, par une brutale rupture de l'équilibre pluviométrique. D'ordinaire, il pleuvait tous les soirs au crépuscule, mis à part de brèves et invariables périodes sèches, qui duraient quelques jours, à la lune montante. D'un seul coup, la pluie s'était mise à tomber de manière anarchique, à flots continus parfois pendant plusieurs jours d'affilée, ne s'arrêtant que pour de brèves accalmies, à intervalles totalement irréguliers.

Ensuite c'était le comportement des animaux qui avait changé, notamment celui des ursins. Trois grands mâles solitaires, d'habitude paisibles et exclusivement végétariens, avaient fondu sur le village, en l'espace de quelque temps, les yeux malades de folie, en furie. Les deux premiers avaient emporté chacun un enfant qu'on n'avait jamais revu, Lune avait elle-même tué le troisième d'une flèche dans l'œil.

Mais d'autres phénomènes se produisaient : irruptions soudaines de créatures inconnues, monstrueuses, qui semblaient faites d'une impossible matière translucide et molle, changeant constamment d'apparence et déclenchant la terreur parmi les villageois dont plusieurs avaient chuté, avalés par les frondaisons ; et ces rêves étranges, qui affectaient surtout le sommeil des jeunes, rêves de voyages, de territoires indéfinis et pourtant terriblement tentateurs, de combats homériques contre des monstres qu'on ne voyait pas vraiment.

Enfin ce bruit jamais entendu, suivi dans la même journée de l'invasion sans précédent d'un nombre incroyable de diptérins ; un peuple qui vivait d'ordinaire en petites bandes dispersées, nomades, et se nourrissait avec parcimonie des feuilles des arbres, sans préjudice pour la forêt.

La tension était progressivement montée. Les jeunes, Lune à leur

tête, voulaient absolument rompre avec la loi ancestrale et organiser une expédition, pour découvrir le monde, loin du territoire dont la tribu ne s'écartait jamais, pour apprendre, essayer de savoir, de comprendre ce qui se passait. Mais les anciens du conseil, dont Ouragan, s'accrochaient désespérément sur leurs positions immémoriales, butés, usant de leurs prérogatives pour refuser l'aventure à ceux qui voulaient la tenter.

On en était là, au bord de la rupture d'un équilibre qui prévalait au sein de la société du Peuple des Arbres depuis tant et tant de siècles et, si contre toute logique Ouragan et ses pairs prétendaient à toute force que les choses rentreraient bientôt dans l'ordre, Lune et les autres jeunes étaient sûrs du contraire : cela ne s'arrêterait pas, et si les anciens persistaient dans leur aveuglement, surgirait un jour l'ultime catastrophe qui anéantirait à jamais les humains imbéciles, qui n'auraient même pas cherché à comprendre le pire et tenté d'y remédier.

Blade, à qui l'on demanda si sur son territoire d'en bas les choses allaient de même à vau-l'eau, fut bien embarrassé pour répondre et s'en tira par une pirouette, sans mentionner les propres intrusions mentales dont il avait été l'objet, ni les attaques de l'hydre multiforme et de l'ursin, puisque tel était le nom de l'ours-panda fou furieux qu'il avait combattu.

Cependant, il prit délibérément fait et cause pour le parti défendu par Lune, arguant d'une prétendue propension des siens – les humains d'en bas – à ne pas s'en laisser conter par les événements extérieurs et à prendre leur destin en main, attitude qui leur avait toujours été d'un grand secours.

Ouragan fit l'effort de l'écouter et – dit-il – de transmettre ce raisonnement à ses pairs, mais il conservait au cœur de ses yeux profonds une persistante lueur d'incrédulité et de refus viscéral d'admettre une telle logique, si étrangère à son propre processus mental. Blade s'en voulait de mentir ainsi au vieil homme, mais il était tellement convaincu du bien-fondé des positions de Lune qu'il persista sans trop de scrupules dans son affabulation.

*

* *

Pluie, la sœur de Lune, ayant démenagé chez son jeune mari, qui portait le nom de Fort et exerçait l'activité de facteur de lance-flèches,

Blade avait été invité à partager la hutte où l'adolescente vivait seule désormais, tout près de celle occupée par Ouragan.

Personne ne lui demanda combien de temps il pensait séjourner dans la tribu.

La première nuit, et surtout le lendemain matin, au moment des ablutions, cette promiscuité avec une si jeune fille le gêna quelque peu, mais elle se comportait devant lui avec tant de naturel qu'il se lava en sa présence sans autre pudeur.

Sitôt sorti, il put mieux examiner le physique des autres villageois, et constata que les femmes adultes n'avaient pas beaucoup plus de formes que l'adolescente. Toutes conservaient un corps très juvénile, aux hanches peu marquées et à la poitrine à peine saillante. Cette découverte lui fit modifier son regard sur son hôtesse et, à l'occasion d'une conversation anodine, il lui demanda son âge.

— J'ai seize ans, répondit-elle en minaudant.

Elle accompagna ses paroles d'une paupière alourdie sur ses yeux d'azur. Blade n'eut aucune peine à interpréter cette œillade, et cela le mit mal à l'aise. Jusqu'ici, il lui avait prêté deux années de moins, et se dit que la puberté des filles, chez ce peuple, avait lieu assez tard, pratiquement sans transition avec le stade adulte.

— Pluie en a tout juste dix-sept, et elle vient de se marier, insista Lune. Ouragan dit que pour moi, l'heure est venue d'apprendre l'amour, avant de choisir dans quelque temps l'homme qui partagera ma vie. Sur ce point au moins, je crois qu'il a raison.

Autant de franchise avait de quoi désarçonner. Blade dévia la conversation sur un terrain moins glissant : celui de la chasse au lance-flèches dont elle était une spécialiste.

Au matin du deuxième jour, un félin de grande taille s'avança sur une branche en surplomb du village et, après quelques instants d'hésitation, se laissa choir d'un bond aérien près de la hutte de Lune, devant laquelle Hasard jouait avec un morceau de flèche brisée. Aussitôt, le jeune animal se pelotonna contre sa mère qui venait enfin de le rejoindre.

Contrairement à ce que le Terrien avait supposé, les deux félins ne reprirent pas le chemin des arbres pour regagner leur territoire. Lune s'approcha de la mère, à qui elle s'adressa à grand renfort de gestes

punctuant des bouts de phrases très simples. Plusieurs fois, elle posa sa main sur l'épaule pansée de Hasard et, les palabres terminés, elle rejoignit Blade tandis que la nouvelle arrivée s'allongeait au seuil de la hutte, un regard protecteur sur les jeux de son rejeton.

— Ils vont rester quelque temps, expliqua-t-elle, jusqu'à ce que Hasard soit complètement rétabli.

— C'est elle qui te l'a dit ? fit Richard, étonné d'une telle qualité d'échange entre un humain et un animal, malgré ce que les intrusions mentales lui avaient appris sur le niveau d'intelligence des bêtes de ce monde étonnant.

— Disons qu'on est arrivées à se comprendre. Je ne suis pas encore très douée pour communiquer avec les autres peuples. Et toi, tu sais parler aux animaux ?

Blade choisit de ne pas mentir, sans pour autant se dévoiler.

— D'où je viens, ce n'est pas vraiment une priorité.

— Hum... fit la jeune fille, perplexe. Je l'ai appelée Nature.

— Qui ça ?

— Sa mère, bien sûr. Le hasard comme la destinée sont enfants de la nature et parents de tous les êtres vivants, non ? C'est du moins ce que les anciens enseignent aux enfants, chez nous.

Blade se demanda quelle profondeur il pouvait accorder à cette étrange maxime locale, que Darwin n'aurait pas reniée. Jusqu'où allait donc la science de ce peuple surprenant ? S'agissait-il d'ailleurs de science au sens propre du terme, ou seulement de perspicacité et d'intuition ?

Le troisième jour, Lune proposa à Blade une partie de chasse pour le lendemain. Ils partiraient dès l'aube, seuls, et reviendraient au soir du surlendemain. Richard accepta avec enthousiasme. L'occasion était trop belle d'explorer plus avant cet univers végétal en compagnie d'un guide aussi agréable. Il nota au passage une lueur de malice et – encore – de complicité dans les yeux clairs de la jeune fille.

Armés chacun d'un lance-flèches – Fort, l'époux de Pluie, avait été fier d'offrir au visiteur la dernière pièce qu'il venait de fabriquer –, d'un carquois abondamment pourvu et d'un couteau d'un modèle identique à celui dont Ouragan polissait le manche, l'autre soir, Blade et Lune quittèrent le village encore endormi et s'enfoncèrent parmi les entrelacs de lianes et de feuillages.

Lune leva le nez et huma l'air ambiant, narines dilatées.

— Il ne pleuvra pas aujourd'hui, le temps est à la chaleur sèche. C'est mieux pour toi, non ?

Elle aimait le taquiner sur sa démarche hésitante dans les branches. Elle s'en était même fait un motif de plaisanterie récurrente. Afin d'apporter de l'eau au moulin de la jeune fille, Blade fit semblant de perdre l'équilibre et tournoya frénétiquement des poignets avant d'entourer, comme pour s'y agripper, le corps svelte et musclé de Lune de ses bras puissants. Elle se laissa aller contre lui, ses jeunes seins plaqués sur le haut de son abdomen, lui offrant l'occasion de goûter son odeur corporelle à la fois chaude et salée par la sueur qui perlait déjà au creux de ses omoplates. Ils demeurèrent quelques instants ainsi enlacés, puis se séparèrent et reprirent leur route en échangeant un sourire.

Au loin, derrière eux, ils entendirent Nature et Hasard qui saluaient leur départ d'un double feulement.

Ils marchèrent ainsi jusqu'au crépuscule, prenant régulièrement quelques pauses qu'ils mettaient à profit pour rafraîchir leur corps et se désaltérer. Ils n'avaient pas emporté d'eau. Le Peuple des Arbres en buvait uniquement quand il pleuvait, ouvrant la bouche sous la pointe d'une feuille qui canalisait la manne céleste jusqu'à leur gosier. Le reste du temps – les jours secs – ils s'abreuvaient de la sève d'une liane omniprésente qu'ils incisaient d'un coup de couteau. C'est ce que firent Lune et Blade. À cette occasion, celui-ci put éprouver l'efficacité du tranchant de la lame de bois, d'une dureté qui n'avait rien à envier au meilleur métal.

Quant à la nourriture solide, ils n'en prenaient qu'une fois par jour, le soir. Lune se chargea d'y pourvoir. Elle était d'une dextérité incroyable. Sa flèche fusa vers les frondaisons, dans une direction où Blade n'avait pas décelé le moindre gibier. Puis, sourire victorieux dégageant ses canines pointues et légèrement proéminentes, elle s'envola d'une branche à l'autre et revint en brandissant le corps transpercé d'un rongeur qui ressemblait à un gros écureuil.

— La viande du queue-touffue est très nourrissante, fit-elle en commençant à vider et à dépecer l'animal. De plus, elle est excellente crue. Il fait bien trop chaud pour allumer un feu.

Blade la crut sur parole et plongea ses mâchoires dans la chair sanguinolente d'une cuisse, qui s'avéra effectivement savoureuse. Il n'avait cependant pas les dents de carnassier de Lune. L'opération lui

demanda de sérieux efforts de mastication.

Repus, ils s'adossèrent l'un à côté de l'autre au tronc gigantesque, jambes dépliées sur la fourche.

— Le territoire des avins bleus est à une centaine de portées de flèche d'ici, expliqua Lune. Nous chasserons demain matin, c'est le meilleur moment.

— Tu comptes en tuer beaucoup ? s'informa Blade.

— Avec ton aide, une bonne trentaine. Toute la tribu est friande des avins, surtout les enfants.

— Ce sont de gros oiseaux, si j'en juge par le pilon que tu m'as offert l'autre soir. Comment ferons-nous pour les transporter sans qu'ils entravent notre marche ?

Lune sourit encore, amusée par la préoccupation de son compagnon. Mais cette fois, elle ne jugea pas utile de l'entreprendre sur ses difficultés à évoluer dans les arbres. Au fil de la journée, elle avait remarqué ses progrès. Il se déplaçait à présent avec beaucoup plus d'assurance et de vélocité, presque aussi bien qu'un membre de la tribu.

— Ne t'inquiète pas pour ça, j'ai l'habitude.

Sur ces paroles, elle s'allongea de tout son long sur le dos, bras repliés sous la nuque, et tourna la tête vers lui, visage angélique, les yeux à la fois empreints d'un grand calme et de cette lueur diffuse et préoccupée qui ne la quittait pas depuis qu'il l'avait rencontrée.

— Il fera bientôt noir. Bonne nuit, Richard Blade. Il faut dormir maintenant.

Deux minutes plus tard, les douces excroissances veloutées de sa poitrine et la peau de son ventre se soulevaient et s'abaissaient au rythme tranquille de sa respiration.

Un imperceptible ronflement sourdait de ses jolies narines. Entre ses fesses et son dos qui reposaient sur l'écorce, la cambrure de ses reins dessinait une arcade dont le léger duvet frémissait sous l'effet de la brise tiède qui se levait parmi les frondaisons.

Sous son pagne, Blade serra les jambes et se coucha à son tour, en chien de fusil. Il savait déjà qu'il lui serait très difficile de trouver le sommeil.

CHAPITRE VIII

— Regarde, là-bas...

Blade suivit la direction du doigt pointé de Lune et aperçut trois canins tapis à la base d'une branche, sous le couvert d'un amas de lianes mortes. Depuis qu'ils avaient repris leur marche, à l'aube, ils n'avaient pas aperçu un seul volatile, et la présence des chiens n'y était peut-être pas étrangère.

— Eux aussi sont en chasse, confirma Lune. Leur technique consiste à avancer très lentement sous le vent et à se poster sur un affût qui leur convienne, au-dessus d'une très grosse branche par exemple. L'agilité n'est pas la principale de leurs qualités, en admettant qu'ils en aient une ou deux.

Blade s'abstint de dire qu'il savait tout de l'obsession de la chute qui caractérisait le peuple des chiens sauvages.

— Il y en a deux autres à droite, reprit Lune en modifiant l'orientation de son doigt. S'ils ne s'en vont pas, c'est peine perdue pour nous. Nous rentrerons bredouilles.

Avec une économie de mouvement maximale, elle prépara son arc, prit une flèche dans son carquois, posa un genou sur l'écorce et visa posément. Richard suivit chacun de ses gestes rigoureux et précis, et jugea que la jeune fille aurait presque pu en remonter aux archers de l'équipe olympique britannique.

Le trait fendit l'air en sifflant et se ficha dans le bois, à quelques centimètres de la truffe de l'animal qui dirigeait le groupe.

Blade n'osa aucun commentaire, il ne tenait pas à vexer son amie. Puis, l'instant d'après, il comprit qu'elle n'avait pas raté son tir. Les trois chiens agitèrent la tête en tous sens, les yeux hagards, puis battirent en retraite sans demander leur reste, aussitôt imités par un couple qui s'était posté plus loin. Visiblement, ils préféraient déclarer forfait plutôt que d'engager les hostilités avec des concurrents humains.

— Si j'en avais tué un, expliqua Lune, les autres se seraient mis à

hurler à la mort, et tous les avins se seraient immédiatement envolés loin de leur territoire pour n'y revenir que dans trois ou quatre jours. Suis-moi, la voie est libre à présent.

Blade lui emboîta le pas.

Cette fois, les oiseaux étaient bien là, par centaines, par milliers. Richard avait l'impression de voir se dérouler un film dont on aurait coupé le son. Les volatiles, sortes de perroquets de la taille d'un petit dindon, au plumage d'un uniforme bleu argenté, évoluaient en une sarabande décousue parmi les ramures, sans émettre le moindre filet de voix.

— Là d'où je viens, chuchota Blade, les... avins sont souvent plus petits, ils peuvent avoir des tas de couleurs différentes, et ils piaillent sans discontinuer, sur des dizaines de registres. Certains imitent même parfaitement le langage humain.

Lune se tourna vers lui, l'œil songeur, essayant sans doute d'imaginer une improbable conversation avec un avin qui ne fût pas bleu.

— Ceux-là sont muets, fit-elle. Ils communiquent grâce à un système de mouvements du corps et de postures très élaboré.

— Comment comptes-tu faire pour en tuer trente ? Au premier d'entre eux qui recevra une flèche, la nuée s'égaillera dans toutes les directions.

— Non. Regarde bien : ils vivent en familles élargies d'une cinquantaine de membres, chacune indépendante sur une portion de territoire. De plus, en cas d'attaque imprévue, ils ne s'envolent pas, les adultes font rempart autour des jeunes pour les protéger. Les rescapés ne prennent la fuite qu'au dernier moment, quand ils savent que la partie est perdue.

— Ce n'est pas très intelligent comme comportement. Chez moi, on dit d'un individu un peu simple qu'il a une cervelle d'oiseau. C'est vrai aussi dans les hautes frondaisons, à ce que je vois.

— Pas du tout. Si l'assaillant n'est pas à la hauteur, la compacité du groupe hérissé de becs acérés suffit à le dissuader, et dans le cas contraire, le sacrifice d'une famille permet à toutes les autres de prendre le large.

Lune indiqua à Blade la famille d'avins qu'elle avait en vue. Tous deux allaient se séparer, monter un peu plus haut pour prendre les animaux sous un tir plongeant et croisé. Il ne devrait décocher sa

première flèche qu'au signal qu'elle lui enverrait : le ululement trois fois réitéré d'un petit volatile qui cohabitait avec les avins bleus. Elle se pinça le nez, arrondit ses lèvres derrière lesquelles elle gonfla ses joues, et produisit en sourdine le son voulu.

Blade le fixa dans sa mémoire et s'éloigna avant d'entamer son ascension.

Il s'impatientait, son arc prêt à être bandé. Pourquoi Lune ne lançait-elle pas le signal annoncé ? Qu'attendait-elle ? Tout à l'heure, au moment où il s'installait en position de tir, deux avins avaient voleté jusqu'à lui, l'avaient étudié de leurs grands yeux jaunes puis avaient rejoint leur famille, plus bas – ce n'était pas celle que Lune projetait d'attaquer. Si elle tardait encore, la nouvelle de leur présence allait circuler, et toute la nuée prendrait son envol. Ils en seraient pour leurs frais.

Puis il entendit la modulation escomptée. Une fois, deux fois, trois fois.

Il se redressa, tendit la corde à se rompre. La flèche jaillit, effleura une feuille sur son passage, puis se ficha dans le poitrail de l'oiseau qu'elle traversa de part en part, le clouant sur la grosse branche où il était posé. Blade comprit la raison du tir plongeant : s'ils avaient tiré à l'horizontale, ou d'en contrebas, la plupart de leurs victimes auraient chuté dans l'abîme végétal, irrémédiablement perdues.

Immédiatement, comme Lune l'avait prévu, toute la famille se regroupa pour former une masse compacte, les jeunes au centre. Dans le même temps, les autres groupes, mais sans hâte particulière, s'organisèrent en escadrilles qui décollèrent bientôt dans toutes les directions.

Blade tirait, tirait encore, infatigablement. Entre ses propres flèches, il captait les impacts réguliers des traits décochés par Lune, dont chacun épinglait invariablement un volatile sur l'énorme branche. Le tir dura à peine trois minutes, au bout desquelles les quelques adultes rescapés poussèrent dans le vide les jeunes tétanisés par la terreur afin de les contraindre à s'envoler.

La chasse était terminée.

Quand ils se furent rejoints sur le théâtre de la chasse, Blade et Lune dénombrèrent exactement trente-trois victimes. La jeune fille finissait de les compter lorsqu'elle tressaillit soudain, nez au vent qui venait brutalement de virer à cent quatre-vingts degrés.

— Tu ne sens rien ? interrogea-t-elle.

Blade huma lui aussi l'air saturé de chaleur.

— Si. Comme une odeur de cendre froide.

— C'est exactement ça. J'en étais sûre. Allons-y, ça vient de par là. Nous prendrons les avins au retour...

Ils traversèrent le territoire déserté par les oiseaux bleus.

Insensiblement, Lune faiblissait l'allure, jusqu'à se laisser dépasser par Blade sur lequel elle cala son pas, deux à trois mètres derrière lui.

C'était comme si, à partir de cet instant, elle préférait abandonner son rôle de guide et céder l'initiative à son compagnon.

Blade s'en aperçut mais n'en laissa rien paraître.

Peu à peu, le paysage changeait, s'asséchait, comme si une formidable vague de chaleur avait brutalement vaporisé, disloqué l'hygrométrie naturelle de la forêt, racorni les feuilles, grillé la surface des mousses sur les troncs. Lune se rapprocha de Blade, marcha à ses côtés, lui prit la main.

— Une bizarrerie de plus, fit-elle. Je suis souvent venue par ici, et jamais je n'ai constaté un tel phénomène. Étrange que les avins soient restés à proximité de... ça.

— Je persiste à penser qu'ils ne sont pas aussi intelligents que tu le prétends. Tu savais que le bruit que nous avons tous entendu venait de cette direction, n'est-ce pas ?

— Oui. Et tu paraissais si curieux d'en connaître la source que j'ai voulu t'y conduire à l'occasion de cette chasse.

— C'est la seule raison ? ironisa-t-il.

Elle conserva un instant le silence, puis le regarda en retrouvant le joli sourire qui l'avait abandonnée.

— Tu sais bien que non. Moi aussi je voulais savoir. La vérité, c'est que j'en ai parlé à Ouragan et qu'il m'a presque... encouragée, à sa manière. Tes arguments, à défaut de le convaincre, l'ont malgré tout perturbé. Et s'il vacille, tout le conseil le fera avec lui. Cependant, jamais il ne m'aurait autorisée à partir si tu n'étais pas venu avec moi. Je crois qu'il a confiance en toi, même s'il redoute encore la logique de tes paroles.

Plus ils avançaient, plus la dessiccation augmentait. Ils constatèrent bientôt, aussi loin vers le bas et le haut qu'ils pouvaient voir, que la totalité des feuilles et des lianes étaient mortes,

complètement vidées de leur eau. L'odeur de cendre froide s'accroissait, âcre et désagréable.

Puis, brutalement, ils se trouvèrent au bord d'un puits de désolation. À l'intérieur d'un cylindre d'une vingtaine de mètres de diamètre, grossièrement délimité par les troncs de quinze arbres blessés à mort, tout avait été calciné, désintégré par les feux de l'enfer. Vers le haut, très loin, la ligne de perspective des parois de la trouée butait sur un rond minuscule de ciel bleu intense. Vers le bas, elle s'évanouissait dans un noir magma au centre duquel on distinguait une zone plus claire.

— C'est... le sol ? bredouilla Lune.

— Ou quelque chose qui y repose et qui a fait... ça, dit Blade en parcourant du regard les frondaisons brûlées.

— La tradition dit que des boules de feu tombaient parfois du ciel, il y a très longtemps.

— Possible, émit Blade avec perplexité. Une météorite de grande taille, chauffée à blanc par sa traversée de l'atmosphère, pourrait avoir produit un tel effet en se désintégrant partiellement, et conservé assez de matière qui pourrait être cette masse claire que nous apercevons tout en bas.

Il se rendit compte immédiatement qu'il en avait trop dit, qu'il avait usé de mots, de notions incompatibles avec les connaissances de celui qu'il prétendait être. Lune lui lâcha la main et s'éloigna un peu, les yeux brouillés par l'incompréhension.

— Qui es-tu, Richard Blade, de quel monde viens-tu, et qu'es-tu venu faire sur le nôtre ?

Il ne savait comment sauver la situation, comment lui expliquer, la rassurer.

Car, quoi qu'elle pût en dire, c'était de la peur qui se lisait désormais sur ses traits.

Ce fut elle qui continua de parler.

— Depuis le début, Ouragan et moi, nous pensons que tu nous as menti. La contrée que tu nous as décrite pour la tienne n'a jamais été vue par les Aquilins – un peuple avec lequel nous échangeons fréquemment le produit de nos chasses. Au fil des générations, ils ont sillonné le ciel où, loin au-dessus des arbres, ils ont besoin d'exercer leurs immenses ailes trop à l'étroit dans les frondaisons. Partout où ils sont passés, hormis là où s'étendent les eaux agitées de grandes

ondulations, ce n'est que dense forêt d'arbres gigantesques. Aucun d'eux n'a jamais mentionné de territoire pelé aux essences rabougries et clairsemées à l'image de celui dont tu prétends venir.

Blade accusa le coup.

— Qu'en dit Ouragan ?

— Il a de l'amitié pour toi. À défaut de connaître les raisons de ton attitude, il accepte provisoirement ton mensonge, mais compte désespérément sur ta franchise à venir.

— Et toi ?

— J'espère aussi.

— À cause de l'amitié que tu me portes ?

— Amitié... Ce n'est pas le mot que j'utiliserais. Ouragan est un homme, et il est très âgé.

Émouvant euphémisme, pensa Blade que l'aveu de la jeune fille sur ses sentiments continuait de déstabiliser.

— Assieds-toi, Lune. Assieds-toi et écoute-moi. J'ai une longue histoire à te raconter...

CHAPITRE IX

De retour sur les lieux de la chasse, ils s'organisèrent pour le transport du gibier. Comme elle l'avait suggéré, Lune avait sa technique en la matière, sans doute également utilisée par les autres chasseurs de la tribu : vider et décapiter les avins, les suspendre par les pattes afin que le sang s'en écoule complètement, puis les arrimer tout au long de deux lianes ensuite bouclées et passées en bandoulière. La guirlande ainsi formée, en dépit d'un poids conséquent, avait le mérite de ne pas trop altérer le centre de gravité du porteur. Malgré les protestations de la jeune fille, Blade se chargea de vingt-trois oiseaux et lui abandonna la dizaine restante. Leur différence de stature justifiait amplement un tel partage.

Au fil de ses révélations sur le monde d'où il venait vraiment, Lune avait tout d'abord accusé le coup puis écouté d'une oreille attentive. Blade avait usé de prudence pour ne pas trop la désarçonner, et n'avait pas insisté sur le côté technologique de la civilisation terrienne. Mais elle semblait si bien le suivre qu'il regretta presque ses précautions oratoires. Son aptitude à intégrer et digérer des informations concernant un univers qui était à cent mille lieues du sien étonna même l'explorateur. Elle dénotait une évidente contradiction entre les capacités intellectuelles du Peuple des Arbres et l'apparence primitive de sa culture.

Blade en tira la conclusion provisoire que les humains de ce monde – au moins ceux qui vivaient dans les frondaisons – en étaient passés par des stades plus développés dont le souvenir s'était perdu dans les tréfonds des mémoires. Cette énigme stimulait sa soif d'en savoir plus qu'avaient déjà largement éveillée les intrusions mentales.

Puis ils reprirent le chemin du village, à une allure forcément réduite par leur fardeau. Pour compenser, ils écourtèrent les pauses, mais le retard entraîné par leur excursion sur les lieux de la trouée calcinée les contraignit à bivouaquer une nuit supplémentaire.

Lune décida d'allumer un feu. Ils avaient de quoi se nourrir, mais

la chair des avins bleus devait être cuite. En outre, la température avait baissé, annonçant un prochain retour de la pluie. À cet effet, elle tira tout simplement une flèche de son carquois, constituée du même bois très dur que celui de la lame des couteaux, dont elle ficha la pointe au cœur d'une grosse liane morte. Très vite, le mouvement circulaire imprimé par ses paumes déclencha un mince ruban de fumée puis une flamme timide, qu'il suffit d'alimenter d'autres tronçons de lianes séchées à l'écorce pulvérulente. Deux autres flèches fournirent des broches bientôt pourvues chacune d'un pilon d'oiseau préalablement plumé.

Durant leur repas, ils n'échangèrent que peu de paroles. Lune semblait gênée. Les propos sibyllins qu'elle avait tenus au sujet de ses sentiments pour Blade planaient entre eux. Au moment de s'endormir, elle alla s'installer au creux d'une fourche voisine et s'allongea en lui tournant le dos. Blade supposa, maintenant qu'elle savait de quoi il retournait, qu'elle avait décidé de ne pas s'attacher à lui outre mesure. Un choix raisonnable, pensa-t-il. Un jour ou l'autre, à l'issue de picotements de son épiderme qu'il connaissait bien, il allait à nouveau se dématérialiser pour disparaître à jamais, et la jeune fille ne l'ignorait plus désormais. Pour « apprendre l'amour », comme elle disait, mieux valait qu'elle se donne à un membre de la tribu plutôt qu'à un voyageur de l'au-delà dont les atomes, à plus ou moins brève échéance, se désintégreraient inéluctablement dans l'infini des espaces-temps.

Ils arrivèrent en vue du village au milieu de la matinée suivante, sous la fraîcheur d'une ondée qui avait commencé avec le jour. Des gosses les aperçurent et coururent vers eux en grappes multiformes, sautant sur les branches, bondissant d'une liane à l'autre. Trois adultes les poursuivirent un moment en les invectivant puis, constatant qu'ils respectaient à peu près les règles de la prudence, renoncèrent à les empêcher de continuer leur escapade.

Sitôt parvenus à hauteur des chasseurs, les enfants les délestèrent de leurs prises et repartirent en sens inverse, criaillant sans retenue. Blade et Lune, pas mécontents d'être soulagés de leur fardeau, franchirent d'un pas léger les quelques centaines de mètres qui les séparaient encore de la tribu.

Planté droit près de sa hutte, le regard empreint d'amour pour sa fille adoptive, Ouragan les attendait sans bouger.

Puis, tranquillement, sans autre manifestation, il déposa sur le front de Lune un baiser où transpirait toute l'ampleur de sa tendresse pour elle, malgré la gravité du différend qui les opposait.

— Ce que tu racontes est bien étrange, dit le vieil homme, mais je suis heureux que tu aies décidé de ne plus mentir. La vérité est parfois difficile à faire partager, mais elle est toujours préférable à la dissimulation. Qu'en pense ma fille ?

Ouragan venait de détourner son visage en direction de Lune, assise en tailleur à sa droite au centre de la hutte. Blade leur faisait face, et il achevait de confesser au sage ce qu'il avait déjà avoué à la jeune fille.

Celle-ci ne répondit pas. Ses yeux incertains montraient qu'elle avait encore à réfléchir à tout cela.

— Êtes-vous allés là où Lune le souhaitait ? reprit Ouragan à l'intention de Blade. Qu'avez-vous découvert ?

L'anxiété suintait de sa voix chevrotante, démentant à elle seule toutes les certitudes du diktat immémorial.

— Vous aviez raison, toi et les tiens, continua Blade, le bruit a été causé par la chute d'un objet venu du ciel, qui a tout brûlé sur son passage avant de toucher le sol. Peut-être l'une de ces boules de feu dont parle votre tradition... Chez moi, nous appelons cela une météorite.

— Mais tu n'en es pas sûr, n'est-ce pas ?

— Non, en effet. Il me semble qu'une météorite, avec la formidable énergie qu'elle dégage en se consumant partiellement au contact de l'air, aurait généré des dégâts plus... vastes, moins délimités en tout cas. D'autre part, l'impact d'une pierre céleste d'aussi grande taille devrait avoir déclenché un véritable tremblement de terre. Leur vitesse est considérable. Or ça n'a pas été le cas. Pas même une secousse. C'est tout à fait anormal.

Ouragan, perplexe, se frotta le menton.

— Hum... Que proposes-tu ?

Le vieil homme, désespéré, avait de la peine à contenir les tremblements de ses membres.

— Je compte descendre jusqu'au sol. Même s'il est loin de nous, il n'est pas si inaccessible que je le pensais, d'après ce que nous avons pu en juger, Lune et moi. Puis je marcherai dans la direction de cet objet

jusqu'à le trouver. C'est le seul moyen de l'identifier.

— Et... cette identification te semble nécessaire ?

— Explorer et comprendre les mondes où je voyage est la raison d'être de mes expéditions, Ouragan. Mais toi ? Pourrais-tu vraiment continuer à vivre avec ton peuple si près de ce corps mystérieux sans essayer de savoir ce qu'il en est ?

Le sage médita quelques instants.

— Nous avons traversé les âges sans jamais éprouver la nécessité de descendre jusqu'à ce sol que tu dis pourtant accessible, fit-il. Nous n'en connaissons rien. Cela ne nous a pas empêchés de vivre et de prospérer.

Blade éprouva l'irrésistible envie de lui révéler que sur ce sol évoluaient sans doute d'autres humains, et dans ses profondeurs d'autres encore ; que quelque part, tapie dans l'ombre, vivait une entité probablement responsable des récents déboires essuyés par le Peuple des Arbres, une entité, quelle que fût sa nature, au psychisme suffisamment puissant pour avoir pénétré le sien et lui faire lire dans les esprits d'autres êtres vivants, voire dans celui d'un canin mort ; qu'un groupe de ces mêmes canins, qu'il méprisait tant, avaient un jour eu le courage de tenter l'aventure de la découverte, pour y renoncer avant de l'avoir menée à terme, certes, mais l'avaient tentée quand même, alors que son propre peuple se complaisait depuis le fond des âges dans une ignorance coupable.

Il se retint cependant car il sentait que le vieil homme allait enfin bouger de son piédestal et qu'il ne voulait pas compromettre cet espoir encore fragile par un emportement intempestif.

— Si tu souhaites vraiment ne rien apprendre qui vienne perturber vos certitudes, persifla-t-il malgré tout, je ne suis pas obligé de remonter au village. Je peux très bien continuer seul mon exploration de ce monde avant d'être rappelé sur le mien.

Il avait visé juste. Ouragan encaissa le trait d'une grimace douloureuse.

— Tu as raison, Richard Blade. Lune, et les autres jeunes avec elle, avaient raison. Le temps du repos est fini. Nous allons organiser une expédition, et tu en seras le chef. Ton expérience impose ce choix. Je me charge de convaincre les membres du conseil. Dussé-je épuiser toutes les ressources de ma vieille parole, ils m'écouteront.

Lune, toujours muette, illumina son visage d'un sourire revenu.

Blade, quant à lui, n'extériorisa nulle satisfaction. Au fond de lui-même, il espérait ne pas avoir posé les prémices d'une inéluctable et dramatique réaction en chaîne dont personne ne pouvait encore concevoir les effets...

La délibération du conseil demanda tout le reste de la journée et une bonne partie de la nuit.

La pluie avait cessé.

En compagnie de Lune et des deux félins, Blade attendait le verdict légèrement à l'écart du village endormi. Hasard, qui s'était presque complètement remis de la morsure du canin, chahutait en mordillant le carquois de la jeune archère.

Celle-ci accueillit bientôt d'un salut chaleureux sa sœur et son mari qui étaient sortis prendre le frais et vinrent les rejoindre. Leurs traits repus et épanouis témoignaient de l'intensité des ébats auxquels ils s'étaient consacrés.

Plus tôt dans la soirée, Lune les avait tous deux dûment informés de la partie qui se jouait en ce moment.

— Voilà Ouragan, prévint Fort qui venait d'apercevoir son beau-père. Nous allons enfin savoir.

Le vieil homme s'approcha, visage impassible.

— Alors ? s'impatienta Pluie.

— Ça n'a pas été facile, mais le conseil a tranché. Nous partirons demain.

— Qui partira ? interrogea Blade.

— Tu dirigeras l'expédition, ainsi que je l'ai suggéré. J'en serai personnellement.

— Mais...

— Je sais : mon grand âge. Mais rassure-toi, mon corps fonctionne encore très bien, et les arbres nous fournissent d'excellents remèdes contre les petites douleurs qui agacent les vieilles carcasses. Je saurai tenir mon rang. De toute façon, le conseil exige qu'un de nos pairs fasse partie du voyage. Je suis de loin parmi eux celui qui jouit de la meilleure santé.

— Et... les autres participants ?

— Nous avons fixé leur nombre à trois membres de notre tribu en plus de nous deux. Il est de ma responsabilité de les choisir.

Aussitôt, Lune, Fort et Pluie se dressèrent sur leurs jambes, en une attitude qui ne prêtait à aucune équivoque.

— Je me doutais et craignais à la fois que vous ne réagissiez ainsi, soupira le vieil homme. Vous êtes bien jeunes, et chers à mon cœur. Le danger, mes enfants, le danger ! Nous savons tous qu'il sera au rendez-vous.

Lune se fit son propre avocat et celui des deux autres postulants.

— Père ! Toi, moi et Pluie avons tout partagé jusqu'à ce jour, il doit encore en être ainsi. Quant à Fort, il est brave, adroit et avisé. Et en épousant ma sœur, il a juré d'être à ses côtés jusqu'à son dernier souffle.

Ouragan soupira encore et se tourna lentement vers Blade.

— Qu'en penses-tu ?

— Je me fie à ton jugement, et ferai de mon mieux pour conduire à bon port ceux que tu choisiras, quels qu'ils soient.

Le vieil homme hocha plusieurs fois la tête.

— Qu'il en soit donc ainsi. Allons dormir, à présent. Demain, nous aurons besoin de toute notre énergie.

Lune poussa un petit cri victorieux, ponctué en contrepoint d'un feulement joyeux de Hasard. Il saluait ainsi l'allégresse de la jeune archère qui lui avait sauvé la vie.

CHAPITRE X

Six jours plus tard, le sol n'était toujours pas en vue. Se déplacer dans les frondaisons sur un même plan était une chose, qu'avaient abondamment pratiquée les tribus du Peuple des Arbres au cours de son histoire, et qui ne posait pas de problème insoluble. Au niveau où elles évoluaient, les branches communiquaient entre elles, et les lianes offraient un soutien non négligeable.

Ils s'aperçurent très vite que la descente présentait, en revanche, de bien plus grandes difficultés dont ils n'avaient pas l'habitude. La plus importante consistait à passer d'un niveau de ramure à un autre. Au fil de leur progression vers le bas, la distance verticale entre les départs de fourches maîtresses s'accroissait inexorablement, jusqu'à atteindre plusieurs dizaines de mètres où ils ne rencontraient que des branchages secondaires à la solidité précaire.

Pour y pallier, ils devaient sans cesse rabouter des longueurs de lianes à l'aide desquelles ils se laissaient glisser jusqu'au niveau inférieur. Par précaution, Blade instaura le système de la cordée qui se révéla salutaire : Lune chuta deux fois, Ouragan quatre, Pluie une bonne demi-douzaine. Sans cette mesure de sécurité, l'expédition aurait déjà été décimée.

Hasard et Nature, eux, jouissaient d'un poids moindre et d'un surcroît d'agilité qui leur permettaient d'évoluer sans risque particulier. En cas de passage un peu difficile, Hasard chevauchait sa mère et s'agrippait des griffes à la toison de son cou et de ses flancs. Parfois même il abusait de la situation et en profitait pour se laisser porter.

Les deux félins s'étaient joints à l'expédition au dernier moment. Quand Hasard avait compris que son amie allait partir, il avait manifesté sa désapprobation d'un miaulement retentissant. Lune avait parlementé avec Nature selon sa technique bien particulière, et la cause avait été entendue.

Ouragan et Blade n'avaient exprimé aucune objection à cet effectif supplémentaire : les deux animaux étaient libres de leurs mouvements

et rien ne les autorisait à empêcher ceux-ci de les accompagner.

C'est au cours du sixième bivouac que l'attaque se produisit.

Plus ils descendaient, plus le soir tombait tôt et rapidement. En outre la température moyenne baissait, et les corps quasi nus des humains commençaient à ressentir les effets de cette chute progressive : en fin de journée, la fatigue aidant, leurs doigts devenaient gourds et insensibles.

Harassés, ils s'étaient donc installés pour la nuit. Lune avait allumé un feu autour duquel ils se réchauffaient, et Fort terminait de dépecer les restes d'un gros avin d'une espèce inconnue qu'il avait chassé la veille.

La chasse aussi, d'ailleurs, devenait un problème : il y avait de moins en moins de gibier. Blade se souvint d'avoir lu dans l'esprit du canin mort que les jeunes expéditionnaires de son peuple avaient également constaté la raréfaction des êtres vivants, à l'occasion de leur propre tentative.

— Attention ! hurla Richard, alerté par le soudain rugissement de Nature qui s'était redressée, truffe au vent.

Ouragan se tassa sur lui-même, et le javelot siffla juste au-dessus de sa tête pour se ficher dans le tronc auquel il était adossé.

Blade dispersa le feu trop voyant dont les braises sombrèrent dans le vide et arma son lance-flèches, imité par Fort et Lune.

— Mettez-vous à couvert, ordonna-t-il, et ne tirez qu'à coup sûr.

— Que... se passe-t-il ? s'étrangla Pluie en rejoignant son père à l'abri d'une grosse branche.

— Nous allons devoir défendre nos vies, l'informa Blade. Le monde autour de vous est loin d'être aussi pacifique que vous ne le croyez.

Un second javelot fusa et se perdit derrière eux. Nature, qui avait localisé la source du tir, se ramassa sur ses pattes arrière et bondit, avalée par les frondaisons. Un épouvantable hurlement de terreur déchira l'épais crépuscule, puis la bête réapparut, la gueule souillée d'un liquide visqueux.

Le silence se rétablit, à peine perturbé par le bruissement de feuillages qui bougeaient dans la pénombre, à une dizaine de mètres.

Blade et Nature échangèrent un long regard au cours duquel ils se comprirent parfaitement. Le Terrien abandonna son arc et tira son couteau de la liane qui lui ceignait les reins. Rugissant et gueulant à pleins poumons, l'homme et le fauve se propulsèrent en avant et

disparurent aux yeux de leurs compagnons. La mêlée qui s'ensuivit et dont ils ne purent rien entrevoir tétanisa leur cerveau et leurs muscles.

Au bout d'un temps qui leur sembla interminable, Blade et le félin réapparurent, maculés d'un sang qui n'était pas le leur.

— Ils n'étaient que quatre, lâcha l'explorateur d'une voix dure. Ceux-là ne nous ennueront plus.

Puis il marcha jusqu'au javelot fiché dans l'arbre et l'en retira.

— La pointe est en pierre taillée, fit-il. Nous ne sommes plus très loin du sol.

Il se tourna vers ses compagnons.

— Ce soir, nous mangerons cru. Hors de question de rallumer un feu. Puis nous organiserons un tour de garde pour la nuit.

— Tu... crois qu'ils peuvent revenir ? murmura Ouragan.

— Eux... certainement pas. Mais d'autres, c'est possible, et peut-être plus nombreux.

Le vieil homme paraissait complètement ahuri.

— Mais... pourquoi ?

Blade lui posa la main sur l'épaule.

— Je n'ai aucune réponse à ta question, Ouragan. Il y a longtemps que nous avons quitté ton univers. Ce qui nous attend dans celui-ci m'est totalement inconnu, autant qu'à toi.

— Nous allons donc périr, tous...

Contenant son impatience, Richard Blade répliqua vivement :

— Tout être vivant a en lui les ressources qui lui permettent de vaincre pour sa survie, Nature vient de le démontrer. À chacun de puiser en soi pour les ramener à la surface.

Sans feu, ils eurent froid. Pour la première nuit depuis leur départ, Pluie et Fort ne firent pas l'amour. Pelotonnés l'un contre l'autre, ils tentaient d'échanger leur chaleur. Quand son quart fut terminé, Blade fit de même avec Lune dont il sentit jusqu'à l'aube son corps grelotter entre ses bras.

Mais aucun autre agresseur ne survint.

Nature, qui avait pris le dernier quart, réveilla complètement Blade d'un coup de langue sur la joue. Il n'avait somnolé que par intermittence. La lumière blafarde d'un soleil invisible commençait à

réchauffer le jour nouveau.

— En route ! lança-t-il d'une voix forte afin de tirer les autres du sommeil. Avec un peu de chance, nous toucherons terre avant ce soir.

Ce fut en effet le cas, vers le milieu de l'après-midi.

Après une progression régulière, ils durent encore fournir un dernier effort, et non des moindres, pour atteindre le sol : il n'y avait plus une seule branche dans les quelque trois cents mètres qui les séparaient encore du pied des arbres, seulement les troncs, lisses, à la fantastique circonférence.

Ils mirent plus d'une heure à abouter des longueurs de lianes suffisantes, mais n'osèrent pas éprouver l'assemblage de leurs poids conjugués. Ils rompirent donc la cordée.

Blade descendit le premier. Quand il arriva en bas, les paumes de ses mains étaient en sang. Ouragan le suivit. Richard craignait pour la résistance du vieil homme sur cet ultime effort, mais il constata que celui-ci était plus valide qu'il ne le soupçonnait : le sage toucha terre sans être autrement essoufflé. Nature, elle, Hasard sur son dos, descendit à reculons à même le tronc, ses griffes puissantes agrippées à l'écorce.

— C'est donc cela, le sol... commenta Ouragan en parcourant les environs d'un regard désolé.

Le spectacle, en effet, n'avait rien de très agréable. Aucune végétation autre que les racines des arbres, énormes et entremêlées, qui crevaient la terre putréfiée, la soulevaient en gigantesques monticules pour s'enfoncer loin dans ses profondeurs. Ici et là, des pans de roche disloqués, éclatés, sourdaient d'un indescriptible chaos.

Blade éprouva la surface de l'un de ces blocs de la lame de son couteau.

— La pointe de la lance était de la même pierre, dit-il. Restons prudents. D'autres hommes vivent peut-être dans les parages.

Lune s'orienta, usant d'un sixième sens qui ne l'avait jamais trompée dans ses périples à travers la forêt.

— L'objet tombé du ciel se trouve dans cette direction, conclut-elle en pointant son doigt.

— Nous sommes descendus selon une trajectoire à peu près verticale, approuva Blade. Dans les arbres, le territoire des avins bleus se trouve à une journée du village. Ici, il nous en faudra beaucoup moins pour couvrir la même distance. Nous y serons demain matin.

Marchons jusqu'à la tombée de la nuit, mais, je vous le répète, soyons vigilants...

Ouragan essayait de calquer sa démarche sur celle de Blade. De toute sa vie, il n'avait jamais déambulé sans rechercher constamment un équilibre indispensable à la survie de tous. Sur cette étendue sans le moindre vide en contrebas, il avait l'impression d'être écrasé, et de ne pas avancer. Visiblement, Lune, Fort et Pluie éprouvaient la même sensation. Hasard et Nature, eux, semblaient fort bien s'accommoder de ce nouveau support et cheminaient d'un pas alerte et assuré.

— Si on s'arrêtait ? supplia Pluie. Je ne sens plus mes jambes.

Blade leva le nez vers la voûte lointaine des frondaisons, qui s'assombrissait rapidement.

— Tu as raison. Nous passerons la nuit dans cette anfractuosité. Nous y serons en sécurité.

Il désignait une sorte d'hémicycle naturel délimité par un agencement de racines et de blocs de pierre, dont le sommet offrait un poste de guet à l'abri d'un tir éventuel.

— Nous n'avons rien à manger, rappela Fort. Je vais essayer de tuer l'une de ces bêtes que nous avons aperçues.

Il faisait allusion à de drôles d'animaux couineurs dont plusieurs unités les avaient suivis quelque temps au cours de leur progression, à distance, remplacés par d'autres dès qu'ils s'arrêtaient. Blade les avait situés quelque part entre le ragondin et le chien de prairie, mais en beaucoup plus gros. Leur faciès hirsute aux incisives proéminentes lui rappelait vaguement l'un des flashes chaotiques et baignés de sang qu'il avait lus dans l'esprit de Sergui, inséparable de la brève vision d'un visage féminin lacéré par l'épouvante.

Fort s'éloigna, tandis que le reste de la troupe s'affairait à réunir des morceaux de branchages morts qui jonchaient sporadiquement le sol, tombés des ramures désormais inaccessibles.

— Pour le retour, nous devons emprunter le même chemin, dit Pluie. Sans les lianes, impossible de remonter.

— Oui, si nous sommes encore de ce monde, ponctua Ouragan d'une voix cassée.

Il était évident que le vieil homme avait du mal à trouver de nouveaux repères hors de l'univers où il avait grandi et appris à se déplacer. Ses trois congénères, sans doute grâce à leur jeunesse et à la force de conviction qui les avait poussés à s'opposer aux anciens,

semblaient beaucoup moins affectés que lui sur ce plan.

Le feu crépitait à présent, allumé par les mains expertes de Lune. Fort réapparut, tirant derrière lui le corps d'une bête transpercée de deux flèches. La gorge béait, ouverte jusqu'aux vertèbres.

— J'ai dû l'achever au couteau, expliqua-t-il. C'est un gibier plutôt coriace et très combatif.

Blade se pencha sur l'animal et l'examina attentivement. Ces incisives projetées vers l'avant et tranchantes comme un rasoir, cette touffe de poils à la base du museau... Il était de plus en plus convaincu d'avoir affaire à l'espèce dont il avait entrevu un représentant lors de l'ultime intrusion mentale.

— Richard ! N'as-tu pas honte ?

Blade se retourna, surpris. Il venait de passer les dix dernières minutes à contempler les corps nus de Pluie et de Fort, soudés l'un à l'autre dans la lumière chaude du feu mourant, oscillant ensemble dans la bulle de leur amour.

Lune arborait un sourire d'un genre nouveau. Elle s'assit près de lui. Son corps transpirait légèrement. Au sol, la température était nettement plus élevée que dans les basses branches, où ils avaient tant souffert du froid. Le phénomène était sans doute dû au lent pourrissement des couches d'humus superposées par les siècles.

— C'est beau, n'est-ce pas ? Ça ne te fait pas envie ?

La jeune fille avait elle aussi le regard rivé sur les ébats de sa sœur aînée et de son époux. Blade détacha ses yeux de cet émouvant spectacle.

— Lune... Tu es parfaitement au courant de ce qui m'attend. Dans quelques jours, quelques semaines tout au plus, je ne serai plus là.

— Et nous pouvons fort bien mourir demain, murmura-t-elle. Ouragan le répète à toutes les occasions, et tu sais qu'il a raison.

Blade porta son regard sur le vieil homme, qui ronflait à quelques mètres d'eux. Au-dessus, invisible, Nature faisait le guet, Hasard endormi entre ses pattes.

— L'avenir ne nous appartient plus, continua la jeune fille. Toi, tu y es habitué. Pour nous, c'est une notion nouvelle.

— Je sais, Lune, mais...

— Blade, je ne veux pas quitter ce monde avant d'avoir vécu ce qui

submerge ma sœur de bonheur. Et si nous survivons à cette aventure, je pourrai en connaissance de cause choisir un compagnon parmi les miens, quand... tu seras parti.

— C'est vraiment comme ça que tu conçois les choses ?

— Je... je ne sais pas. Je ne suis plus sûre de rien. Enfin... si. Ma seule certitude en ces heures de doute insupportable, c'est que je veux te sentir en moi, Richard Blade, au plus profond de moi. Fais-moi l'amour, maintenant !

Elle s'était jetée sur lui, son ventre plaqué contre le sien, les pointes durcies de ses seins vrillées dans la chair de sa propre poitrine. Sa bouche épousa la sienne. Leurs langues se mêlaient, échangeant leur salive.

Blade ne se posa plus de questions, n'exerça pas la moindre résistance. Elle avait raison. Boire l'instant présent, jusqu'à la lie, et ne penser à rien d'autre qu'à vivre le bonheur des âmes et des corps confondus en un seul magma brûlant. Demain n'existait plus.

À tâtons, il trouva son couteau posé près de lui, trancha la fine liane tressée autour des reins de Lune, tandis qu'elle le débarrassait de son propre pagne. L'œil à la fois amusé et noyé de désir, elle contemplait le sceptre déployé, obélisque de chair aux mille promesses.

Elle s'installa à califourchon sur lui. Sous la peau veloutée du ventre de la jeune fille, la douce toison frémissait dans la brise entre les cuisses aux longs muscles fuselés. Il leva les bras, glissa ses mains sous les aisselles de Lune, ses pouces épousant le léger renflement des seins jusqu'à la base des mamelons gonflés de sève impatiente.

Il la souleva, à peine. De ses doigts encore maladroits, elle saisit le membre convoité et le dirigea en elle.

Elle s'empala, doucement. Un cri étouffé, presque inaudible.

Elle s'immobilisa, tout son corps tétanisé par la déchirure intime, puis se relâcha progressivement et se coucha sur lui. Il goûta de la langue le sel des larmes de joie qui dévalaient sur les joues de Lune.

Longtemps, très longtemps, ils savourèrent le bonheur infini d'être ensemble, l'un contre l'autre, l'un dans l'autre, jusqu'à la déflagration partagée qui les incendia d'une interminable vague de plaisir incandescent...

CHAPITRE XI

— Blade, qu'est-ce que... c'est ?

Les ongles de Lune labouraient le biceps de son amant. Ils venaient d'arriver aux abords de la trouée en milieu de matinée, comme il l'avait prévu, traversant préalablement une zone périphérique où tout avait été vitrifié, figé par une chaleur intense.

Blade parvint à arracher de son bras la main tétanisée de Lune.

— Restez ici, je vais voir, s'adressa-t-il à l'ensemble de ses compagnons.

Il s'avança d'un pas tranquille à l'intérieur du disque carbonisé. Ce qui se trouvait en son centre, et qui faisait neuf à dix mètres de diamètre, n'avait pas produit sur lui le même effet de surprise incrédule que sur les esprits de Lune et des siens. Ce genre d'objet, s'il était manifestement inconcevable dans leur univers, avait sa place dans son propre champ d'expérience : il s'agissait d'un vaisseau spatial, de forme à peu près circulaire, posé sur trois pieds escamotables pourvus chacun d'une sorte de canon à lumière, probablement des générateurs laser surpuissants dont l'action avait provoqué la trouée dans les arbres, permettant à l'engin d'atterrir sans encombre.

Immédiatement, il avait songé à Jerek, l'homme dont il avait brièvement et sommairement partagé le psychisme, en alternance avec celui de Sergui.

Il contourna l'objet, cherchant dans le matériau une ouverture qui donnerait accès à l'intérieur, et la trouva, surmontée d'une large inscription gravée à même la coque, composée sans doute des lettres d'un alphabet aux sobres circonvolutions.

Sur la partie basse du panneau, accessibles à un homme de stature moyenne, quatre touches poussoirs, vierges de toute marque. Il en essaya une, deux, puis trois, les quatre simultanément. Sans aucun effet. Il jugea qu'il y avait sans doute un ordre à respecter, et commença d'égrener l'une après l'autre les combinaisons possibles.

Au bout de quelques minutes de tentatives infructueuses, le panneau s'enfonça enfin et glissa sur la droite.

Blade songea alors que l'engin n'avait pas dû être conçu pour se poser sur un environnement hostile ou inconnu. Le codage pouvait tout juste suffire à dissuader toute manifestation de curiosité déplacée, mais en aucun cas à protéger durablement le vaisseau d'une intrusion mal intentionnée.

Il se hissa sur la pointe des pieds, prit appui des avant-bras sur la base de l'ouverture et se propulsa à l'intérieur. Il eut aussitôt l'impression de se trouver en territoire presque familier. La disposition rigoureuse de la cabine, l'ordonnancement des instruments de bord, le hublot – actuellement obstrué par un volet – sur la partie haute, invisible de l'extérieur pour un homme debout, la configuration de l'unique siège et du harnais de sécurité, tout répondait à une sorte de logique économe et spartiate qui pouvait être l'apanage de toute civilisation terrienne technologiquement avancée.

Il eut un instant la tentation de pianoter sur divers claviers étalés devant lui, mais y renonça. Il ne connaissait rien au fonctionnement de cet appareil, et ne voulait pas risquer une fausse manœuvre aux conséquences imprévisibles.

Le cerveau en ébullition, il regagna l'ouverture et sauta à terre pour rejoindre ses compagnons. Le panneau se referma derrière lui dans un chuintement de mécanique hydraulique.

Ouragan arborait une mine hébétée. Il se demandait quel vent de folie s'abattait soudain sur son univers : cette succession d'événements inexplicables qui avait déclenché la révolte des jeunes de la tribu ; Blade, impossible fantôme dont l'enveloppe charnelle se disloquait pour franchir l'espace et le temps ; et à présent ces visiteurs, ou plutôt ce visiteur, comme le laissait penser l'unique siège de pilotage de l'engin, arrivé dans cette inconcevable machine. Son intelligence pourtant aiguisée et reconnue de tous déclarait forfait.

— Nous devons le retrouver, dit Blade.

Sur ce point-là, tous étaient d'accord. Quitte à perdre la raison, voire la vie, ils voulaient aller au bout de la quête engagée.

Ils cherchèrent des traces tout autour du vaisseau, mais n'en trouvèrent aucune. Le sol, durci à l'extrême par la chaleur des lasers, n'offrait pas la moindre lisibilité, et même le flair de Nature était tenu en échec par l'odeur de brûlé qui couvrait toutes les autres.

Fort, dont l'esprit brillait par son pragmatisme, suggéra de décrire

une spirale dont le point de départ serait « la machine à voyager au-delà du ciel », comme il disait, jusqu'à découvrir un indice. Il avait parfois utilisé cette technique pour retrouver un avin blessé par sa flèche qui avait conservé suffisamment de force pour s'envoler hors de sa vue parmi les frondaisons. Ce serait peut-être long et fastidieux, mais c'était la seule suggestion réellement envisageable.

Un moment, Blade avait en effet songé à proposer de se séparer pour mener des recherches dans différentes directions, mais il y renonça. Tant que le groupe restait soudé, chacun pouvait se reposer sur les autres. Isolés, ses compagnons, inexpérimentés dans un univers dont ils ignoraient les pièges, pouvaient perdre pied à la moindre anicroche. De toute façon, il était peu probable qu'Ouragan soit d'accord. Il se rangea donc à l'initiative de Fort, et ils recommencèrent à marcher, de front, décrivant des anneaux de plus en plus larges.

Leur effort les mena jusqu'à la nuit sans succès, et ils s'endormirent exténués après avoir dîné des reliefs du gibier que Fort avait ramené la veille au soir.

*
* *

— **Regardez !** cria Lune. Cela pénètre dans le sol.

Depuis un peu plus de trois heures, ils avaient repris leur progression, jusqu'à rencontrer une zone plus accidentée, où les rochers énormes prenaient le pas sur les renflements des racines.

Blade s'approcha. Ils avaient laissé loin derrière eux le périmètre carbonisé. À l'entrée d'un tunnel qui s'enfonçait dans la terre, le sol meuble entre deux contreforts pierreux semblait creusé, comme tassé par des piétinements réitérés. Sur le côté du couloir, un morceau de mousse arraché semblait même trahir le passage récent d'un humain ou d'un animal.

Nature promena longuement sa truffe sur la blessure végétale et se redressa. Blade aurait juré qu'elle souriait. Fort, plus expérimenté que Lune aux échanges avec les autres espèces, « conversa » avec le félin dans une sorte de « sabir » qui empruntait autant à des bribes de langage humain mêlé d'onomatopées qu'à une savante gestuelle.

— C'est un pied humain qui a fait ça, elle est formelle, annonça-t-il.

— Un pied... nu ? demanda Blade.

Le garçon le dévisagea d'un regard étonné.

— Bien sûr. Que veux-tu dire par là ?

Richard n'épilogua pas sur la question, mais il doutait qu'un astronaute, d'où qu'il vînt, se déplaçât sans chaussures. L'homme qui était passé par là n'était donc pas celui du vaisseau spatial, qu'il s'appelât Jerek ou d'un tout autre nom.

— Aucune importance, fit-il. Allons voir de quoi il retourne.

Ils s'enfoncèrent dans le boyau, rapidement gênés par l'obscurité qui y régnait. Lune résolut le problème en tailladant un morceau de son pagne de peau dont elle enserra une pointe de flèche. Puis, d'une autre flèche dont elle usa comme de coutume, elle mit le feu à la fourrure qui flamba en grésillant. Le cuir, lui, imprégné de suint résiduel, se consumait lentement, délivrant une flammèche suffisante pour éclairer les proches environs.

Ils reprirent leur descente. Très vite, ils rencontrèrent une bifurcation. Nature, de nouveau sollicitée, indiqua le couloir de droite. Blade, intrigué, constata que les parois devenaient de plus en plus lisses, dessinant une voûte aux formes presque régulières. Il en gratta la surface de la pointe de son couteau, mais les suintements d'une humidité terreuse et les épais déchets de mousses accumulées l'empêchèrent d'en identifier la matière.

— Qu'y a-t-il ? interrogea Lune en se retournant.

— Rien. Continuons.

Quelques minutes plus tard, Pluie buta sur quelque chose au sol qui produisit en glissant un bruit métallique dont l'écho se répercuta dans la galerie. Elle ramassa l'objet et le tendit à Blade. Il prit le cylindre léger à demi écrasé dont la partie supérieure avait été autrefois munie d'un opercule disparu.

À la lueur de la torche de Lune, il repéra également, sur les deux tiers de sa hauteur, des inscriptions d'origine indubitablement similaires à celles relevées sur la coque du vaisseau spatial.

Sur la base, d'autres caractères beaucoup plus petits étaient illisibles, rongés par l'oxydation.

Blade aurait juré que ce qu'il tenait dans sa main n'était rien d'autre qu'une... canette de soda vide.

Sans commentaire, il redonna l'objet à Pluie, curieuse de l'examiner, puis ils continuèrent de s'enfoncer dans les entrailles de la planète aux millions d'arbres gigantesques.

CHAPITRE XII

— Ils sont morts depuis plusieurs jours, dit Ouragan.

L'odeur prégnante qui régnait dans la grotte suffisait à confirmer le constat du vieil homme, supportable malgré tout grâce à un courant d'air dont on ne décelait pas l'issue.

Blade se pencha sur le cadavre, une femme dont la cuisse ouverte sur l'artère sectionnée était noyée d'une bouillie noirâtre. Sa morphologie était plus trapue que celles du Peuple des Arbres, ses formes plus épanouies aussi. Il lui donna une cinquantaine d'années, mais elle en avait peut-être moins, prématurément vieillie par des conditions de vie probablement plus que difficiles.

L'animal qui avait tué la malheureuse gisait, décapité, à ses côtés. Une patte arrière avait également été arrachée, comme si quelqu'un – spontanément l'image de Sergui se dessina dans le cerveau de Blade – s'était assuré de la nourriture pour quelque temps avant de quitter les lieux.

L'espèce était bien celle de la bête chassée par Fort.

Les trois jeunes, dévorés d'étonnement face au cadre qui les environnait, s'étaient assis chacun dans un siège, la plupart éventrés, laissant apparaître des rembourrages de mousse rongés par la pourriture. Nature furetait parmi les travées, Hasard batifolant entre ses pattes.

Blade abandonna Ouragan qui paraissait se recueillir devant le corps sans vie de la femme, psalmodiant une sorte de mélopée rituelle. En arrière des travées, solidaire d'un appareillage boulonné à même un promontoire rocheux, il trouva vite ce qu'il cherchait : un projecteur. Il appuya sur une touche de l'appareil, qui éjecta une cassette comportant deux petites fenêtres escamotables donnant à l'intérieur sur un disque d'une conception voisine des CD vidéo numériques de son propre monde.

Sous la machine, deux grosses batteries aux cosses mangées de vert-de-gris. Aussi incroyable que cela puisse paraître, elles

fonctionnaient encore. Probablement s'agissait-il d'un système auto-rechargeable, songea Blade.

Il réinstalla la cassette dans son logement et enfonça une autre touche moisie marquée d'un triangle pointé vers la droite. Un faisceau de lumière jaillit aussitôt de l'objectif, matérialisant en trois dimensions, comme il s'y attendait, deux hommes et une femme en pleine conversation, évoluant au milieu d'objets rappelant des éléments de mobilier d'un appartement ultrasophistiqué.

Terrorisés, Lune, Fort et Pluie s'enfuirent de leurs sièges et se regroupèrent autour d'Ouragan qui n'en menait pas plus large. Nature et Hasard, eux, ne semblaient pas se formaliser du phénomène.

Aucun son ne sortait de la bouche des hologrammes. Blade tourna plusieurs potentiomètres, dont l'un pouvait commander l'amplification, mais en vain. Laissant défiler la scène, il se rendit en avant des travées où il trouva, de part et d'autre de l'écran virtuel, deux panneaux électro statiques qui avaient autrefois servi de haut-parleurs. Ils étaient détruits par l'oxydation. Seul un grésillement presque imperceptible en émanait.

Puis la projection cessa brusquement, plongeant de nouveau la grotte dans une pénombre à peine éclaircie par la torche improvisée de Lune, qui avait sacrifié un second morceau de son pagne. Sans doute le balayage du disque avait-il été interrompu par un dysfonctionnement de l'appareillage antédiluvien.

— Qu'est-ce donc que cet endroit, et... ces humains de lumière à l'étrange accoutrement ? interrogea Ouragan qui reprenait ses esprits.

Richard décida de ne pas laisser plus longtemps ses compagnons dans l'expectative.

— Chez moi, expliqua-t-il, nous avons aussi ce genre d'installation. Nous appelons cela un cinéma. Les gens s'y rendent pour se distraire ou s'instruire en regardant des images qui racontent des histoires. Un peu comme vos veillées où les anciens racontent les anecdotes du temps jadis.

— Mais nous ne sommes pas sur ton monde ! objecta Lune, désespérée.

— La seule explication que je voie, dit Blade, c'est que, dans un lointain passé, tout un peuple – vos ancêtres sans doute – a prospéré en développant ce genre d'artifice que sur ma planète nous appelons la technologie. Pour une raison que j'ignore, ce peuple s'est replié sous terre. La boîte vide que Pluie a découverte, et cette salle, en sont des

vestiges.

— Tu veux dire qu'ils ont... disparu, aujourd'hui ?

— C'est certain. Cette femme morte et... l'autre humain dont Nature a flairé l'odeur n'ont rien à voir avec la civilisation de ces gens. Ce que je crois, c'est que quelque chose l'a détruite. De tous les survivants, certains sont demeurés sous terre et d'autres sont sortis pour coloniser les arbres. Les basses branches tout d'abord, comme le prouve l'attaque dont nous avons été victimes, puis les hautes frondaisons, jusqu'à constituer au fil des âges les différentes tribus de votre peuple. Certains sont probablement restés à la surface du sol, tout simplement. Si tel est le cas, nous saurons bientôt s'ils ont produit une descendance durable.

— C'est incroyable ! commenta Ouragan. Si tu es dans le vrai, pourquoi notre tradition ne dit-elle rien de ces lointaines origines ?

— Une catastrophe d'une telle ampleur peut très bien avoir été entièrement refoulée avec tout ce qui la précédait de la mémoire collective de vos ancêtres, suivie d'une longue période de peur de l'inconnu et d'appel aux divinités comme celles dont tu m'as parlé.

— Oui, bredouilla le vieux sage, c'est plausible en effet.

— Mais cet engin, dehors, intervint Fort. Il n'appartient pas au passé, lui. Le voyageur qu'il transportait existe bel et bien.

Blade ne disposait pas d'assez d'éléments pour appréhender la relation entre l'astronaute et la culture éteinte. Relation pourtant rendue probante par la similitude graphique de l'inscription figurant sur la coque du vaisseau et de celle ornant la boîte métallique sur laquelle Pluie avait trébuché.

— Si nous le retrouvons, fit-il, il pourra peut-être nous fournir les informations qui nous manquent, mais je n'en jurerais pas.

Une fois de plus, Richard se remémorait l'horreur incrédule qu'il avait partagée avec Jerek lors de l'intrusion mentale. S'il s'agissait bien du même individu, c'était probablement juste avant qu'il n'atterrisse sur le monde des arbres.

Puis il changea de sujet.

— Dans l'immédiat, nous n'avons aucune trace de lui. Ce n'est pas le cas de l'homme qui vivait sans doute avec cette malheureuse femme. Nature a su nous conduire jusqu'ici, rien ne l'empêche d'exercer son flair en sens inverse.

Si Blade souhaitait intensément rencontrer Jerek, il n'en brûlait pas

moins de localiser Sergui, dont l'expérience qu'il avait du sous-sol et de la surface pourrait sans doute éclairer bien des points obscurs.

— Fort, peux-tu transmettre à Nature ce que nous attendons d'elle ?

Le garçon se dirigea aussitôt vers le fauve qui tournait en rond, impatient de regagner l'air libre.

Ils rebroussèrent chemin parmi le réseau de galeries et remontèrent à la surface. À l'extérieur, Nature repéra la piste sans problème ; le pied de l'homme n'avait pas arraché le morceau de mousse à l'occasion d'une entrée dans le tunnel, mais alors qu'il en sortait.

Son parcours semblait hésitant, sans but précis. Ils identifièrent plusieurs bivouacs trahis par des morceaux d'os, reliefs de ses repas. Il n'y avait pas de traces de feu. La distance entre les campements était réduite ; apparemment, l'homme se déplaçait très lentement.

Puis, sans transition, il avait opté pour une ligne presque droite, comme s'il avait décidé brusquement de se rendre à un endroit déterminé.

Au bout d'une longue marche dirigée par le félin, ils atteignirent une zone plus dégagée, où les arbres étaient moins denses. Cette configuration nouvelle du paysage n'était visible qu'au niveau du sol. Loin au-dessus de leurs têtes, leurs ramures finissaient malgré tout par se rejoindre, formant un plafond de feuillages entremêlés comme partout ailleurs.

Nature s'immobilisa et se retourna vers ses compagnons. Fort l'interrogea sur les motifs de son comportement.

— Elle sent sa présence, expliqua-t-il. Selon elle, il est tout près d'ici. Elle signale aussi d'autres effluves, moins fortes mais témoignant de la proximité de nombreux humains. Peut-être un village, un peu plus loin ?

L'esprit de Blade s'électrisa. Il prit la tête de la colonne, dans la direction indiquée par le fauve. Le terrain accidenté grimpait à présent sans discontinuer, hérissé d'énormes blocs rocheux.

— Chut !... fit Blade en se retournant. Il est là, je le vois. Restez ici.

Il se coucha sur le sol, s'avança en rampant. L'homme n'était plus qu'à une dizaine de mètres ; allongé, les jambes cachées à mi-mollet par une grosse roche plate en surplomb, il semblait absorbé par le spectacle qui devait se dérouler en contrebas et que Blade ne pouvait

apercevoir. L'arme qui reposait à ses côtés était sans aucun doute une hache dont le fer était de facture industrielle. Encore un vestige de la culture disparue, songea-t-il.

L'homme remua soudain, portant la main à son genou droit qui semblait le faire souffrir. Comme la femme morte de la caverne, il était vêtu d'une peau de bête qui lui couvrait le bassin et une partie du torse.

— Sergui ! murmura Blade. Te voilà enfin...

Ce dernier hésitait sur la manière de prendre contact. Quelle attitude adopterait Sergui ? Carrément hostile, ou simplement méfiante ? Il penchait pour la première option.

Néanmoins, il se redressa et marcha d'un pas tranquille vers l'homme, paumes levées et ouvertes, l'interpellant d'une voix la plus avenante possible.

Aussitôt, Sergui fit face, planté sur ses jambes, grimaçant de douleur, hache en main, prêt au combat. Il avançait à présent en claudiquant, menaçant.

Mais handicapé par sa blessure, il ne parvint guère à coordonner ses mouvements. Le fer fouetta l'air en tournoyant, s'abattit et mordit la roche d'un crissement strident. Blade, en revanche, parfaitement préparé à l'attaque, cueillit son agresseur d'un puissant direct au foie.

Le souffle coupé, celui-ci chuta lourdement. Un atémi à la nuque acheva de lui faire perdre connaissance.

Blade se hissa ensuite jusqu'au sommet du promontoire. À trois cents mètres environ, une quinzaine de cases en torchis, regroupées autour d'une construction un peu plus grande, formaient un village où s'activaient hommes, femmes et enfants – une centaine d'âmes, évalua-t-il.

Puis, calé par une grosse pierre, tout près de l'endroit où Sergui était allongé, il découvrit un sac à dos dont l'enveloppe était constituée d'un textile synthétique épais et résistant. Il en fouilla l'intérieur, y trouva un appareil de matériau composite pourvu d'un clavier et d'un couvercle intégrant un écran extra-plat. Chiffres et caractères d'un alphabet identique à celui déjà rencontré, plus diverses touches de fonction.

Un ordinateur portable...

S'y trouvaient également une lampe-torche, une dizaine de boîtes et de tubes comportant des indications rédigées dans la même langue

– des conserves déshydratées, supposa-t-il –, un flacon vide d’une contenance de deux bons litres, et une arme de poing très légère pourvue d’un cran de sûreté et d’une double queue de détente.

Blade remit le tout à l’intérieur, ramassa le sac et la hache, puis chargea le corps inanimé sur son épaule et rejoignit ses compagnons.

Ils s’étaient repliés d’un bon kilomètre, soucieux de ne pas révéler prématurément leur présence aux villageois.

Sergui avait repris conscience. D’abord paniqué, il avait rapidement conclu aux intentions pacifiques des nouveaux venus et s’était calmé, même s’il continuait d’épier d’un œil inquiet les allées et venues de Nature.

Il s’exprimait assez posément, dans une langue très proche de celle du Peuple des Arbres, quoique plus gutturale, à la prononciation plus sèche. Cette constatation apportait une pierre de plus à l’hypothèse d’une culture originelle commune aux différents peuples humains de ce monde.

Nature s’approcha de Blade, quêtant d’un regard des éclaircissements sur ce que disait Sergui, dont elle n’arrivait pas à suivre le débit trop rapide et exempt de tout complément gestuel. La bête avait depuis longtemps saisi que cet étrange bipède comprenait tout ce qu’elle exprimait. Mais Blade ne disposant pas du larynx adéquat pour s’adresser à elle dans son langage de félin et préférant rester discret sur ce plan, lui fit signe de s’adresser à Fort. Il était déjà un monstre assez stupéfiant aux yeux de ses compagnons humains, inutile d’en rajouter.

Dépitée, Nature rejoignit le garçon, qui entama aussitôt à son intention une série d’arabesques des bras et des mains, ponctuées de mimiques faciales et de brèves onomatopées.

Peu avare de confidences, Sergui raconta sa vie dans les galeries, sa rencontre avec Nowa (la femme morte de la caverne), après que celle-ci, comme lui, ait été chassée de sa tribu à la mort de son conjoint – une tradition dans le peuple des sous-sols : veuves ou handicapés sans descendance étaient irrémédiablement expulsés, dès lors qu’on les considérait à charge de la communauté –, la difficulté de se nourrir, l’isolement, la boîte à images (le projecteur) et autres objets rencontrés çà et là dont le fer de sa hache qu’il brandissait avec fierté, la mort de sa compagne d’infortune, et ce bruit bizarre qu’il avait entendu au loin.

— En cherchant d'où il pouvait provenir, poursuivit-il, je suis tombé par hasard sur ce sac, abandonné au pied d'un gros rocher. Il y avait des traces de lutte. J'ai aussitôt pensé aux techniques de chasse à l'affût des Mangeurs d'Enfants, une tribu redoutable que nous autres, le Peuple d'En-Dessous, évitons soigneusement quand nous devons sortir pour trouver du gibier. Quand leur progéniture devient trop nombreuse, ils dévorent les nouveau-nés, dont l'âme est offerte à la Grande Déesse des Arbres qu'ils craignent et vénèrent. C'est un peuple de guerriers. Tous les humains qu'ils capturent vivants subissent le même sort.

— La Grande Déesse des Arbres ? l'interrompt Blade. Ils pensent ainsi obtenir bienveillance et protection de sa part ?

— C'est ce qu'ils prétendent. En-Dessous, nous pensons qu'elle n'existe pas. Une invention de leurs esprits malades. Il y a seulement la terre et les pierres, les arbres, et la mort pour tous les êtres, départ d'un nouveau cycle sans cesse renouvelé. Rien d'autre.

Attentif, menton au creux de sa paume, Ouragan approuvait d'un hochement de tête.

— Avec ce genou qui m'empêchera bientôt de chasser, ma propre fin est proche, continua Sergui. La mort de Nowa m'avait enlevé ma dernière attache en ce monde. Que me restait-il, sinon le désir de satisfaire une ultime curiosité ? J'ai décidé de gagner le territoire des Mangeurs d'Enfants et de les épier, afin de voir peut-être de mes yeux celui qui avait porté ce fardeau dont l'étrange contenu me rappelait les choses qui jonchent les galeries souterraines.

— Et... tu l'as vu ? demanda Lune.

— Oui. C'est un humain, il est leur prisonnier. Tout son corps est recouvert de... de quelque chose qui ressemble à ce que portent les êtres vomis par la boîte à images, et il a les cheveux coupés courts, comme eux... comme toi.

Il s'était tourné vers Blade.

— D'après toi, interrogea ce dernier, ils vont...

— ... le manger ? Bien sûr.

— Ils le détiennent depuis combien de temps, à ton avis ?

— Je ne sais pas. Plusieurs jours sans doute. Le sac a été mouillé par la pluie et souillé de terre, mais, quand je l'ai trouvé, il était sec. Il n'a pas plu ces derniers jours.

— Hum... S'ils ne l'ont pas encore tué, c'est peut-être qu'ils

attendent le moment favorable.

— Leurs sinistres repas ont toujours lieu à l'aube. La victime est écorchée vivante, vidée, puis rôtie comme un vulgaire gibier, à l'issue d'une brève cérémonie. Après, ils emportent les ossements quelque part où aucun des miens ne les a jamais suivis. Pour la Déesse. Ils pensent que l'âme des vivants se situe dans les os, parce que leurs dents ont de la difficulté à les broyer.

— À l'aube... C'est vague.

— L'aurore choisie succède toujours à la première averse qui suit une période sèche, c'est tout ce que nous avons jamais pu découvrir. Le dérèglement des pluies, ces derniers temps, doit d'ailleurs leur poser problème. Je suppose qu'ils mettent ça sur le dos de la Déesse.

— Lune ? fit Blade.

La jeune fille sut ce qu'il attendait d'elle. Elle se dressa haut sur ses jambes, ramena ses cheveux en arrière, gonfla sa poitrine, le nez levé, narines ouvertes au maximum.

— Dans les arbres, je sais faire ça, dit-elle. Ici... je ne suis pas sûre. Mais je sens un retour de l'humidité dans l'air. Il y a de grandes chances pour qu'il pleuve bientôt.

Richard Blade consulta chacun du regard. Nature, avec un léger retard dû à la traduction de Fort, émit un formidable rugissement qui se répercuta dans les rochers.

— Nous devons le sortir de là, trancha Blade. Cette nuit même. Après, il sera peut-être trop tard.

La détermination de ses compagnons ne faisait aucun doute. Tous seraient avec lui, fermement décidés à tout tenter pour tirer le malheureux des griffes des Mangeurs d'Enfants.

Seul Ouragan haussa un instant les épaules, en soupirant. Dans ses yeux cernés de rides profondes se lisait tout le fatalisme qu'il avait désormais fait sien, ironique retour à l'origine des convictions qui avaient dirigé les pas de son peuple depuis des temps immémoriaux...

CHAPITRE XIII

La nuit s'était rapidement insinuée à travers les frondaisons, déversant dans le sous-bois des flots d'obscurité chargés d'une humide touffeur. Blade, le corps moite, avait l'impression que ses doigts pouvaient saisir les gouttelettes d'eau en suspension dans l'air.

Lune avait raison : il pleuvrait avant l'aube.

Ils s'étaient disposés au sommet du promontoire d'où Sergui avait épié les mouvements des Mangeurs d'Enfants.

Au centre du village, un peu en avant de la construction principale, des femmes avaient allumé un grand feu désormais rougeoyant de braises, au-dessus desquelles rôtissait la carcasse décapitée d'un herbivore. Sans doute un cervidé, jugea Richard.

— Le prisonnier se trouve dans la case la plus importante, dit Sergui. Ils ne le sortent qu'une fois par jour, le matin, pieds entravés. Les gosses s'amuse alors à l'injurier et à lui lancer des pierres.

— Je ne vois aucune surveillance à l'entrée, constata Blade.

Trois hommes, ils sont à l'intérieur. La relève se fait à l'aube et au crépuscule. Deux gardes patrouillent également à proximité du village, la nuit. À cause d'une autre tribu d'humains, ennemie de celle-ci, qui vit à une demi-journée de marche. Il y a fréquemment des accrochages.

Blade évalua la situation.

— Nous attendrons que tout le monde soit endormi, décida-t-il. Puis nous descendrons, à deux, et neutraliserons les sentinelles. Logiquement, les geôliers à l'intérieur de la case doivent se trouver près de l'entrée pour parer à une éventuelle intrusion. Nous creuserons le torchis à l'opposé, en espérant qu'ils se soient eux aussi assoupis.

— Plutôt risqué, objecta Lune.

— C'est la moins mauvaise solution, fit Blade.

Sergui brandissait sa hache, manifestant son intention de l'accompagner.

— Non, trancha Blade. En cas de problème et de repli précipité, ton genou pourrait nous retarder. C'est Fort qui viendra avec moi.

Le garçon exprima son accord d'un hochement de tête, malgré la moue affichée par Pluie. Sergui protesta, arguant du fait que Fort était jeune et marié, alors que lui n'avait plus rien à perdre, mais Blade se montra inflexible.

— Sais-tu te servir de ça ? demanda-t-il à l'homme des sous-sols en lui tendant son lance-flèches et son carquois.

— Je crois que je pourrai.

— Tu aideras donc Lune à couvrir notre fuite, si nécessaire. Vous vous posterez plus bas, derrière ce tronc à demi couché. Ouragan, Pluie et les deux félins resteront ici. Si ça se gâte vraiment, chacun pour soi. Rendez-vous à l'intérieur du tunnel pour ceux qui survivront. En cas de poursuite par les Mangeurs d'Enfants, il sera plus facile de s'y défendre qu'en terrain libre.

Richard récapitula ses consignes afin que chacun puisse s'y tenir en connaissance de cause, puis ils attendirent patiemment que les villageois se retirent dans les cases après leur orgie de viande rôtie.

De temps à autre, l'explorateur abaissait et remontait d'un pouce curieux le cran de sûreté du pistolet trouvé dans le sac. Il se demandait ce qui se produirait s'il venait à presser la double queue de détente...

La gorge tranchée émit un gargouillis d'où fusa un long jet de sang chaud. Blade lâcha le corps qui s'effondra à ses pieds. Il se retourna. Fort, qui à son signal avait fondu sur sa propre proie, essuyait sa lame sur la peau de bête de l'autre sentinelle, qu'il avait poignardée en plein cœur. Le garçon ne semblait pas affecté par son geste. Emporté par l'urgence de sauver un homme qui lui était pourtant inconnu, il n'avait pas hésité un instant à trancher la vie d'un sauvage dévoreur de chair humaine, comme l'avait fait Lune avec le canin pour tirer Hasard de ses griffes. Cette constatation conforta Blade sur les capacités du Peuple des Arbres à rebondir et à affronter l'adversité, maintenant que s'imposait la réalité d'un monde bien éloigné de l'image idyllique qu'il s'en était forgée sous le joug de la tradition.

Prenant garde malgré la pénombre à ne pas briser sous leurs pas les brindilles mortes qui jonchaient le sol, ils s'enfoncèrent dans le village et contournèrent la grande case centrale.

Pas un bruit à l'intérieur ; c'était de bon augure.

Le torchis cédaît facilement sous la pointe des couteaux. Ils eurent bientôt ouvert un trou suffisant pour y passer la tête. Blade localisa les trois geôliers, éclairés par une torche fichée en terre. Ils étaient effectivement regroupés à l'opposé, près de l'entrée, assoupis sur des tabourets de bois grossièrement taillé, tête prostrée contre leurs poitrines soulevées d'une paisible respiration.

La case servait de prison, c'était patent. Des rangées de pieux attendaient les captifs qui seraient l'objet de leurs prochaines agapes. L'astronaute était entravé seul à l'un d'eux, debout, le corps effondré dans son sommeil.

Blade hésita. Tuer d'abord les gardes ? À deux contre trois, ils couraient le risque d'une alerte donnée par le survivant de leur première attaque. Il choisit de procéder autrement.

Le trou offrait maintenant passage à un homme. Il s'y engagea, suivi de Fort qui se chargerait de surveiller les geôliers, puis rampa silencieusement vers le prisonnier, se redressa et plaqua sa main sur sa bouche.

— Ne craignez rien, murmura-t-il. Nous allons vous libérer.

Les yeux exorbités, l'homme fixait ce grand diable presque nu, aux cheveux courts et correctement coupés, qui portait son propre pistolet à la hanche ; puis il se calma tandis que le couteau s'escrimait sur les liens de ses chevilles et de ses poignets. Blade lui fit signe de le suivre jusqu'à l'ouverture dans le torchis.

Un son mat le fit se retourner. Fort venait de planter l'un des gardes qui s'était réveillé. Les deux autres réagirent aussitôt, gueulant à l'envi. Par réflexe, Richard dégaina l'arme de poing et appuya sur la première détente. L'homme touché s'écroula, le corps nimbé d'un fluide bleuté. Son congénère marqua un temps d'arrêt, puis recommença à beugler de plus belle, brandissant une impressionnante massue.

Blade tira une seconde fois, obtenant le même résultat. L'autre se relevait déjà, sonné mais vivant.

— La première position n'est pas mortelle, avertit l'astronaute en titubant vers le trou. Pour ça, il faut presser les deux ensembles.

Dehors, c'était le branle-bas de combat. De toutes parts braillaient et gesticulaient des hommes dont beaucoup étaient nus, armés de massues, de haches et de lances aux pointes de pierre.

— Par ici ! hurla Fort.

Blade courait à reculons, mettant en joue le plus proche des poursuivants. Il serra le poing, écrasa son index sur la double détente.

— At...

Richard fut plaqué au sol. Son dos heurta douloureusement une pierre.

— ... tention au recul ! termina le captif libéré. J'aurais dû vous prévenir.

Blade se releva. L'abdomen de l'homme qu'il venait de toucher était béant, un énorme trou le traversait de part en part. De son corps encore debout s'élevaient des flammes jusqu'à trois mètres au moins au-dessus de sa tête. Il chancela un moment puis s'effondra. Les autres, ébahis par le phénomène qui pour eux tenait certainement de la magie, entourèrent le cadavre en feu, laissant un bref répit aux fuyards.

— Je m'appelle Jerek, cria l'astronaute tout en courant aux côtés de Richard.

— C'est quoi ? s'informa celui-ci en brandissant l'arme de poing. Un rayon polarisé ?

Étonné par les paroles de son libérateur, Jerek s'expliqua cependant.

— Oui, un flux de photons parallèles en effet, surpuissant et peu gourmand en énergie. Mais qui es-tu donc pour savoir ce qu'est le laser ? Rien à voir avec cette bande de fous qui peuplent ce monde !

Blade esquissa un sourire.

— J'aurai le même genre de question à te retourner, mais nous en discuterons plus tard... Si nous restons en vie !

Derrière eux, les Mangeurs d'Enfants s'étaient ressaisis et gravissaient la pente en hurlant. Des lances projetées à toute volée mordaient les rochers ou s'enfonçaient dans le sol.

Beaucoup trop près.

Blade se retourna, visa posément et tira. À chaque décharge, une gerbe de feu s'élevait vers les ramures, volant une vie qui se consumait, dégageant une odeur écœurante de chair grillée.

Bientôt, ils furent à hauteur de Lune et Sergui qui décochaient leurs flèches sans faiblir. Lune faisait mouche à tout coup, mais l'homme du Peuple d'En-Dessous, peu expérimenté, était loin d'être aussi efficace. Blade choisit de maintenir un moment la position à l'abri du tronc d'arbre, qui leur permettait d'affiner le tir et de causer

de sévères pertes dans les rangs des guerriers. Fort récupéra l'arc des mains de Sergui pour assurer un soutien à sa compagne.

Mais les Mangeurs d'Enfants, pourtant décimés, ne reculaient pas. Des femmes et des adolescents grossissaient à présent leur nombre.

— C'est insensé, fit Blade. Ils courent à la mort sans chercher à se protéger, comme si leur raison ne leur appartenait plus.

— Cette tribu est entièrement dévouée à la Grande Déesse des Arbres, rappela Sergui, et tu leur as dérobé l'objet de leur prochain sacrifice. Ils ne lâcheront pas prise, quitte à périr en grand nombre.

L'explication était crédible. Richard Blade continua à tirer, contrôlant à deux mains le formidable recul du pistolet. Une bonne dizaine d'agresseurs supplémentaire se transforma en torches humaines avant de s'effondrer.

Puis plus rien.

Il eut beau écraser les détente, l'arme ne répondait plus.

— Elle est vide, lâcha Jerek d'une voix désolée. Cet engin se recharge à la lumière solaire. Nous sommes foutus.

Fort et Lune arrivaient également à bout de munitions. Leurs carquois battaient sur leur flanc, à peine lestés de quelques traits.

— J'en ai d'autres là-haut, avec mon lance-flèches, dit le garçon.

— Allons-y ! ordonna Blade.

Tout en reprenant sa course éperdue, il espérait que Pluie, Ouragan et les félins aient déjà pris la fuite en direction du tunnel. Eux au moins survivraient, car l'issue du combat ne faisait plus aucun doute.

Il eut rapidement l'occasion de constater que ce n'était pas le cas. À l'instant où il allait parvenir à la crête du promontoire, une masse claire bondit en rugissant par-dessus sa tête et fondit sur les poursuivants.

Il se retourna.

Plus bas, Nature avait déjà égorgé trois hommes et fondait sur un quatrième. Destabilisés par l'attaque imprévue du fauve, les Mangeurs d'Enfants se désorganisaient, courant en tous sens. Des flèches volaient de nouveau : Fort avait récupéré ses munitions.

Alors Richard fit volte-face, arracha la hache des mains de Sergui qui n'en pouvait plus, le visage défiguré par la douleur de son genou malade, et redescendit la pente en vociférant.

Le fer déchirait l'air en décrivant de larges cercles, fauchait des

têtes, des membres, crevait des poitrines et des ventres, répandant des flots d'entrailles sur le sol jonché de cadavres. Il n'était plus un sujet britannique civilisé de la fin du XXe siècle de la planète Terre, mais une bête de guerre, un monstre invincible cuirassé de sa seule peau, énergie meurtrière à l'état pur.

L'espace d'un bref instant, tout près de lui, les crocs ensanglantés de Nature jaillirent des profondeurs d'une gorge ensanglantée et dessinèrent sous ses babines souillées un extraordinaire sourire de carnassier repu. Les yeux du félin se noyèrent dans ceux de l'homme. Englobés au sein d'un même et formidable combat, ils ne formaient plus qu'une seule machine à tuer, inexorablement emportés qu'ils étaient dans la spirale infernale de la lutte pour la survie.

Mais les Mangeurs d'Enfants n'étaient pas nés de la dernière pluie, qui tombait dru depuis quelques minutes. Ils reculèrent, se regroupèrent et formèrent un demi-cercle qui allait se refermer bientôt autour des fuyards.

Blade s'apprêta à mourir et à vendre chèrement sa peau. Il décida de tuer Lune de sa propre main, plutôt que de la voir capturée vivante par les cannibales.

La perspective de son jeune et joli corps écorché par les lames de pierre lui était insupportable.

Ce corps à la peau si veloutée, à la fois si souple et si fragile. Ce corps qu'il avait tenu serré contre lui, qui s'était donné à lui, où il s'était immergé dans la folie du plaisir partagé.

Ce corps qui lui avait offert sa virginité, qui renfermait une âme magnifique, dépourvue de toute duplicité, pleine d'amour et de désir d'amour...

Alors se produisit un phénomène inattendu : les Mangeurs d'Enfants avaient brusquement cessé d'avancer, tétanisés, tous leurs yeux rivés vers le sommet du promontoire rocheux.

Blade se retourna et réprima un cri de surprise et d'incrédulité.

Debout sur la crête, bras en croix, jambes écartées, Pluie et Ouragan entonnaient à l'unisson un long chant monocorde qui montait de leur poitrine et se répandait dans la nuit.

Leur peau nue diffusait un intense rayonnement d'un vert clair et cru qui les enveloppait tout entiers d'une aura surnaturelle, indescriptible.

Dans la horde sauvage, ce fut la débandade...

CHAPITRE XIV

Ils ne regagnèrent pas le tunnel conduisant à la grotte – Sergui ayant catégoriquement refusé cette éventualité – mais le vaisseau spatial de Jerek. Celui-ci n'avait pas hésité une seconde, précisant qu'il disposait là-bas de trois canons à lumière parfaitement opérationnels, capables de repousser toute agression, même massive.

Ils y parvinrent au milieu de l'après-midi, à marche forcée, les hommes se relayant pour porter Sergui qui ne pouvait plus avancer par ses propres moyens.

Sitôt arrivé, le groupe des quatre autochtones, exténués, s'écroula entre les trois pieds de l'engin et sombra dans un profond sommeil. Les deux félins les imitèrent immédiatement.

Au jour, les corps de Pluie et d'Ouragan continuaient de diffuser un peu de cette lumière verte qui avait fait décamper les Mangeurs d'Enfants. Épouvantés par la tournure qu'ils avaient vu prendre aux événements, ils s'étaient enduits entièrement d'une substance fluorescente contenue dans un tube que Pluie avait ouvert par curiosité, en fouillant dans le sac de Jerek. L'averse qui n'avait pas cessé depuis la nuit les en avait en grande partie débarrassés.

Blade porta un regard interrogateur en direction de l'astronaute, qui ne s'était pas encore expliqué sur la nature du produit.

— Chez moi, dit celui-ci, c'est une friandise vitaminée dont les enfants sont très gourmands. Enfin... pas seulement les enfants. Jonah – la personne qui a préparé les provisions pour cette expédition – est un plaisantin. Il en a glissé un tube dans le sac qui m'était destiné.

— Bien lui en a pris, commenta Blade, ce Jonah est un homme inspiré.

— Je crois que nous avons à parler, tous les deux, fit Jerek.

— C'est aussi mon opinion.

— Montons à l'intérieur. Si des intrus se manifestent dans un rayon de mille cinq cents mètres, l'ordinateur de bord nous le fera savoir.

Ils contournèrent le vaisseau. Blade actionna lui-même le

mécanisme d'ouverture, déclenchant un sourire de Jerek.

— Pas sorcier, n'est-ce pas ?

— Effectivement.

— Il ne s'agit pas à proprement parler d'un code de protection. Logiquement, cet engin n'avait pas à se poser en territoire hostile. Logiquement... Et de toute façon, si le cas devait malgré tout se produire, les consignes m'interdisaient de m'en éloigner. Comme quoi les consignes sont toujours faites pour être violées...

Ils se hissèrent à l'intérieur. Jerek s'installa sur le siège et pianota sur un clavier.

— Voilà d'où je viens...

Un écran à cristaux liquides intégré au tableau de bord s'illumina, offrant une succession de vues rurales et citadines assorties de divers commentaires. Au fil des informations qu'il enregistrait, le visage de Richard devenait de plus en plus attentif et intéressé.

L'écran s'éteignit. Le silence s'installa entre les deux hommes.

Blade le rompit le premier.

— Je ne te surprendrai pas en t'apprenant que je viens moi aussi d'un autre monde, par certains côtés assez proche du tien.

Jerek le regarda d'un œil où se lisait la confiance. Il n'oubliait pas que cet homme venait de lui sauver la vie, au risque de la sienne et de celle de ses compagnons.

— Je ne viens pas d'une autre planète, Richard Blade, mais bien de celle que nous foulons actuellement de nos pieds, même si ça semble invraisemblable, même si je ne m'explique pas moi-même ce qui s'est passé.

— Par *autre monde*, en ce qui te concerne, corrigea-t-il, je ne veux pas dire une autre planète, mais un autre temps. Je sais déjà que cette terre et la tienne n'en font qu'une.

Alors Jerek raconta.

— En ce début de l'année 12097 de notre calendrier, commença-t-il, nous étions cinq astronautes, trois hommes et deux femmes, fous d'aventure et entièrement dévoués au progrès scientifique : Buhr, Liwa, Jonah, moi-même et Emscha. L'ordre de cette liste a son importance pour ce que je te dirai tout à l'heure. Nous avions tous entre trente et trente-cinq ans. La conquête spatiale piétinait. Les expéditions aux confins de notre système revenaient beaucoup trop cher, on allait les abandonner. Quant à la colonisation de certaines

planètes, malgré la richesse des sous-sols à exploiter, on n'y songeait plus, pour les mêmes raisons. Le statu quo resterait d'actualité pour longtemps encore, comme je l'apprendrais... bien plus tard.

« Bref, mes compagnons et moi avions peu d'espoir de continuer à vivre pleinement notre passion. La sclérose nous menaçait, solidement emprisonnés au sol.

« Puis l'espoir est revenu, sous la forme d'un programme révolutionnaire : il ne s'agissait pas moins que de bloquer l'horloge biologique, par génie génétique. La technique opérait sur l'animal, il restait à l'expérimenter sur des humains. Si ça fonctionnait, le vieillissement était stoppé, et le sujet ne pouvait plus mourir de mort naturelle. Si ça ne fonctionnait pas... point d'interrogation.

« Nous avons longtemps discuté, tous les cinq, et nous nous sommes portés volontaires. Tous célibataires, sans enfant, nous ne vivions que pour une chose : voir l'exploration spatiale avec équipages redémarrer, et reprendre enfin le chemin des étoiles. L'immortalité nous offrait le luxe de pouvoir attendre. Sentiment vertigineux...

— Le vieux fantasme de la mort vaincue, murmura Blade. Vous y êtes arrivés...

— Oui. Un succès à cent pour cent. Cinquante ans plus tard, notre corps n'avait pas vieilli d'une seconde. Mais côté mental, ça se gâtait sérieusement.

— De quel point de vue ?

— Oh ! notre cerveau restait parfaitement opérationnel. Physiologiquement, aucun problème. Mais côté psychologique... Tous nos parents, amis, collègues de travail avaient vieilli, eux. Beaucoup d'entre eux étaient morts. Et nous n'avions toujours pas rembarqué, sauf pour quelques expéditions dépourvues d'attrait sur Laha, notre satellite naturel.

Ainsi Lune aurait-elle dû s'appeler Laha, songea Blade, si ce nom ne s'était perdu à travers les âges, sans doute avalé avec bien d'autres par la spirale de refoulement qui interdisait aux habitants du Peuple des Arbres jusqu'au souvenir des anciens temps glorieux.

— Nous ne pouvions plus tenir, continua Jerek. Nous avons bien sûr pensé au suicide, qui restait une alternative, mais la vitalité et la jeunesse de notre corps nous empêchaient de passer à l'acte. Nous ne voulions, ne pouvions pas mourir, et nous étions devenus incapables de continuer à vivre. Je ne souhaite à personne d'être confronté à ça, c'est monstrueux.

— Et... ?

— C'est Liwa qui a eu l'idée. Entre-temps, la conservation cryogénique avait considérablement évolué, elle ne concernait plus seulement les organismes simples, comme auparavant. N'importe quel être vivant complexe pouvait être congelé au sein d'un composé gazeux stérile proche de l'air ambiant. L'idée de Liwa était limpide : puisque notre vie n'avait plus de sens, pourquoi ne pas la mettre en veilleuse, si j'ose dire, et la réactiver à intervalles réguliers dans le cadre d'un programme d'informations que nous relèverions et stockerions... pour l'éternité, sur Laha, justement. Une sorte de mémoire du devenir de notre peuple, accessible à d'hypothétiques consultants quand bien même notre civilisation viendrait à disparaître corps et biens. Nous savons aujourd'hui que tel a été le cas.

— D'une certaine manière, ça n'est pas tout à fait vrai, objecta Blade. Mais j'anticipe. Continue, s'il te plaît.

— La base sur Laha a été construite – économiquement, ça restait raisonnable – et nous y avons pris tous les cinq nos... quartiers d'hiver, en quelque sorte. Nous savions alors que plus jamais nous ne serions ensemble. À tour de rôle, nous serions réveillés pour une période que nous avons d'un commun accord fixée à une année, sauf événement particulier, et regagnerions Sheya, notre planète, à bord d'un module spécialement conçu, pour y recueillir les données à stocker, avec une périodicité dans les réveils de cinq cents ans. Au bout de la collecte, retour à la base, classement et archivage numérique des informations, puis nouvelle cryogénisation en attendant la réactivation du prochain élu.

« Buhr a été le premier, en 12647. Liwa et Jonah ont suivi, respectivement en 13147 et 13647. Quand est venu mon tour, précédant celui d'Emsha qui bouclerait le premier cycle, c'était en principe en 14147, et mon prochain réveil n'interviendrait pas avant l'année 16647.

— Quelque chose a foiré, c'est ça ?

— Oui, et je ne sais pas quoi. Quand j'ai été réactivé, le calendrier de la base ne fonctionnait plus. J'ai pensé d'abord à un simple problème d'affichage, mais il est évident que c'est beaucoup plus grave. En fait, je suis incapable de dire en quelle année je me suis réveillé. Au fil des siècles, les données recueillies par mes prédécesseurs ont montré que sur Sheya les choses évoluaient très peu, comme si notre civilisation en était arrivée à un point d'apogée

qui n'en finissait pas de durer. La technologie continuait de progresser et de faciliter la vie des fédérations de nations riches, certes, mais les problèmes, les conflits, les déséquilibres entre nantis et déshérités de notre monde perduraient, tout juste atténués, même pas déplacés. L'histoire semblait presque s'être arrêtée, faisant place à un éternel présent où plus rien ne bougeait vraiment. Je ne m'attendais donc pas à de grandes nouveautés.

« Pendant le trajet dans le module, une superstition idiote – ou une sorte de prémonition, je ne sais pas – m'a empêché de regarder ma planète natale, jusqu'au dernier moment. Tu imagines ma réaction quand mes yeux se sont portés sur cette grosse boule boursouflée, couverte d'arbres monstrueux, où n'apparaissait plus la moindre trace de civilisation. J'ai cru devenir fou.

« Puis je me suis ressaisi, j'ai activé mes canons pour dégager une aire d'atterrissage et, une fois posé, je suis parti en quête de je ne savais quoi, à pied, jusqu'à tomber dans l'embuscade que tu sais. Qu'est donc devenue Sheya, Richard Blade ? Que s'est-il passé ? Et, surtout, quand sommes-nous ?

Blade posa sa main sur l'épaule de Jerek, visiblement autant éprouvé par le récit qu'il venait de faire que par sa mésaventure aux mains des Mangeurs d'Enfants.

— Je suis bien incapable moi-même de répondre à ta dernière question, avoua-t-il, mais écoute-moi à ton tour.

Il lui raconta tout, à l'exception des intrusions mentales, depuis son arrivée sur ce monde et tout ce qu'il y avait vécu, jusqu'à la découverte des vestiges d'une civilisation technologique qui subsistaient effectivement dans les sous-sols.

— Ainsi ces gens, ces barbares, sont les descendants de mes contemporains, mes descendants en quelque sorte, même si je n'ai jamais eu d'enfant. Je ne parviens pas à y croire.

— C'est pourtant la vérité, assena Blade. Mais si le terme de barbares convient parfaitement à la tribu de tes ravisseurs et sans doute à quelques autres, je ne l'utiliserais pas pour désigner mes compagnons du Peuple des Arbres. Si une lueur d'espoir doit subsister sur ce monde, c'est certainement en eux qu'elle saura le mieux s'incarner.

— Tu veux dire que...

— Oui. Sheya ne restera pas éternellement ce qu'elle est devenue, j'en ai l'intime conviction. L'histoire ne s'arrête jamais vraiment,

Jerek, quoiqu'en disent les relevés de tes prédécesseurs. Mais elle a parfois besoin d'un petit coup de pouce pour redémarrer.

L'astronaute immortel regarda Blade, l'œil vide.

Puis il se ressaisit.

— Je voulais de l'aventure... eh bien je suis servi !

Les deux hommes se turent un moment.

— Tout cela n'explique pas ce qui s'est passé sur ma planète, reprit Jerek.

— Non, mais nous allons y remédier ensemble, n'est-ce pas ?

— Je l'espère.

— Pour cela, suggéra Blade, je serais curieux de mettre le pied en un endroit connu des seuls Mangeurs d'Enfants. Un lieu secret où ils rendent un culte à une supposée Grande Déesse des Arbres. Tu étais d'ailleurs prévu pour lui être sacrifié !

Jerek frémit.

— D'autres occasions se présenteront, reprit Blade, et peut-être plus tôt que nous ne pourrions l'espérer. S'ils craignent autant leur déesse que Sergui le prétend, ça m'étonnerait qu'ils attendent la fin d'une autre période de sécheresse pour honorer leur divinité. Il va falloir qu'on retourne là-bas et qu'on surveille les allées et venues de nos chers anthropophages, sans montrer le bout du nez.

Jerek se frotta le menton, songeur.

— Il y a peut-être un autre moyen, murmura-t-il. Plus sûr, et beaucoup moins dangereux...

CHAPITRE XV

— Je t'écoute, fit Blade.

Jerek s'expliqua.

— Quand je suis parti d'ici, je portais un petit émetteur-récepteur qui me permettait de revenir au module au cas où je me serais perdu, avec le secours du portable que tu as trouvé dans mon sac. Après ma capture, au village, le chef de cette bande de brutes m'a confisqué le pendentif et se l'est passé au cou, fier de sa nouvelle breloque.

— Et alors ?

— Le système fonctionne également dans l'autre sens. Je peux localiser l'émetteur, et donc celui qui le porte. Soit d'ici, grâce à l'ordinateur de bord, ce qui ne nous sera pas d'une grande utilité, mais aussi à partir du portable, ce qui est beaucoup mieux.

Blade opina. En cas de déplacement du porteur, ils pouvaient le suivre à distance, sans éveiller l'attention et en toute sécurité, et si le porteur était réellement le chef de tribu, il était à peu près certain qu'il se rendrait en personne aux offrandes. Il imaginait mal une supposée déesse se contentant d'une délégation de sous-fifres.

Un doute le saisit cependant.

— Nous avons tué pas mal de monde, la nuit dernière. Le chef fait peut-être partie des victimes.

— Il est effectivement mort, concéda Jerek. Je l'ai vu moi-même tomber sous les crocs de cette sorte de panthère qui est avec vous.

— Nous l'appelons Nature, et son fils Hasard. Tu aurais tort de la considérer comme un simple fauve domestiqué. Ce n'est pas du tout le cas.

— Rassure-toi, je m'en suis tout de suite aperçu. L'intelligence de cet animal n'est pas la moindre énigme à laquelle je me heurte quand je vois ce qu'est devenue ma planète.

— Les énigmes sont une chose, ironisa Blade, vaguement agacé, et nous en avons largement fait le plein. Mais ça ne sert à rien de se

perdre en lamentations sur un soi-disant paradis perdu. Et puis, d'ailleurs, excuse-moi. Jerek, ton plan ne vaut pas un clou. J'ai vu des tas d'extravagances au cours de mes aventures, mais rarement un chef mort se fendre d'une promenade en tête de cortège.

— Je sais, Richard, mais laisse-moi finir. Au village, un autre type, plus jeune, collait constamment aux basques de celui-là. Son fils, je crois. Je l'ai vu de mes yeux arracher le pendentif au cou du cadavre et le passer immédiatement au sien. Lui, il a survécu au massacre.

— Dans ce cas, c'est différent, fit Blade. Si le pouvoir est héréditaire, dans cette tribu, ton idée tient la route. Sergui pourra peut-être nous renseigner.

Ils ressortirent du module. Sous l'engin qui les protégeait de la pluie, tout le monde ronflait. Blade réveilla l'homme des sous-sols, qui confirma que dans le peuple des Mangeurs d'Enfants on devenait chef de père en fils, sauf en cas de débilité physique ou mentale de l'héritier. La prise de pouvoir se réglait alors à coups de massue.

Puis Sergui se tourna sur le côté en grognant et se rendormit aussitôt.

— Nous devrions en faire autant, suggéra Richard à Jerek.

— OK, fit l'astronaute, lui aussi épuisé. Je remonte dans le module. L'alarme vidéo me préviendra en cas de pépin.

Blade se glissa sous la coque du vaisseau et secoua ses cheveux mouillés du plat de la main.

Puis il s'allongea contre Lune qui ouvrit lentement les yeux et esquissa un sourire sur ses canines pointues.

Dormir enfin, mais auparavant... Pourquoi pas ?...

*

* *

L'aube s'était progressivement installée, délivrant une lumière parcimonieuse filtrée par les épaisses frondaisons. Fort revenait de la chasse, brandissant fièrement par les oreilles une sorte de gros lapin.

La pluie s'était évanouie avec la nuit. Lune ramassa sous le module un peu de charbon de bois vitrifié resté sec et réussit à le faire rougeoyer en sacrifiant un autre morceau de son pagne. Si elle continuait ainsi, il n'en resterait bientôt plus assez pour dissimuler quoi que ce soit de son anatomie.

Ils étaient reposés. Se nourrir à présent.

— J'ai plus efficace question briquet, dit Jerek en désignant l'un des canons à lumière, et aussi des conserves déshydratées, rappela-t-il, ce serait peut-être plus simple.

— On les garde en cas d'urgence, fit Blade. Et n'oublie pas que tu n'es plus dans ton univers de confort technologique, Jerek, il faudra bien t'y faire un jour...

La carcasse du gibier finissait de se consumer, jetée dans la braise. L'astronaute avait sorti l'ordinateur portable du sac afin de tester la réponse de l'émetteur.

— Ça fonctionne, confirma-t-il. Pas de mouvement notable. L'appareil détecte la signature thermique de nombreuses personnes autour du porteur, mais aussi une source de chaleur beaucoup plus intense. Comme... un brasier.

— Ils ont allumé un feu, et il a plu cette nuit, marmonna Blade. Mais ils n'ont plus de captif à sacrifier. Un nouveau-né, peut-être...

— Non, fit Sergui. Avec les dégâts que nous avons causés dans leurs rangs, ils n'auront pas d'enfants en trop avant des années. Ce feu n'a pourtant pas été allumé pour un repas ordinaire : en dehors des cérémonies sacrificielles, ils ne mangent que le soir. Il y a les blessés !

Richard tourna vers lui un œil interrogateur.

— Des blessés graves, poursuivit l'homme des sous-sols. Forcément, après le massacre. Ceux que nous avons touchés ne sont pas tous morts sur le coup.

— Et tu crois que... ?

— J'en suis sûr, c'est courant chez eux. Un guerrier mortellement atteint considère comme un honneur suprême d'être achevé de cette façon.

— Nom de Dieu, jura Blade. Pas de temps à perdre. Il faut qu'on se rapproche du village...

— À quelle distance sommes-nous ?

Jerek consulta son ordinateur.

— Une petite heure de marche environ. Ça bouge, là-bas.

Blade réfléchit en continuant de marcher.

— Quel genre de mouvement ?

— Massif. Est-nord-est. Ils savent où ils vont. D'après les signatures thermiques, plus de la moitié de la horde est en route. Le porteur du

pendentif est en tête.

Richard porta son regard sur l'écran.

— Et nous ?

— Nous sommes au sud du village.

— Bien. Changeons de cap, alors. S'ils gardent le même, on peut couper au travers et les rejoindre plus rapidement. Quelle autonomie, ton ordinateur ?

— Dans l'obscurité ou en éclairage artificiel, quatre à cinq heures. Au soleil, infinie. Les accus se rechargent automatiquement aux ultraviolets, comme ceux du pistolet. Mais ici, il y a les arbres. La lumière du jour est considérablement atténuée. Impossible de répondre vraiment à ta question.

— Espérons que ça ira. Idem pour lui, tu dis ?

Blade tapotait l'arme qu'il portait toujours à la hanche.

— Oui. Ne compte pas sur une recharge complète avant plusieurs jours. Dans l'immédiat, tu as peut-être droit à quelques coups mortels, pas plus.

— Bon à savoir. Continuons, à présent...

Ils accélérèrent l'allure. Le genou de Sergui, auquel Ouragan avait prodigué de savants massages qui lui avaient redonné un peu de souplesse et de vigueur, allait beaucoup mieux. Il ne souffrait presque plus.

Ils marchaient maintenant sur un sol d'une nature différente, plus spongieux, plus meuble. Intrigué, Blade y planta son couteau et sectionna des filaments ligneux qu'il examina attentivement.

— Ce sont des racines, conclut-il, mais leur diamètre n'a rien à voir avec celles des arbres. Il n'y a pourtant aucune autre plante en vue.

— L'odeur de l'animal sur une feuille fait partie de l'animal, murmura Lune, même si nos yeux nous disent qu'il n'est pas là.

Jerek s'approcha pour voir de quoi il retournait.

— Certaines plantes ont des racines très longues, dit-il. Vu les proportions qu'a prises la végétation sur ce... monde, tout est envisageable. Mais...

Il fixait de nouveau son portable, qu'il tenait ouvert devant lui.

— On dirait qu'un petit groupe s'est séparé des autres, prévint-il. Une dizaine de signatures thermiques viennent de sortir de l'écran.

— Dans quelle direction ? s'inquiéta Richard.

— Difficile à dire avec si peu de recul. Possible qu'ils reviennent au village.

Blade se tourna vers Sergui et lui exposa la situation.

— Je ne sais rien du rituel de leurs processions, dit celui-ci. Personne des miens ne les a jamais suivis là-bas, je te le répète.

— De toute façon, reprit Jerek, ils ne peuvent pas savoir que nous les pistons à distance.

— Mouais, marmonna Richard. Restons quand même sur nos gardes.

Ils reprirent leur progression. Nature émettait de sourds feulements qui trahissaient un état d'alerte maximum. D'un coup de queue, elle contraignit Hasard, qui batifolait à droite et à gauche, à marcher tout contre son flanc.

CHAPITRE XVI

Perturbé par ces racelles incongrues qu'aucune plante visible ne semblait générer, Blade sondait régulièrement le sol de sa lame de couteau. Il constata bientôt qu'elles gagnaient insensiblement en épaisseur, et que certaines d'entre elles avaient même rejoint des racines principales dont sourdaient des appendices qui se mêlaient à celles des arbres, les pénétraient, se fondaient en elles. Il comprit alors ce qui le préoccupait : l'épaississement progressif de cet inextricable et interminable réseau à fleur de terre allait de pair avec leur propre cheminement, et donc avec celui des Mangeurs d'Enfants.

Quelle essence improbable allaient-ils découvrir, dont la localisation semblait correspondre avec l'endroit sacré où les membres de la tribu se rendaient pour leur offrande macabre ?

Une interrogation de plus, dont Blade pressentait toute l'importance.

Parallèlement, une odeur forte, mi-animale, mi-végétale, mêlée à d'indéfinissables relents de nectars inconnus, leur agressait les narines jusqu'à emplir leurs crânes et leurs poumons d'une irrépressible et infecte sensation d'écœurement. Une odeur proche, songea Blade, – et en même temps différente, sans qu'il sût dire en quoi – de celle de l'haleine pestilentielle exhalée par l'hydre aux mille têtes immatérielles qui l'avait attaqué quand il tentait de rejoindre Lune parmi les frondaisons.

Nature, que ces effluves entêtants empêchaient d'exercer sa constante surveillance olfactive des environs, s'énervait de plus en plus, grognait, tournait la tête en tous sens, sa queue battant violemment contre ses flancs.

À cet instant, les deux hommes surgirent là, devant eux, menaçants. Leurs massues fouettaient l'air de part et d'autre de leurs corps trapus.

Blade banda son arc, tout en interpellant Jerek.

— Je croyais qu'ils ne pouvaient pas savoir que nous les suivions !

gueula-t-il.

— Je n'y comprends rien, bredouilla l'astronaute, c'est... impossible !

Mais les guerriers n'insistèrent pas. Ils disparurent derrière le gros rocher d'où ils avaient bondi.

— Lune, avec moi ! ordonna Blade en s'avançant prudemment. Attention, il s'agit peut-être d'une diversion.

Le Terrien et la jeune archère n'avaient pas fait dix pas en direction du rocher qu'un groupe vociférant, sorti du néant semblait-il, s'abattait en effet sur leurs compagnons restés en arrière, alors que les deux sauvages revenaient à présent, chacun de son côté.

Hasard, effrayé par une lance qui s'était fichée en terre au ras de sa patte, détala, fonçant sans y prendre garde vers un autre agresseur qui l'attendait fermement campé sur ses jambes, pique levée.

Immédiatement, Nature s'élança au secours de son fils. Son infernal rugissement se répercuta parmi les troncs.

En pleine course, elle s'éleva dans les airs et plongea sur l'homme. La pointe de l'épieu s'enfonça loin dans son poitrail tandis que ses crocs se rejoignaient dans la gorge offerte, broyant les vertèbres.

L'animal blessé s'effondra sur sa victime. Un long cri de panique jaillit de la gueule du jeune félin, qui se réfugia entre les pattes de sa mère terrassée.

Blade, la rage aux tripes, fit volte-face et rebroussa chemin en courant, suivi de Lune qui décocha sa première flèche dans l'œil d'un sauvage. Celui-ci s'écroula, touché à mort, les mains plaquées sur son visage ensanglanté.

La mêlée fut brève et terrible. La hache de Sergui cisaila d'un seul coup le ventre de trois assaillants qui répandirent leurs entrailles. Fort, après avoir usé des flèches qui lui restaient, se lança dans une succession de corps à corps frénétiques. Son couteau crevait les poitrines, lacérait les gorges. Jerek et Pluie, sans armes, piétinaient sur place, ne sachant que faire.

La main de Blade se referma sur la crosse du pistolet. Il se souvint des paroles de l'astronaute : « ... quelques coups mortels, pas plus... » Il choisit de ne pas l'utiliser. Plus tard peut-être, en cas d'extrême urgence. Les agresseurs n'étaient pas plus d'une quinzaine. Neuf d'entre eux avaient déjà mordu la poussière. Il en tua deux d'une flèche en plein cœur, puis fondit sur un troisième, couteau soudé à son

poing droit.

Sergui fracassa un crâne, le poignard de Fort éventa un dernier abdomen. D'un trait qui fusa en sifflant de son lance-flèches, Lune coucha l'ultime combattant au sol...

— Père !... brailla Lune d'une voix déchirée.

Elle courut vers le vieil homme qui gisait face contre terre, la pierre d'une hache fichée dans le dos.

La jeune fille s'agenouilla près d'Ouragan, qui respirait encore. Des larmes plein les yeux, elle arracha l'arme de la plaie qui répandit un flot de sang, dévoilant les deux sections de sa colonne vertébrale brisée.

— Père ! Père...

Elle retourna le corps pantelant, glissant ses cuisses sous la nuque agitée de tremblements.

— Père... Mon père...

Pluie les avait rejoints, éplorée. Elle prit les mains d'Ouragan dans les siennes, les serra contre son visage.

— Mes filles, mes chères filles. L'heure est venue...

Consternés, les quatre hommes restèrent à l'écart. Blade, la gorge serrée, suivait du regard la pauvre Nature qui rampait lourdement, transpercée par l'épieu, abandonnant une traînée de sang derrière elle. L'animal posa sa gueule sur la jambe d'Ouragan, appela Hasard d'un miaulement pathétique.

Le jeune félin, prostré, rejoignit sa mère, museau au ras du sol. Nature leva une patte, en enveloppa son fils et le poussa doucement auprès de Lune. Nul besoin de mots ni d'autres signes pour se comprendre. Lune entoura Hasard de son bras et ferma les yeux, accédant par ce seul mouvement des paupières à la muette prière du fauve à l'agonie. Rassurée et reconnaissante, la bête relâcha la tension de ses muscles tétanisés et expira son dernier souffle.

— Le monde que nous avons connu touche à sa fin, murmura Ouragan d'un mince filet de voix. Je le sais, et je meurs avec lui, sans regret. J'appartiens au passé, vous êtes l'avenir. Mes filles, à vous de construire l'univers où vous vivrez désormais, et vos enfants après vous, et les enfants de vos enfants. Avec Fort, et tous les autres jeunes de notre peuple. Faites pour le mieux, je sais que vous réussirez.

La poitrine du vieux sage se souleva trois fois. Il s'accrocha d'une main à la nuque de Pluie, porta l'autre au visage de Lune, noya ses

doigts dans la douce chevelure couleur de nuit.

— Lune, ma petite Lune, tu es une femme à présent, tu n'as plus besoin de moi. Adieu, mes chères filles. Je m'en vais rejoindre vos parents. Puissent les énergies de ma chair et de celle de Nature contribuer elles aussi à l'édification de votre bonheur futur...

Une longue mélopée née des lèvres des deux jeunes femmes s'éleva dans le sous-bois, s'enroula autour des troncs gigantesques, gagna les basses ramures et se dispersa très haut, parmi les frondaisons.

La mort dans l'âme, Fort récupéra chacune des flèches fichées dans les cadavres des Mangeurs d'Enfants, tandis que Sergui aiguïsait le fil de sa hache à la pierre d'une pointe ennemie.

— Pourquoi continuer ? lança Pluie à la face de Blade, défigurée par la douleur. Le prix à payer pour notre folie n'a-t-il pas déjà été atteint ? Te faut-il encore du sang de nos veines pour étancher ta soif de savoir ?

Richard n'eut pas la force de lui répondre. Lune s'interposa.

— Pluie, ne laissons pas notre peine pervertir notre jugement. Nous devons aller au bout de notre quête. Sinon... Ouragan et Nature seraient morts pour rien. Nous devons découvrir pourquoi le mal a déferlé au pied des arbres et commencé de gravir les ramures jusqu'à notre peuple. Et tout tenter pour l'empêcher de continuer son œuvre de destruction. Ouragan avait raison. À nous d'édifier le monde nouveau où nous voulons vivre. On ne construit pas sa hutte sans nettoyer tout d'abord la fourche qui la soutiendra des brindilles qui l'encombrent.

Pluie plongea son regard éperdu dans celui de sa sœur, puis de Blade, esquisssa un pauvre sourire et rejoignit Fort qui la serra dans ses bras.

— C'est fini, dit Jerek.

Richard se tourna vers l'astronaute.

— De quoi parles-tu ?

— L'ordinateur. Les accus sont à plat.

Blade balaya le constat d'un revers de sa main.

— Aucune importance. Nous n'en aurons plus besoin. Allons-y.

La troupe s'ébranla, laissant derrière elle deux cadavres. Plus tard, s'ils survivaient, ils reviendraient et offriraient à leurs dépouilles le

somptueux bûcher funéraire qui leur était dû.

Hasard, tête basse, trottinait au côté de Lune...

L'odeur était à présent insupportable, et les racines mystérieuses avaient considérablement grossi. Certaines jaillissaient même du sol, encerclaient les troncs des arbres dont elles crevaient l'écorce, plongeant au cœur du bois.

Enfin, après près de trois quarts d'heure de marche silencieuse, ils virent la plante dont elles émanaient, haute à peine comme trois hommes, naine ridicule en regard des géants qui l'encerclaient.

Au sommet d'une tige hérissée d'épines qui se balançait doucement dans la brise, la corolle d'une fleur dont ni Sergui ni Lune et les siens n'avaient jamais vu de pareille.

Jerek, lui, sut aussitôt de quel genre d'essence il s'agissait.

Au cœur des forêts subtropicales de la Sheya qu'il avait connue, on trouvait les mêmes, à peu près. Nettement plus petites cependant. Il se souvenait en avoir vues également dans les serres des jardins botaniques, et sur les rayonnages de certaines boutiques spécialisées.

Il était en train d'en aviser Blade lorsque, brusquement à nouveau, la horde hirsute des Mangeurs d'Enfants, grognant sourdement d'une seule voix mêlée, s'interposa entre eux et la plante au parfum de l'enfer.

Blade continua d'avancer, tous ses sens en alerte. D'une main dont les doigts se déployèrent derrière lui, il intima à ses compagnons l'ordre de ne plus bouger.

Celui qui portait le pendentif de Jerek fit quelques pas dans sa direction, menaçant, suivi par trois de ses congénères. Sans plus tergiverser, Richard dégaina le pistolet à lumière et écrasa par trois fois la double détente.

Le chef récemment promu et deux de ses sbires s'écroulèrent dans une gerbe de flammes, mais l'autre continuait de marcher sur lui.

Alors Blade tira une quatrième fois, mais le canon ne cracha qu'un fluide éphémère et bleuté qui coucha l'homme au sol sans le tuer.

Dépit, il rengaina l'arme et brandit son couteau, s'apprêtant à vendre chèrement sa peau.

Et l'inexplicable se produisit.

Les Mangeurs d'Enfants, au lieu de fondre sur lui, se scindèrent en

deux groupes de part et d'autre de la plante monstrueuse et s'immobilisèrent, debout, les yeux révulsés, comme pétrifiés.

Richard entendit derrière lui le son mat et répété de corps chutant sur le sol spongieux. Il se retourna, courut jusqu'à ses compagnons inanimés, constata qu'ils respiraient, simplement endormis.

Il se redressa, vrilla son regard vers la fleur aux mâchoires d'épines et s'avança de nouveau, prêt à l'ultime confrontation...

CHAPITRE XVII

— Dihna. C'est un joli nom, Dihna. C'est plein de douceur, et chargé de symbole...

Cela pouvait passer pour une voix de femme, mais dont le timbre était comme désincarné, presque immatériel. Blade se demandait si les mots étaient vraiment sortis d'une bouche vivante, ou s'ils avaient seulement résonné à l'intérieur de son crâne.

— Dihna. Car c'est ainsi qu'on a nommée mon ancêtre, sur le monde oublié de cet idiot de Jerek. Dihna, qui partagea la couche de Yohr, roi des Dieux de leur antique mythologie, et de sa semence engendra Ahmina, archétype de toutes les beautés. J'aurais pu tomber plus mal. Mais la dihna végétale des temps anciens n'emprisonnait de ses épines que d'insipides insectes, et elle était foncièrement stupide, dénuée de toute intelligence. Depuis, j'ai fait bien du chemin, comme tu peux en juger...

La source de la voix apparut, elle marchait – glissait ? – à présent vers lui.

Blade s'immobilisa, prêt à parer à toute éventualité.

C'était une jeune femme en effet. Nue, à la silhouette évanescence. Sa longue chevelure verdâtre flottait sur ses épaules. Elle était belle. D'une beauté surnaturelle.

— Qui es-tu vraiment ? lâcha Blade d'une voix d'acier.

— Rien. Ce que tu vois n'est rien. Une simple émanation mentale.

Il leva les yeux vers la fleur Carnivore, dont s'écoulaient d'incessants filets de nectar visqueux et malodorant qui explosaient plus bas sur ses feuilles déployées. Il comprit que la plante avait choisi cet avatar pour communiquer avec lui, et porta de nouveau son regard sur l'ectoplasme aux formes enchanteresses.

La Grande Déesse des Arbres. Évidemment...

— Ainsi tu as surmonté toutes les épreuves que j'ai dressées sur ton chemin, Richard Blade. Tu as de la ressource, j'en conviens, et... tu es bel homme.

La fille de néant s'était approchée, elle se lovait contre lui, caressait sa poitrine de ses doigts de vent, glissa sa cuisse entre les siennes, effleura ses lèvres d'un baiser de courant d'air.

Il se laissa faire. Le danger ne viendrait pas de là, il le savait.

— Pourquoi m'as-tu conduit à toi ? interrogea-t-il. Tu sais pourtant que je suis là pour te détruire.

La bouche de l'apparition dessina un léger sourire.

— Peut-être, tout simplement, n'ai-je pu t'empêcher d'arriver jusqu'ici, murmura-t-elle. Tu as de la ressource, je te le répète.

— Et... ?

— Je vais te tuer, bien sûr. Tu m'as amusée, c'est bien, mais c'est fini maintenant. Dès que j'en aurai décidé, je lâcherai mes brutes sur toi, et sur tes compagnons endormis. Ton arme est déchargée, et ce couteau ne te servira à rien contre les piques des Mangeurs d'Enfants. Tu en tueras sans doute quelques-uns de plus avant de succomber. Quelle importance ?

Apparemment résigné, Blade lâcha le poignard dont la lame de bois se ficha dans le sol.

— Soit, dit-il, j'accepte ma défaite, puisqu'elle est consommée. Mais tu lis si bien en moi que tu ne peux ignorer toutes les questions irrésolues qui me taraudent. Accepteras-tu de m'éclairer, avant de... ?

Il s'était adressé directement à la fleur, négligeant l'intermédiaire qu'elle avait voulu lui imposer. Ce fut cependant la bouche de l'artefact qui poursuivit le dialogue.

— Contrairement à ce que tu penses, Richard Blade, je ne lis pas en toi. C'est d'ailleurs en constatant cette incapacité que j'ai su dès ton arrivée que tu venais d'un autre monde, et pas simplement d'un temps reculé de celui-ci, comme Jerek. Mais je pouvais néanmoins violer ton cerveau et y transporter des champs d'expérience émanant du psychisme d'autres êtres vivants... ou morts... comme tu as pu t'en rendre compte.

— Et ces... champs d'expérience m'ont conduit vers ces autres êtres, et finalement là où je suis à présent.

— Oui. Après avoir inutilement tenté de te détruire en t'envoyant l'hydre et l'ursin, j'avais besoin de savoir qui tu étais, d'où tu venais, quelles étaient tes intentions. Pour cela, il fallait que tu entres en contact avec des êtres en lesquels je pouvais lire, et à qui tu livrerais les informations souhaitées. J'y suis parvenue, bien sûr, car, comme

tous les autres cette fois, tu ne peux résister aux flux mentaux que je t'envoie.

L'orgueil de ce cerveau, quelle qu'en soit la nature, est incommensurable, jugea Blade, exaspéré par autant d'assurance.

— Mais... je te réitère ma requête : accepteras-tu de m'éclairer sur ce qui s'est passé dans ce monde, de me dire qui tu es, ce que tu es ?

— Bien sûr, susurra la voix, dont le vecteur minaudait en battant des cils, une main délicatement posée en coquille sur l'un de ses seins. J'apprécie qu'on s'intéresse à moi, et cela me manque souvent. Les Mangeurs d'Enfants me vénèrent, mais leur intelligence trop fruste est incapable de prendre véritablement conscience de l'extrême perfection dont je suis l'incarnation. Toi, tu sauras...

Blade se tut, attendant la suite.

— Cela eut lieu seize siècles environ après que Jerek et ses quatre compagnons immortels se furent exilés sur Laha pour leur ridicule programme. Les humains de ce monde, incapables d'assumer leur fabuleuse découverte, avaient dès cette quintuple expérience renoncé à l'appliquer sur eux-mêmes. Seize siècles donc, au bout desquels une équipe de chercheurs entreprit de reprendre les travaux, mais sur une autre forme de vie.

— Les végétaux... murmura Blade pour lui-même.

— Exactement. Plus précisément sur la dihma, plante carnivore dont l'ADN se prêtait aisément au charcutage. L'expérience était uniquement d'ordre scientifique, sans autre considération. Succès complet, en quelques mois seulement. C'est alors que je suis née. Aucun de ces idiots ne s'est rendu compte que la manipulation m'avait également inoculé l'intelligence. Oh ! bien rudimentaire au début. J'héritais seulement d'une potentialité, mais j'avais... toute l'éternité pour la parfaire.

Blade ne put s'empêcher de frémir.

— Très vite, je me suis aperçue que j'avais la capacité d'alimenter cette potentialité de toute l'expérience des savants qui me côtoyaient. Je pouvais lire en leurs cerveaux, et m'accaparer toutes leurs connaissances, toutes leurs émotions, toute la puissance de leurs esprits avides. En peu de temps, j'ai manqué... d'air, d'espace, de liberté, de... pouvoir. Il fallait que je gagne mon autonomie, et que j'élimine le risque de me voir éradiquée par mes créateurs, qui finiraient forcément par prendre conscience de ce qu'était devenu leur objet d'expérimentation. Car, comme Jerek et les siens, je pouvais

mourir de mort violente. Cette menace permanente m'était insupportable.

Blade ne voyait que trop bien où le monstre voulait en venir.

— J'ai donc peaufiné mes aptitudes à dépêcher les flux mentaux, je me suis exercée quotidiennement et, le moment venu, je me suis fait transporter par un simple agent de service à l'extérieur du complexe scientifique. Pour plus de sécurité, je l'ai obligé à me convoyer loin de la mégapole où j'étais née, jusqu'au cœur d'une forêt perdue d'un continent presque inhabité. Dès qu'il m'eut plantée au pied d'un arbre, je l'ai contraint au suicide. Il s'est jeté dans un précipice tout proche d'ici, autrefois.

« Mais j'en voulais plus. Je devais éliminer la concurrence de cette civilisation humaine qui n'en finirait jamais de menacer mon existence. Mes racines se sont mises à pousser, à fusionner avec celles des arbres de la forêt. Et, ainsi libre en pleine nature, j'ai commencé à croître, et les arbres environnants avec moi. En quelques années, j'avais atteint ma taille définitive, mais les arbres dont je partageais les racines, eux, continuaient de grandir, indéfiniment, à volonté, immortels comme moi qui échangeais ma substance avec eux.

« J'ai su alors que je tenais la solution. Ce monde serait à moi, à moi seule. Je me suis concentrée sur mes racines, elles se sont allongées, filaments sans fin, jusqu'à encercler totalement la planète, plongeant sous les océans, creusant les montagnes. Trente ans. Cela a pris seulement trente ans.

« Alors, d'une seule entreprise conjuguée, j'ai formé des appendices souterrains qui ont fusionné avec tous les arbres de Sheya. Immédiatement immortels, ils ont pris leur essor, et ne s'arrêteraient de pousser qu'à ma seule volonté.

« Les humains n'ont rien pu faire. Leurs villes se sont disloquées, anéanties par les séismes formidables causés par la progression des racines de cette multitude d'arbres gigantesques. Plus tard, quand j'ai, de mon propre chef, interrompu la croissance des forêts, les survivants se sont réfugiés sous terre, tandis que les animaux demeurés à l'extérieur, nourris de ma substance au gré de la chaîne alimentaire, toujours mortels, voyaient cependant croître leur intelligence au-delà de toute prévision.

« Dans cet univers souterrain qui ne lui convenait pas, la civilisation technologique est morte en quelques décennies, laminée par des guerres de clans incessantes. Certains humains sont restés,

errant parmi les galeries qu'ils avaient creusées, d'autres sont ressortis, colonisant les arbres pour une partie d'entre eux. Cette humanité tribale et sans projet ne me menaçait plus, je pouvais fort bien m'en accommoder, au moins provisoirement, et même en soumettre quelques éléments à mon joug, qui m'apporteraient régulièrement les protéines animales dont j'avais besoin. Longtemps, les oiseaux que je piégeais me les avaient fournies, mais ils se faisaient rares au niveau du sol, préférant les hauteurs des frondaisons.

— Pourquoi des os de nouveau-nés ? laissa échapper Richard, écoeuré.

— Tous les ossements me conviennent, et ces barbares le savent bien. Leur moelle est riche et savoureuse, particulièrement quand elle est cuite. Mais les nouveau-nés... oui, j'avoue cette faiblesse : leurs os sont tendres, beaucoup plus faciles à digérer.

Blade sentit son sang se glacer dans ses veines ; puis une onde de rage le submergea, qu'il réprima à grand-peine.

— Mais pourquoi t'attaquer soudainement au Peuple des Arbres ? Tu as dit toi-même que les humains, réduits à l'expédient d'une vie primitive, n'étaient plus un danger pour toi.

— L'ennui, étranger. L'ennui, et la solitude. À ma façon, même si cela a mis beaucoup plus longtemps à surgir, j'ai été victime du même syndrome que les immortels de la première expérience. Mais aussi la jalousie, je ne le cache pas. Ces humains des frondaisons avaient développé une culture certes primaire, de laquelle je ne risquais rien, mais ils étaient heureux dans l'aveuglement béat de leur tradition naïve. Ce bonheur qui ne semblait jamais devoir finir était une insulte à ma solitude et à ma perfection. J'ai décidé d'y mettre un terme, de distiller insidieusement au sein de leur communauté le ferment d'une discorde qui finirait par briser cette trop belle harmonie et les jetterait les uns contre les autres. Au moins, le temps de cet intermède savoureux, aurais-je de quoi m'occuper l'esprit.

— Tu n'es qu'un monstre, Dihna, un monstre de perversité et d'égoïsme.

— Je sais, et j'en suis fière. Puis tu es arrivé, Richard Blade. Et Jerek après toi, propulsé par-delà les millénaires. Aucun de ces exilés sur Laha n'était réapparu depuis ce Jonah, quelque temps avant ma naissance, et ce malgré la régularité programmée de leurs réactivations successives. Je m'étais fait une raison, supposant un dysfonctionnement de leur appareillage qui, il faut bien le dire,

m'arrangeait à merveille. Peut-être la distorsion du champ magnétique dont j'ai ressenti moi-même la violence dans toutes mes fibres, quand tu t'es matérialisé sur Sheya, est-elle également à l'origine du déblocage de l'ordinateur qui commandait les réactivations.

« En tout cas Jerek ne pouvait survivre. Constatant ce qu'était devenue sa planète, il serait tôt ou tard retourné à sa base et aurait réveillé ses compagnons pour les en informer. Quel projet fou serait alors né de leurs discussions ? Quant à toi... tu m'échappais, je ne pouvais rien tirer de ton cerveau qui me demeurait opaque. Tu représentais la menace de l'inconnu. Tu devais disparaître, comme Jerek.

« Voilà. Ta curiosité est-elle apaisée ?

L'ectoplasme au visage angélique fouillait le regard de Blade de ses yeux diaphanes.

Celui-ci garda le silence.

— Quoi qu'il en soit, il te faut maintenant mourir, c'est inévitable. Tes compagnons auront au moins la chance de succomber dans le sommeil que je leur ai offert...

Insensiblement, les Mangeurs d'Enfants recommençaient à bouger. Quelques secondes encore, et ils auraient totalement émergé de leur léthargie. Blade dégaina alors le pistolet à lumière et le pointa en direction de la fleur d'apocalypse.

— Tu as commis deux erreurs, Dihna, et ta fantastique suffisance en est la seule responsable.

Il savoura son effet, tandis que la femme de vent reculait peu à peu, affolée par cette réaction imprévisible.

— La première, continua Richard, a été de penser que tu pouvais me manipuler par la seule force des intrusions mentales. Je les ai reçues en moi uniquement parce que je le voulais bien, parce qu'elles m'étaient utiles pour faire connaissance avec ce monde. Si je les refuse, tu ne peux rien contre moi. Tu entends ? Rien.

Blade arbora un rictus de contentement. Des hordes de monstres fantasmagoriques sourdaient de partout autour de lui, qu'un seul effort de sa volonté suffit à renvoyer au néant d'où ils venaient.

— La seconde, jubila-t-il, a été de sous-estimer la prévoyance dont est capable un cerveau humain. Quand Jerek m'a dit que le pistolet mettrait plusieurs jours à se recharger, tu en as déduit qu'il te suffirait de sacrifier trois ou quatre sauvages afin d'épuiser les quelques

décharges mortelles qu'il pouvait offrir, n'est-ce pas ? Mais qui te dit que la dernière fois où j'ai tiré, je ne me suis pas contenté d'appuyer sur la première détente, et seulement celle-là ?

Paniquée, suintant d'une recrudescence soudaine de nectar pestilentiel, la Grande Déesse des Arbres n'essayait plus de multiplier autour de lui les ectoplasmes aussi monstrueux qu'inopérants. Elle reportait toute son énergie à tenter d'accélérer le réveil des Mangeurs d'Enfants, qui seraient bientôt parfaitement d'attaque.

Alors Blade comprima la double détente, à fond, sans relâcher sa pression, et un long jet de lumière incandescente fusa vers la corolle aux mâchoires d'épines qui explosa en mille fragments dégoulinants du nectar répugnant. Immédiatement, la tige puis les feuilles s'enflammèrent en grésillant, et répandirent loin alentour une formidable odeur de pourriture brûlée.

Les guerriers, à présent complètement tirés de leur léthargie, contemplaient le brasier, hébétés, incapables de réagir. En lieu et place de la divinité qu'ils avaient crainte et vénérée de toute éternité, il n'y eut plus bientôt qu'une évanescence fumerolle montant d'un magma noirâtre et visqueux.

Puis leurs regards se tournèrent vers cet homme qui venait de leur voler leur principale raison de vivre et de mourir, s'emplirent de terreur, et tous s'égaillèrent dans le sous-bois en hurlant à la mort.

Blade rengaina le pistolet, essuya de sa paume quelques gouttes de sueur qui perlaient sur son front, récupéra son couteau, puis il fit volte-face et marcha vers ses compagnons.

Lune, assise les jambes en équerre, se tenait la tête à deux mains. Elle se dressa lentement sur ses pieds, découvrit ses canines d'un sourire timide. D'une brève course encore mal assurée, elle plongea dans les bras de son amant d'au-delà de l'espace et du temps.

CHAPITRE XVIII

Le module s'enfonçait lentement dans la trouée. Il s'immobilisa quelques secondes, suspendu au-dessus du sol, puis ses trois pieds articulés touchèrent le centre du disque carbonisé.

Le long chuintement qui avait accompagné sa descente s'estompa doucement. Le panneau escamotable joua sur ses vérins hydrauliques, et Jerek sauta à terre.

— Alors ? s'enquit Blade, impatient.

L'astronaute le rassura d'un hochement de tête.

— C'est réglé, fit-il. Mes canons à lumière ont dispensé toute l'énergie dont ils disposaient, mais la cause est entendue : d'après l'ordinateur de bord, tout a été brûlé dans un périmètre de trois kilomètres autour de l'endroit où était enracinée cette horreur, et sur plus de six cents mètres de profondeur.

— Bien, lâcha Richard, soulagé. Espérons que ça suffira.

Comme pour confirmer le souhait émis par l'explorateur, Lune s'approcha de lui. Elle portait une brassée de feuilles jaunies, racornies, dont la matière friable voletait sous les caresses de la brise, certaines mangées de trous multiples.

— Elles sont tombées du niveau où vit mon peuple, dit-elle, je reconnais le travail des diptérins. À cette époque, ce n'est pas normal. Les arbres meurent, Richard, et notre monde avec eux. Ouragan avait raison.

Avant de regagner le vaisseau, ils étaient repassés par l'endroit où gisaient les dépouilles du vieux sage et de Nature, et avaient en silence dressé un bûcher funéraire. Tous s'étaient recueillis autour du brasier.

— Et il avait également raison quand il prophétisait la reconstruction d'un univers nouveau, fit Blade en posant sa main sur l'épaule de la jeune fille. Ce sera long, difficile, mais vous y parviendrez.

— Je l'espère, murmura Lune. Il nous faudra nous habituer à cette nouvelle vie, rencontrer les autres tribus humaines. Celles d'En-

Dessous, et celles qui vivent au sol. Partager nos projets avec elles. Quand les arbres repousseront, ils ne redeviendront pas aussi hauts que ceux que nous avons connus, n'est-ce pas ? Jamais nous ne retournerons dans les frondaisons.

— Non, jamais. Mais Sergui sera avec vous. Il vous aidera.

L'homme des sous-sols approuvait, appuyé sur le manche de sa hache.

Puis Hasard se coula entre les jambes de son amie et leva son museau en feulant, comme pour signifier qu'il ne faudrait pas oublier la contribution future du peuple des félins.

Blade rejoignit ensuite Jerek qui se tenait à l'écart, enfermé dans ses pensées.

— Que comptes-tu faire, à présent ? lui demanda-t-il.

L'astronaute hésita avant de répondre.

— Je ne peux m'empêcher de songer que ce monde qui agonise a été le produit de la folie des miens, bredouilla-t-il. Tout cela est horrible, mais d'un autre côté ces gens existent, et aussi tous ces animaux à l'intelligence extraordinairement développée. Avec mes compagnons, nous sommes cinq à devoir tenter de réparer la faute commise par nos descendants et qui n'a été que la suite logique à notre propre erreur. Réparer... Non, c'est impossible bien sûr. Mais peut-être pouvons-nous aider. Je vais repartir sur Laha, Richard, puis réactiver les autres. Nous discuterons ensemble de la marche à suivre, mais je sais déjà ce que nous déciderons : nous reviendrons ici, tous les cinq, nous apprendrons à mieux connaître ces humains qui sont nos lointains enfants, et nous verrons bien ce que nous pourrons faire avec eux. Jusqu'à...

— Jusqu'à... ?

Jerek ferma brièvement les yeux.

— Tu sais parfaitement de quoi je veux parler, Blade. L'immortalité est une monstruosité. Nous avons déjà pu mesurer toutes les conséquences d'une aussi folle aberration. Quand notre tâche sera accomplie, il faudra bien que nous disparaissions, d'une manière ou d'une autre. L'heure venue, peut-être retournerons-nous à notre base, pour toujours cette fois. Emsha est suffisamment versée en informatique pour programmer les cryogénisateurs à cet effet. Ou alors... Une solution plus radicale encore... Je ne sais pas...

— Jerek ?

— Mon ami ?

Blade tenta de se faire violence, mais les mots refusaient de sortir de sa bouche.

— Non, rien. Tout ça n'a plus d'importance.

Il n'avait encore rien révélé des intrusions mentales, ni à Jerek, ni aux autres, et n'y parvenait pas.

Cette communion partielle avec l'esprit de la dihma, qu'il avait consentie de son propre chef sans savoir alors de quoi il retournait, lui pesait infiniment. Elle collait encore à lui comme une souillure indélébile, que seul son retour sur Terre parviendrait peut-être à laver définitivement.

Il ne voulait, ne pouvait se résoudre à partager ce fardeau.

Survint alors un événement prévisible, qui accapara toute son attention.

Comme un picotement aux tréfonds de ses muscles et de ses entrailles, qui montait inexorablement en lui.

— L'heure est venue, Jerek.

Il serra chaleureusement la main de l'astronaute, puis courut jusqu'à Lune qui se blottit dans ses bras pour un dernier baiser.

— Adieu, mes amis, fit-il en embrassant le groupe d'un regard où se lisait la déchirure de l'imminente séparation.

Il se dégagea de l'étreinte fébrile de la jeune fille, s'écarta d'elle, déposa au sol le couteau et le pistolet, brisa la liane qui retenait son pagne et, sous les yeux de Lune noyés de larmes, nu comme aux premiers jours des mondes, il attendit...

*

* *

Jamais les translations ne produisaient exactement le même type d'effets sur les atomes dissous de son corps et de son âme. Les sensations éprouvées lors des retours, notamment, dépendaient pour beaucoup de ce qu'il venait de vivre sur le dernier monde exploré.

Là, se mêlaient en un maelström vertigineux, le goût suave et enivrant des baisers de Lune, celui de son corps, si jeune, si velouté, la caresse de la fourrure de Hasard sur ses mollets, l'odeur forte de Nature, la douceur apaisante et parfois si agaçante de la voix d'Ouragan, la douleur de la pierre dans son dos après le recul du

pistolet à lumière, la chaleur de la main de Jerek dans la sienne, le mouvement des muscles jouant sous la peau de Fort, la vision des silhouettes enlacées du garçon et de Pluie, le sentiment de surprise incrédule du canin transpercé par la flèche de Lune, la hache de Sergui fouettant l'air et fauchant les membres des Mangeurs d'Enfants, le chuintement du module avant son atterrissage, le corps de Lune, encore et encore, son propre corps noyé dans le corps de Lune...

Et cette présence pénible, insaisissable, visqueuse, presque liquide, du cerveau de la dihma dans son propre cerveau.

De nouveau il ressentit comme à l'aller cette alternance de moments d'euphorie et de sensations d'une brûlure intense, comme si la matière éparpillée de son être s'était soudain délitée, vaporisée sous l'action d'un fantastique brasier.

Puis les molécules disloquées de l'espace et du temps se restructurèrent progressivement autour d'un point qui était *lui*, lui parsemé, dispersé dans le tourbillon des mondes infinis, lui qui peu à peu redevenait ordre et cohérence.

Et, en filigrane, ce doute qui le dévorait, cet espoir forcené que les peuples de Sheya parviennent un jour à reconstruire de leurs efforts conjugués un monde viable et civilisé, quelque part parmi la multitude des réalités virtuelles ou avérées des dimensions et des univers...

Terrible et éprouvante question qui, celle-là, ne trouverait jamais de réponse...

CHAPITRE XIX

Blade ouvrit lentement les yeux, écartant avec peine ses paupières comme alourdies d'une chape de plomb fondu.

Le visage déformé de Lord Leighton, prostré dans son fauteuil d'infirme, était penché au-dessus du sien, rongé par l'impatience.

— Alors ?

L'explorateur se débarrassa hâtivement du réseau d'électrodes et s'extirpa du siège aux millions de destinations inconnues. Il se massa longuement les muscles des cuisses, tétanisés par les séquelles de la translation, puis, délibérément, il s'étira, poings levés au-dessus de sa tête, déployant ses attributs virils au nez du savant pudibond.

Celui-ci s'écarta, agacé.

— Richard, vous êtes décidément un incorrigible gamin ! Alors, qu'avez vous découvert, là-bas ? Vos conclusions ?

— Hum... Je ne suis encore sûr de rien. Il faut que je réfléchisse à tout ça, avant de vous livrer mon rapport.

Blade adorait jouer avec les nerfs du professeur qui le jalousait terriblement, rivé à terre par son âge et sa maladie, et il ne se privait jamais de ce petit plaisir.

En retrait, doigts refermés sur un sourire complice, J salua son agent d'un clin d'œil.

— En tout état de cause, continua Richard, je dois d'abord souscrire à une certaine petite formalité à laquelle je ne voudrais échapper pour rien au monde. J, m'invitez-vous à votre club ?

Puis, sans attendre la réponse du patron du MI6, il s'éloigna vers le vestiaire pour s'y vêtir...

Le velours de l'alcool se libéra sur sa langue, investit tout l'intérieur de sa bouche, puis monta caresser ses sinus avant de glisser suavement le long de son œsophage. Jamais il ne manquait au rituel : à chaque retour de mission, et avant toute chose, il se faisait offrir un

double bourbon. Le ciel se serait-il entre-temps écroulé sur la Tour de Londres qu'il n'y aurait pas dérogé.

Comblé, Blade se répandit au fond du confortable fauteuil et soupira d'aise. Autour de leur table, le chuchotis feutré des conversations mêlées dispensait un bruit de fond rassurant, tout juste perceptible.

Assis en face de lui, J avait allumé un gros cigare cubain dont les volutes odorantes chargeaient l'atmosphère d'un début de brouillard qui serait bientôt aussi opaque que celui qui nimbait ce matin les rives de la Tamise et les solides piliers de *Tower Bridge*.

En tout et pour tout, Blade n'avait été absent d'Angleterre et du monde que l'espace de quelques heures.

Cette distorsion des temps relatifs, qui lui permettait d'augmenter sa vie de Terrien d'autant de jours et de semaines qu'il en vivait au cours de ses expéditions, n'était pas le moindre paradoxe des effets du programme DX.

— Richard, maintenant que vous vous êtes adonné à votre manie ridicule, allez-vous enfin me dire ce qu'il en est des...

— Chut !... siffla Blade, interrompant Lord Leighton qui n'avait pu s'empêcher de les accompagner, recroquevillé dans son fauteuil roulant. Quelqu'un essaie de me parler.

— Qu... ?

L'agent du MI6 ferma les yeux, sourire narquois aux lèvres, mimant la plus intense concentration.

— C'était un vieil ami à moi, reprit-il après quelques secondes de silence. Un ami qui me répétait ce qu'il disait toujours : à quoi bon s'inquiéter de ce qu'on ne connaît pas encore, l'inquiétude est mauvaise conseillère, elle engendre l'angoisse et la peur, sources de toutes les errances. Pour tout dire, je n'étais pas vraiment d'accord avec lui sur les conséquences d'une telle attitude d'esprit, et je n'étais pas le seul.

Un épais nuage cotonneux s'arrondissait au-dessus de J. Un bref instant, Blade crut déceler dans ses arabesques les traits paisibles et ridés d'Ouragan, que barrait un énigmatique sourire.

Puis une porte s'ouvrit quelque part dans le club, bousculant la fumée qui se disloqua, se dispersa presque, pour enfin se restructurer lentement.

Blade décida de ne pas faire mariner plus longtemps le vieux

savant, et il commença à voix mesurée le récit de ses aventures sur Sheya, veillant à ne pas être entendu des tables avoisinantes...

— C'est... prodigieux, bredouilla presque Lord Leighton, lorsque son agent eut terminé son récit. Ainsi donc, là-bas aussi, la vie s'organise selon des critères analogues à ceux qui régissent notre propre continuum et ses dimensions parallèles. Durant votre absence, j'ai de nouveau contrôlé toutes mes équations. Je suis certain à présent, Richard, *absolument certain*, que vous avez été projeté au cœur d'un univers différent du nôtre, né d'un autre *big bang*. Les éléments que vous nous rapportez là sont d'un intérêt considérable. Les crédits vont pleuvoir, messieurs. Nous n'aurons plus à nous inquiéter de la pérennité du programme DX pour des années. Oui, pour des années, répéta-t-il d'une voix chamboulée par l'émotion.

— Ce n'est pas tout, reprit Blade. Je vous ai également rapporté quelque chose.

Les yeux du mathématicien s'agrandirent démesurément.

— Qu... quelque chose ? Mais c'est impossible, et vous le savez parfaitement. Aucun objet ne peut vous accompagner durant les translations, ni dans un sens, ni dans l'autre.

— Qui vous parle d'un objet ? J, auriez-vous de quoi écrire, s'il vous plaît ?

L'explorateur s'empara du stylo que lui tendait son supérieur, retourna son sous-verre et se concentra. D'une plume appliquée, il traça sur deux lignes les signes imprimés pour toujours dans sa mémoire.



— Le premier mot était gravé sur la coque du module spatial, expliqua-t-il à Lord Leighton. Il désigne la fédération de nations à laquelle appartenait Jerek, et se prononce *Loshemtra*. Quant au second, c'est... probablement une marque de soda. Il doit bien y avoir deux ou trois linguistes de vos relations que ça intéressera de s'y exercer les neurones.

Le savant se saisit du disque de carton, parcourut longuement les

inscriptions, puis l'assistance d'un regard affolé, comme si l'on risquait à tout moment de fondre sur lui pour lui dérober son trésor, et fit enfin prestement disparaître le sous-verre à l'abri de la poche intérieure de sa veste.

— Prodigeux, répétait-il inlassablement, absolument prodigeux.

Blade l'abandonna à son extase et se replongea dans l'étude de la fumée dégagée par le cigare de J.

Pour lui, et pour lui seulement, elle dessinait à présent l'ovale angélique du visage de Lune, encadré de ses longs cheveux.

Sourdant de sous la lèvre supérieure, deux canines aiguës semblaient mordre à pleine bouche dans la chair juteuse de la vie qui s'offrait...

*Achevé d'imprimer en décembre 1998
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

VAUVENARGUES – 14, rue Léonce Reynaud – 75116 Paris
Tél. : 01-40-70-95-57

N° d'imp. 2776.
Dépôt légal : JANVIER 1999.

Imprimé en France